

Box 2 vol

H. R. Secor
1958

(H. R. Martin)

BDM 5000

PC

2420

C73

1767

t. 1

SMRS

2

4

1871

RHÉTORIQUE

FRANÇOISE.

TOME PREMIER.



RHÉTORIQUE

FRANÇOISE.

Par M. CREVIER , Professeur Emérite de
Rhétorique en l'Université de Paris.

TOME PREMIER.



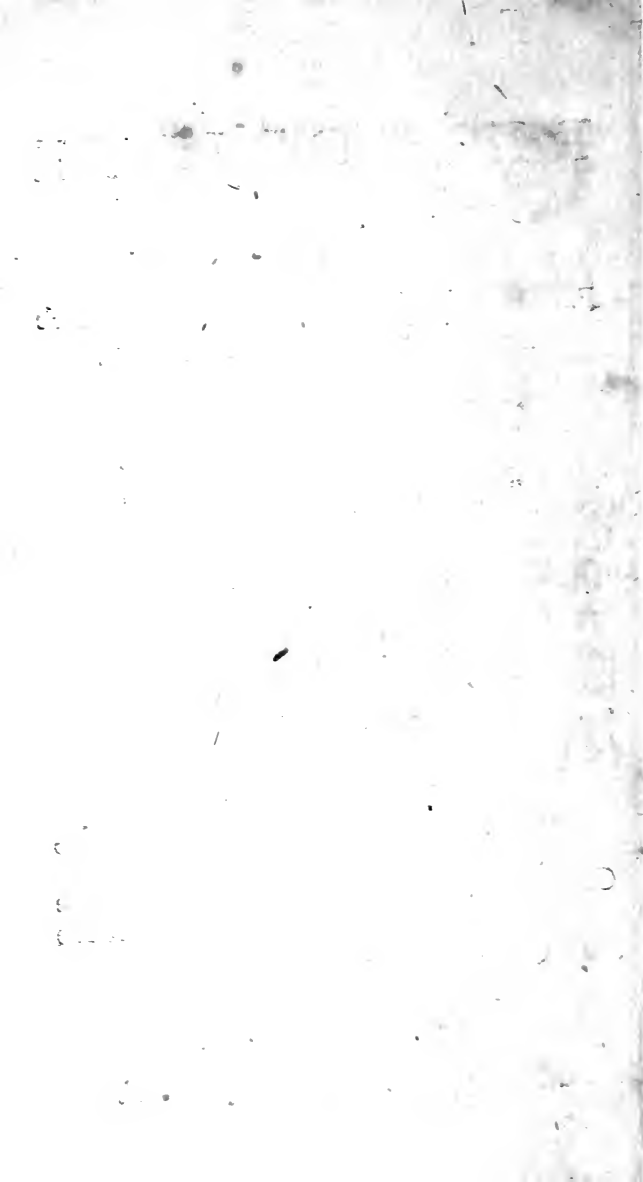
A PARIS,

Chez { SAILLANT , rue S. Jean de Beauvais ,
vis-à-vis le College.
DESAINT , rue du Foin , la premiere
porte cochere en entrant par la rue
S. Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi

1767



A MONSEIGNEUR
LE CONTROLEUR
GÉNÉRAL.

MONSEIGNEUR;

L'ouvrage que vous me permettez de vous offrir , n'est que le développement des leçons de Rhétorique que j'ai eu l'honneur de vous donner dans votre premier âge. Puisées dans les meilleures sources , elles vous plurent alors :

vj E P I T R E

Et je m'assure qu'elles vous plairoient encore aujourd'hui, s'il vous étoit possible de les faire repasser sous vos yeux dans cet Ouvrage; Et que les grandes affaires, qui remplissent tous vos momens, vous permissent de reporter quelques regards vers des objets qui leur sont étrangers, mais qui ne peuvent jamais le devenir pour vous. J'espère donc que les principes d'Aristote, de Cicéron, & de Quintilien, autorisés & vérifiés par la pratique & les succès des plus illustres écrivains de notre Nation, trouveront en vous, MONSIEUR, non seulement un approbateur, mais un protecteur.

Ils ont besoin de protection dans ce pays & dans ce siècle, MONSIEUR. Autrefois on les adoroit. Maintenant on est tombé dans l'excès contraire. Chacun veut penser d'après soi, & compte pour rien tout ce qui a été pensé

DÉDICATOIRE. vii

par les plus grands hommes qui l'ont précédé. Dans ces circonstances j'ose vous dire, MONSIEUR, qu'il est de l'intérêt public que les défenseurs des anciennes maximes, même sur les matieres que je traite, trouvent un appui qui les soutienne & qui les encourage. Tout se tient dans les choses humaines : & respecter ce qui est sagement établi, est une façon de penser qui importe au maintien de la tranquillité & de la paix.

Que j'aimerois, MONSIEUR, à présenter ici au bon goût des lettres chancelanz parmi nous, & menacé d'une chute prochaine, l'heureuse & sûre ressource que vous lui promettez ! Que j'aimerois à faire voir combien vous êtes capable de le consoler & de l'affermir ! Mais vous me défendez tout éloge, & votre ordre exprès me force de me taire. La solidité d'esprit, qui seule mérite la vraie louange, apprend à se

viii EPIT. DÉDICATOIRE.

*contenter de la gloire de bien faire.
Je renferme donc en moi-même
tout ce qu'il ne m'est point per-
mis de manifester au-dehors : &
je vous donne mon obéissance pour
preuve du parfait dévouement &
& du profond respect avec lesquels
j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR;

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, J. B. L. CREVIER,
Professeur Emérite de Rhétorique
en l'Université de Paris.



PRÉFACE.

LE N donnant au Public une Rhétorique , je ne prétends point lui offrir un Ouvrage nouveau pour le fond des choses ; & si j'avois cette pensée , je craindrois de lui faire un mauvais présent. La Rhétorique est un Art ancien , qui roule sur des matieres sensibles & à la portée de tous les esprits , qui a été traité dans l'Antiquité par les plus habiles mains. Ainsi tout ce qu'il y a de bon à dire touchant cet Art , est trouvé depuis long-temps : & en traitant sur une matiere sur laquelle ont travaillé Aristote , Cicéron & Quintilien , nous sommes dans le cas de la maxime si judicieusement établie par le dernier de ces Auteurs : « Quand » le bon est trouvé , qui cherche autre » chose , cherche le mauvais. , Je renonce donc à la gloire d'être inventeur , pour me rendre vraiment utile.

Nécessité de suivre , dans la composition d'une Rhétorique, Aristote, Cicéron , & Quintilien.

x *P R E F A C E.*

Je ne donne point du nouveau : mais j'évite le faux , & je marche sûrement d'après des guides qui ne peuvent point m'égarer.

Je ne crains point de m'exprimer avec cette pleine & parfaite confiance dans les lumieres des grands maîtres de l'Antiquité. Leur autorité est consacrée par l'estime de tous les siècles. Il n'est point question maintenant d'examiner si Aristote , Cicéron & Quintilien ont bien pensé & bien écrit sur la Rhétorique. C'est un fait constant & avéré. Notre unique affaire est de bien entrer dans leur esprit , & de bien prendre leur pensée.

J'insiste avec force sur ce point , parce qu'aujourd'hui , dans la maniere dont nous jugeons de l'Antiquité , nous ne savons pas assez éviter l'excès opposé à celui que l'on a peut-être justement reproché à nos peres. Lorsqu'après d'épaisses ténèbres la lumiere de la belle Littérature commença à renaître à nos yeux , l'éclat des beautés qui nous frappèrent dans les écrits des Orateurs , des Poètes , des Philosophes Grecs & Latins , excita en nous une admiration bien fondée sans doute , mais qui alla jusqu'à nous éblouir. L'impression de

cette admiration pour leurs sublimes esprits fut si forte , qu'elle nous fit presque oublier que nous avions nous-mêmes une raison capable de nous éclairer. Nous crûmes qu'il ne nous étoit permis de marcher que sous leur conduite directe & immédiate , comme si nous eussions été condamnés à une éternelle enfance , qu'il eût fallu soutenir & diriger à chaque pas par un secours étranger. Nous n'osâmes que suivre servilement nos modeles , les lire , les traduire , les commenter , parler même & écrire dans leur langue. Ce préjugé , car c'en étoit un dès qu'on le portoit à cet excès , retarda beaucoup parmi nous le progrès des Lettres & des Sciences.

Après avoir régné long-temps , il céda enfin à la lumière de la vraie & saine Philosophie , qui nous encouragea à tirer de captivité notre raison & notre esprit dans les matieres qui sont de leur ressort. Les Lettres & les Beaux-Arts en particulier , objets dans lesquels je dois me renfermer ici , se ressentirent de cet heureux affranchissement. Nous comprîmes qu'il nous convenoit , non de copier , mais d'imiter les Anciens , & de lutter contr'eux par une noble

émulation : nous nous ressouvînmes que nous avions une langue , qui méritoit nos soins pour la polir & la perfectionner , comme les Grecs & les Romains avoient travaillé sur celles qu'ils parloient. En un mot nous prîmes l'effort , & volant de nos ailes nous devînmes semblables à ceux que nous nous étions jusqu'alors contentés d'admirer : & voilà ce qui produisit , dans le siècle à jamais mémorable de Louis XIV , ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poésie , qui ont fixé parmi nous le terme de la perfection.

Rien n'étoit mieux. Mais dans le bien même il faut des bornes : & nous n'avons pas su les garder. Epris des succès de la liberté où nous avions mis nos esprits , nous portâmes cette liberté jusqu'à la licence. Les immortels Ecrivains de l'âge qui nous a précédés , Pascal , Bossuet , Corneille , Racine , Boileau , La Fontaine , & les autres du même ordre , avoient marché dans la route qu'ils trouvoient toute tracée. Nous dédaignâmes cette sage précaution , qui nous parut une imbécille timidité. Nous secouâmes le joug salutaire d'une autorité qui régloit & affermissoit nos démarches. Nous nous demandâmes à

nous-mêmes , & nous voulûmes voir par nos yeux , la raison de tout. Pourquoi en croirai-je Aristote & Quintilien , plutôt que je ne m'en croirai moi-même ? Ma raison ne vaut-elle pas bien celle d'Aristote ? Pourquoi la loi des trois unités dans la Tragédie ? Pourquoi celle de la modestie du début dans le Poëme Epique & dans les Discours oratoires ? Un Poëte donnoit-il ou Eglogues , ou Odes , ou Tragédies , ou Poëme Epique ? il ne manquoit pas d'y joindre un nouveau code , dirigé sans doute sur les principes & sur le modele de ce qu'il avoit lui-même pratiqué. Heureux ! si cette témérité n'eût porté ses attentats que sur une pareille nature d'objets , & si elle eût su respecter au moins ce qu'il y a de plus sacré dans la société civile & religieuse.

Mais renfermons-nous dans notre sphere. Qu'a produit dans les Lettres cet excès de hardiesse ? quels ouvrages a-t-il fait éclore ? Je ne me rends point le juge des écrits de nos Contemporains. Je fais qu'en penser. En prononcer la censure , c'est l'affaire du Public. Mais ce qui est évident , c'est que nos novateurs , en abandonnant & en méprisant l'Antiquité , ont perdu

le fruit de tout ce qui avoit été pensé avant eux. Ils se sont remis au point d'où étoient partis les premiers Auteurs de la littérature entre les hommes. Et de fait, s'ils ne ramènent pas la barbarie de l'enfance des premiers siècles, ils introduisent une autre sorte de barbarie, une barbarie philosophique, qui fait la guerre à toute aménité, à toutes les graces naturelles, & qui aux différens genres d'ornemens, que le bon goût diversifie suivant la nature des choses, substitue le seul mérite du raffinement & du paradoxe.

Faisons encore une réflexion. C'est bien mal connoître le genre humain, que de vouloir que chaque particulier soit à lui-même, en quelque matiere que ce puisse être, sa regle & sa loi. Le grand nombre des hommes est de ceux qui ont besoin d'être gouvernés & conduits par la main. Les seuls génies supérieurs, qui certainement ne font pas la multitude, sont capables de s'élever à la législation. Nulle compagnie, nulle collection d'hommes n'est exceptée de cette maxime. L'autorité est donc nécessaire à la société des gens de Lettres pour la ternir en regle, & pour lui prescrire une route sûre.

P R E F A C E. xv

En effet il est des esprits d'un ordre très-estimable , & tout-à-fait capables de réussir , soit en Eloquence , soit en Poésie , auxquels manque néanmoins le génie métaphysique , nécessaire pour s'élever à la haute région des idées , & pour remonter des dernières conséquences aux premiers principes. Ils auront une conception prompte & aisée , un jugement sain , une imagination vive & féconde , une oreille délicate & sensible à l'harmonie. Avec ces talens , s'ils sont guidés par de bonnes règles , & s'ils suivent d'excellens modèles , ils pourront obtenir d'éclatans succès dans les différens genres de parler & d'écrire qu'ils auront embrassés , chacun selon leur goût , pour le service ou l'ornement de la société : ils pourront devenir de grands Poètes ou de grands Orateurs. Laissez-les au contraire s'abandonner à leurs caprices , se livrer à la fougue de leur imagination , sans connoître ni les règles qui leur apprendroient le bon usage de leur feu , ni les exemples qui leur en mettroient sous les yeux la pratique , ils s'égareront , ils donneront dans mille travers : on trouvera dans leurs ouvrages de grandes beautés , mais défigurées.

rées par des taches énormes. Les exemples ne me manqueroient pas. Mais je m'abstiens de tout ce qui pourroit paroître ressembler à la satire.

Si la regle & l'exemple, que je ne sépare jamais l'un de l'autre, sont nécessaires aux bons esprits, ils sont utiles même aux plus élevés. Personne n'est dans le cas de se suffire à lui-même : & celui-là seul peut espérer de parvenir à la perfection dont l'homme est capable, qui fait suppléer à ce qui lui manque par le secours des conseils & des lumières d'autrui.

Et il n'est point à craindre que la regle ne mette des entraves au génie, & n'en arrête le sublime effor par une servile contrainte. L'homme supérieur saura, & se dira à lui-même, par quel transport heureux

Art Poët. " Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
de Despr. " Trop resserré par l'Art sort des regles prescrites,
Ch. IV, v. " Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.
 77.

De tout ce que je viens de dire, & qui peut paroître long à quelques-uns, mais qui l'est peut-être moins que le besoin ne le demanderoit, je me flatte de pouvoir conclure que c'est avec raison que me proposant de

composer une Rhétorique Françoisé, j'ai cru devoir puiser mes idées dans les sources de l'Antiquité, & pour mériter d'être écouté, commencer par me rendre le disciple d'Aristote, de Cicéron & de Quintilien.

Mais les éloges mêmes dont je les comble, ne devroient ils pas m'imposer silence? Puisqu'ils ont tout dit, & qu'ils l'ont dit excellemment, pour-quoi charger encore la République des Lettres d'un Traité, qui ne sera que la répétition de ce qui est déjà entre les mains de tout le monde?

Il's ne suffisent pas néanmoins tellement, qu'une Rhétorique Françoisé soit inutile.

Ils ont tout dit sans doute, c'est-à-dire, qu'ils ont établi tous les principes, & que pour tout ce qui regarde l'Art de bien dire en général, il reste assurément très-peu de choses à ajouter à ce qu'ils en ont écrit. Mais dans la pratique de cet Art il est bien des parties qui dépendent des circonstances, des temps & des lieux, des mœurs, de la Religion, du Gouvernement. La langue que parlent ceux pour qui l'on écrit, y entre aussi pour beaucoup. Tout cela est changé, & par conséquent exige des changemens dans le détail des préceptes & des observations. J'écris en François,

xviii *P R E F A C E.*

& pour des François du dix - huitieme siecle. Ainsi ce que j'ai à dire sur les principes généraux de l'Art, doit être modifié & déterminé par la considération de la langue que nous parlons , du temps auquel nous vivons & de toutes les autres circonstances qui influent dans l'application des regles.

Oserai-je ajouter qu'après même les ouvrages d'Aristote, de Cicéron , & de Quintilien sur la Rhétorique, il peut rester encore quelque chose à desirer pour la perfection ? sans cesser d'admirer les grands hommes , on peut remarquer ce qui leur manque. Cicéron & Démosthene ont été deux admirables modeles d'Eloquence. Cependant Quintilien avoue qu'après Cicéron, il se croit encore obligé de chercher le parfait Orateur : & Cicéron déclare que Démosthene lui-même ne satisfait pas toujours pleinement son goût, tant il lui faut de perfection pour le contenter & le remplir. Fondé sur la raison & sur de tels exemples , je demande qu'il me soit permis d'avouer qu'Aristote , Cicéron & Quintilien , dans ce qu'ils ont écrit sur la Rhétorique, ne me satisfont pas entièrement.

L. VII.
ch. I.

¶ *De Orat.*
n. 104.

Aristote me paroît trop Philosophe ,
Cicéron trop Orateur , Quintilien trop
Scholaistique.

Aristote a toute la supériorité dans
les vues , qui convient à un génie
élevé & accoutumé aux plus sublimes
spéculations. Il a le ton de décision ,
qui marque une vue ferme , & qui
fixe les incertitudes. Il définit avec
justesse , & divise avec ordre. On
trouve en lui toute la netteté & toute
la précision du Législateur de la Dia-
lectique. Il analyse les passions avec
une finesse qui prouve en lui une pro-
fonde connoissance du cœur humain.
Mais son style est sec , il pousse la
précision jusqu'à la subtilité : & tout
hérissé d'abstractions philosophiques ,
qui lui étoient extrêmement familie-
res , il en devient moins accessible
au commun des lecteurs.

Cicéron au contraire toujours fa-
cile , toujours aimable , toujours atti-
rant par un style plein de charmes ,
invite le lecteur , & ne se laisse quitter
qu'avec peine & regret. Aristote avoit
eu la spéculation du talent de la pa-
role. Cicéron en a l'usage : il en con-
noît par expérience toutes les ruses ,
toutes les adresses , tous les périls.

toutes les ressources ; & il montre ainsi d'une manière plus sûre & plus détaillée à ceux qui s'engagent dans la carrière , tous les sentiers par lesquels ils doivent marcher. Mais il est long : il se détourne souvent de son chemin , & se jette un peu de côté ; & quoique ce soit pour dire les plus belles & les plus agréables choses du monde , on n'en perd pas moins de vue l'objet principal que l'on avoit commencé d'envisager. Il suit un ordre : mais cet ordre n'est pas assez marqué par des distinctions expresses , qui sont nécessaires dans un ouvrage didactique. On lui reproche même des répétitions. Enfin , il porte dans les matières de Rhétorique son goût favori d'incertitude Académique. Il traite ses sujets pour & contre , & laisse le choix à faire au lecteur , qui naturellement souhaite que l'Auteur lui en épargne la peine , & qui aime à être fixé. Avec ces taches légères , que je me permets d'observer dans ce soleil , les livres de l'Orateur , & le traité intitulé , *Orator* (a) ,

(a) Je ne parle point sur le nombre & ici de la dernière partie l'harmonie de la phrase , de cet Ouvrage de Cicéron & qui est propre à la langue Latine.

sont la plus charmante & la plus utile lecture que puissent faire les amateurs de l'Eloquence. Mais il faut avouer qu'elle convient mieux à ceux qui ont l'esprit déjà formé, qu'à des commençans.

Quintilien, quoiqu'avec moins d'élevation de génie qu'Aristote & Cicéron, leur est néanmoins préférable pour l'explication détaillée des préceptes les plus nécessaires & les plus usités. Il a sur-tout quelque chose d'excellent, en ce qu'il ne se contente pas d'établir le précepte, mais qu'il en développe l'esprit, & fait voir sur quels principes il est fondé : ce qui dirige parfaitement l'application que l'on en doit faire selon la variété des circonstances. Son style est agréable & tout-à-fait flatteur : & autant que son sujet le lui permet, il y répand des ornemens même saillans, & capables de piquer, sans dégénérer en pointes affectées. Mais j'ai dit qu'il étoit trop scholastique, & voici quelle est ma pensée. Quintilien vivoit en un temps où la Rhétorique étoit traitée dans les Ecoles, comme nos peres traitoient la Logique. Beaucoup de questions superflues, un

grand partage de sentimens , & des querelles vives entre les Rhéteurs sur des points qui n'intéressoient en rien la substance de la chose. Quintilien , homme d'un grand jugement & d'un goût exquis , sentoit parfaitement l'abus de cette méthode. Mais néanmoins entraîné par la coutume régnante , il s'est cru forcé de la suivre : & de là ont résulté dans cet ouvrage , d'ailleurs excellent , des inutilités , des embarras , & des épines : tellement que M. Rollin , dont le sentiment fin discernoit au tact le beau & l'utile , en donnant une édition des Institutions Oratoires de cet illustre Rhéteur , en a retranché presque le quart de l'ouvrage. C'est à cette édition que doivent s'en tenir ceux qui ne cherchent dans Quintilien que le fruit que l'on en peut tirer par rapport à l'Eloquence. Encore y reste-t-il quelques vestiges , qu'il n'a pas été possible d'effacer de ces discussions étrangères au sujet , qui avoient occupé l'esprit de l'auteur.

Qu'il me soit donc permis de penser qu'une Rhétorique Françoisse doit sans doute diriger sa marche d'après les grands Maîtres de l'Antiquité ,

P R E F A C E. xxiiij

mais qu'il n'est pas nécessaire qu'elle en soit une simple traduction , ou un commentaire servile ; & qu'à certains égards , qui ne touchent pas les principes , elle y trouvera à ajouter , à retrancher , & peut-être même à réformer. Elle doit contenir des observations propres , comme je l'ai dit , à notre temps , à nos mœurs , à la nature & au caractère de notre gouvernement , de notre Religion , de notre langue : & dans les choses mêmes générales , joignant aux lumières qu'elle empruntera d'Aristote , de Cicéron , & de Quintilien , l'esprit philosophique de notre siècle , elle pourra étendre leurs vues , & y mettre en même-temps une plus grande correction. Pour ce qui est de la forme qu'elle donnera à sa matière , elle tâchera de tempérer les manières différentes de ces grands hommes l'une par l'autre , & d'adoucir la précision austère d'Aristote par l'aménité & les graces de Cicéron & de Quintilien.

J'ai supposé jusqu'ici que l'on ne doutoit point de l'utilité de la Rhétorique en elle-même : & je crois ne pas me tromper. Je vois que cette manière de penser est établie parmi nous , &

Utilité de
l'Art de la
Rhétorique
en général.

confinée dans notre pratique, comme elle l'a été dans celle des Grecs & des Romains. Mais dans un siècle où tout est mis en problème, & qui soumet à l'examen & les usages les plus universels & l'autorité toujours respectable des âges précédens, il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que pour se convaincre de l'utilité de la Rhétorique, il suffit de connoître quelle est son origine, & comment elle s'est formée.

Cic. L. de Orat. n. 156. Tous les Auteurs conviennent que la Rhétorique est née de l'Eloquence. Certains hommes faisoient un meilleur usage que quelques autres du don de la parole : ils traitoient mieux leurs matieres : ils se faisoient écouter plus volontiers : ils réussissoient plus sûrement à persuader. Des esprits intelligens & bons observateurs ont remarqué cette différence, & ils en ont cherché la cause. Ils ont examiné en quoi consistoit le mérite supérieur des uns & le défaut des autres ; ce qui plaisoit dans ceux-ci, ce qui rebutoit dans ceux-là. La collection de ces observations, comparées avec les principes du raisonnement, & avec la connoissance du cœur humain, est la Rhétorique.

Mais

Mais si l'Art est né de l'Eloquence, on voit clairement par sa définition même qu'il sert à perfectionner l'Eloquence à son tour. Comment des réflexions faites par d'habiles gens, judicieuses, souvent fines, fondées dans les faits, & épurées aux lumieres de la raison, ne seroient-elles par utiles pour guider l'Orateur, pour lui montrer ce qu'il doit éviter, ce qu'il doit observer, à quel but il doit tendre, & quelles voies l'y conduiront plus sûrement? L'Art ne donne point le talent sans doute : mais il l'étend d'une part & le limite de l'autre : il l'avertit de se proportionner à son objet, d'en remplir la mesure, & de ne la point excéder. Le bon sens, dira-t-on, suffit pour rendre ce service. Il y est nécessaire sans doute, & même essentiellement. Toutes les réflexions des autres ne seront d'aucune utilité pour celui à qui le bon sens manquera. Mais le bon sens cultivé par les observations que l'Art lui fournit, appercevra les choses qu'il n'auroit peut-être pas vues. Il se rendra familières des idées qui ne se seroient présentées à lui que rarement, par occasion, & sans suite. Et ce n'est que par ce moyen, qu'on

peut acquérir & former en soi l'habitude de bien dire, heureux resultat de la nature & de l'art fondus ensemble, dans lequel il seroit difficile de démêler toujours ce qui vient de l'un ou de l'autre de ses principes ; mais qui certainement ne seroit pas ce qu'il est, si l'un ou l'autre lui manquoit. Ce que l'on peut seulement assurer, à l'avantage de la nature, c'est que sans elle l'art ne feroit rien absolument : mais la nature sans l'art ne feroit rien de parfait.

**Conclu-
sion.** La Rhétorique est donc utile en elle-même. Une Rhétorique Françoisé édifiée sur les fondemens de celles des grands Maîtres de l'Antiquité, avec les additions, retranchemens, & correctifs, que peut exiger le changement des circonstances, aura son prix & son utilité, si elle est bien traitée. Je n'ose me promettre d'y réussir : mais je n'y épargnerai ni mon zele ni mes soins.

Comme je me propose de faire un ouvrage propre à notre langue, les exemples que j'emploierai pour appuyer & éclaircir les préceptes, seront presque tous François : & je les prendrai dans les Auteurs qui peuvent & doivent incontestablement être cités pour modèles. Si j'en emprunte quelques-uns de l'Antiquité, je les présenterai traduits.

RHÉTORIQUE





RHÉTORIQUE FRANÇOISE.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

DÉFINITION ET DIVISION DE LA RHÉTORIQUE.



A RHÉTORIQUE enseigne les regles de l'Eloquence, & elle est définie communément l'Art de bien (a) dire. Pour bien dire, deux

La pensée est la partie essentielle du discours.

(a) Quelques Critiques chicanent cette définition, comme chargée d'un mot superflu. Le mot *bien*, disent-ils, est de trop. Il ne faut point d'Art pour mal dire. Mais premièrement en matière de Rhétorique on ne doit pas exiger une précision aussi sévère, que dans une rigide Diastématique. En second lieu,

si l'on supprimoit le mot *bien*, on diroit donc l'Art de dire, ce qui n'est pas François; ou l'Art de parler, ce qui seroit trop général, & comprendroit la Grammaire avec la Rhétorique. L'Art de bien dire, est l'Art qui enseigne à bien dire, ou qui donne les regles pour bien dire.

2 R H É T O R I Q U E

parties sont nécessaires, la beauté de la pensée & celle de l'expression. Mais entre ces deux parties il n'y a nulle égalité. La première est incontestablement la plus importante, & même, à le bien prendre, la seule absolument nécessaire & vraiment essentielle. Celui qui pensera bien sur la matière qu'il traite, qui aura saisi le vrai, qui mettra dans son raisonnement de la justesse & de la solidité, qui y joindra la douceur ou la force du sentiment selon que le sujet l'exige, pourvu que son expression soit claire & se fasse entendre, quand même elle ne seroit ni choisie, ni même tout-à-fait correcte, parviendra à persuader; ce qui est le but que se propose l'Eloquence. « S. Paul, dit M. l'Abbé » Fleuri, est éloquent dans son Grec » demi-barbare. » Au contraire les plus beaux mots & les plus beaux tours de phrase, si le sens y manque, s'ils sont vuides de pensées, se réduisent à un vain bruit qui attire la dérision des gens sages, & qui ne peut que rendre méprisable le mal-habile architecte qui bâtit un élégant édifice sans fondement. Car la pensée est le-fondement du discours. Bien penser, dit

Horace , est la source & le principe de bien dire : *Scribendi rectè sapere est & principium & fons*. Il faut commencer par avoir dans l'esprit une idée nette , juste & précise : & l'expression suivra d'elle-même.

» Ce que l'on conçoit bien , s'énonce clairement : *Boileau*
 » Et les mots pour le dire arrivent aisément. » *Art Poétique*
chant I.

Ecartons donc l'idée basse que l'on se forme quelquefois de la Rhétorique , en supposant qu'elle n'enseigne qu'à arranger des mots , à tourner une période , à connoître les noms des figures. Elle fait tout cela : mais elle est bien plus attentive à nous en enseigner le bon usage , & à donner des règles pour appliquer les mots à leur destination , qui est de servir de vêtement aux choses ; pour ajouter de l'agrément à la pensée par l'harmonie du discours ; pour placer les figures de manière qu'elles fortifient la preuve par le sentiment.

Les premiers soins doivent être pour la pensée. Mais ce n'est pas à dire ^{L'expres-} sion mérite
 que l'on doive négliger l'expression. ^{aussi des} soins.
 Les hommes sont corps & ame. Ceux

4 RHÉTORIQUE

qui nous écoutent ont une raison ; mais ils ont aussi des sens : & ce n'est même qu'en parlant à leurs sens , que nous pouvons éclairer leur raison. Les sens sont donc , pour ainsi dire , nos introducteurs ; & il faut que nous leur fassions notre cour , si nous voulons être admis. L'oreille est comme le vestibule de l'ame. Si vous blessez l'oreille par un son désagréable , l'ame sera mal disposée à recevoir ce que vous lui présentez. Il en est de même de tous les autres vices d'expression. Un langage embarrassé & embrouillé , bas & abject , altère le prix & le mérite de la chose : & ce qui est mal dit passe aisément pour mal pensé. La beauté de l'expression doit donc accompagner la beauté de la pensée pour former un discours parfait. Bien dire est employer les meilleures pensées , & les expressions les plus convenables.

Affinité entre la Rhétorique & la Philosophie.

De ce que nous venons d'établir touchant la liaison des choses & des mots , & la subordination des mots aux choses , il peut paroître s'ensuivre que l'étude des choses & celle des mots devroient ne faire qu'un seul & même Art , & que les mêmes maîtres

Devroient enseigner l'un & l'autre. Dans l'origine des Sciences & des Arts il en étoit ainsi. Les Philosophes étoient Rhéteurs & Orateurs : souvent encore Poètes , Théologiens , & même Législateurs. Mais à mesure que les Sciences ont été cultivées , elles se sont étendues : & l'enceinte de chacune est devenue trop vaste par rapport à la capacité de l'esprit humain , pour qu'un seul homme pût les embrasser toutes à la fois. Il a fallu se partager : & de là est venu ce divorce , tant déploré & blâmé par Cicéron, *III de Orat. n. 61.* entre la langue & l'esprit , entre la pensée & la parole. La Philosophie & la Rhétorique ont formé deux branches différentes dans l'ordre de l'instruction. Mais cette division est l'effet de la seule nécessité , comme je viens de le dire ; elle est contre nature : & chaque particulier dans son travail doit réunir ce que la commodité de l'enseignement a obligé de séparer.

La Dialectique & l'Eloquence ont une affinité visible & palpable. Elles raisonnent l'une & l'autre , elles définissent , elles divisent , elles prouvent. Seulement la Dialectique est

L'Orateur doit être instruit des règles de la Dialectique.

6 RHÉTORIQUE

plus ferrée , & marche par un sentier étroit : au lieu que l'Eloquence se donne plus de champ ; elle ajoute au raisonnement le secours du sentiment , & ne veut pas seulement instruire , mais plaire & toucher. Au fond elles ne sont presque qu'un seul & même Art , qui a pour objet la persuasion : & rien n'est plus juste que l'idée de Zénon , qui comparoit la Dialectique au poing fermé , & l'Eloquence à la main étendue. C'est toujours la main. Il n'y a de différence que dans la figure qu'elle prend. De là il suit , par une conséquence nécessaire , que l'Orateur ne peut se passer de l'étude & de la connoissance de la Dialectique : & c'est une maniere de penser aussi bien établie parmi nous , qu'elle est vraie en elle-même.

Cic. Orat.
n. 113.

De la Mo-
rale.

L'Orateur ne raisonne pas seulement : il veut , comme je l'ai dit , plaire & toucher. Il doit donc connoître par quelles voies on s'insinue dans l'esprit des hommes , & par quels efforts on parvient à les émouvoir. L'étude du cœur humain est d'une nécessité indispensable pour lui : & cette étude est une grande partie de la morale. Aussi Aristote a-t-il employé

plusieurs chapitres de la Rhétorique à définir les passions , à en déterminer les objets , & à exposer les dispositions qui nous en rendent susceptibles.

La Morale proprement dite , qui établit les regles des devoirs , qui apprend à l'homme ce qu'il doit à Dieu , aux autres hommes , & à lui-même , n'est pas moins du ressort de l'Orateur. Dans les matieres qu'il traite , il est sans cesse question de devoirs pratiqués ou violés , de vertus ou de vices. Comment donc pourroit-il en parler convenablement , s'il ne connoissoit les regles sur lesquelles doivent être dirigées toutes les actions humaines ?

On ne fait bien que ce que l'on fait par principes : & les principes De la Mé-
taphysique. de toutes nos connoissances nous sont expliqués par la Métaphysique. C'est aussi à cette science qu'il appartient de considérer les objets intellectuels , qui ne s'atteignent que par l'esprit pur , Dieu & notre ame , objets qui influent sur tout , & dont l'exakte notion est un préliminaire sans lequel il n'est pas possible de parler correctement d'aucune partie de ce qui intéresse la vie humaine. Il faut donc

que l'Orateur soit instruit de la Métaphysique ; & voilà trois grandes parties de la Philosophie , qui sont embrassées dans le cercle des connoissances nécessaires pour l'exercice de l'Eloquence.

Sur-tout de
la Morale &
de la Méta-
physique
évangéli-
ques.

Quand je parle ici de Morale & de Métaphysique , j'entends sur-tout la Morale & la Métaphysique divines & évangéliques , qui seules ont fixé nos idées sur la règle des devoirs , sur ce qui regarde Dieu & la nature de notre ame. Les Anciens manquoient de ce secours. La Morale des Philosophes païens fut toujours très-imparfaite. Elle définissoit assez bien ce que l'homme doit à l'homme , ce qu'il doit à sa patrie , à ses parens , à ses amis , à ses concitoyens. Mais ce qu'il doit à Dieu , c'est ce qu'elle n'a jamais connu. La Morale la plus estimable de l'antiquité , est certainement celle des Stoïciens. Mais comment cette secte audacieuse , qui mettoit son Sage au niveau de Dieu , ou qui même le lui préféroit , auroit-elle pu nous apprendre ce que nous lui devons ? Pour ce qui est de la Métaphysique , quelle confusion ! quel cahos ! quelle incertitude dans

tout ce que la sagesse philosophique nous débitoit sur la Nature divine & sur celle de notre ame ? S'ils évitoient les erreurs absurdes du vulgaire , ces faux sages ne s'en défendoient que pour tomber dans d'autres illusions plus dangereuses. Dieu étoit le monde : il n'étoit point le créateur de la matiere , mais il l'avoit seulement façonnée. Plusieurs nioient la Providence divine & l'immortalité de l'ame humaine. Et ceux qui admettoient ces deux dogmes capitaux , ne les embrassoient que foiblement : ils étoient toujours flottans , & toute leur doctrine se réduisoit à cette alternative : ou l'ame est immortelle , & en ce cas elle recevra des Dieux après la mort la récompense de sa vertu ; ou elle meurt avec le corps , & alors elle n'a rien à craindre. Quelle différence entre ces ténèbres , cette incertitude , & la lumière si nette & si décidée de l'Evangile ! L'Evangile nous annonce un Dieu unique , seul créateur , maître & modérateur de l'univers , source des devoirs & des loix , rémunérateur de la vertu , vengeur du vice. Il nous apprend que nous avons une ame spirituelle &

10 RHÉTORIQUE

distinguée de la matiere, qui survit au corps, & qui recevra dans une autre vie la récompense ou la peine de ce qu'elle aura fait de bien ou de mal dans celle-ci. Quelle sublime Philosophie ! qu'elle est utile & convenable au genre humain ! Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici : & je ne dois y envisager que la ressource admirable qu'elle présente à l'Orateur, pour lui élever l'ame, & pour le mettre en état de parler avec exactitude, avec dignité, avec assurance sur les matieres qui touchent notre plus grand intérêt, & dont l'influence est souveraine & universelle dans la décision de toutes les affaires humaines.

Si l'étude
de la Philo-
sophie ne
doit pas
précéder
celle de la
Rhétorique.

Si la Dialectique, la Métaphysique & la Morale sont des connoissances fondamentales sur lesquelles l'Eloquence doit être appuyée, il s'ensuit que l'étude de ces sciences devroit précéder celle de la Rhétorique : & je ne doute pas que dans l'éducation particuliere ce plan ne soit celui qu'il faut suivre. Il seroit à souhaiter que l'on pût s'y conformer pareillement dans l'instruction publique. J'observerai néanmoins que le Chris-

tianisme , dont nous avons le bonheur de faire profession , rend cette pratique moins nécessaire parmi nous. Dès notre première enfance nous sommes nourris de la doctrine évangélique , dont l'enseignement croît & s'élève d'année en année , accompagnant & sanctifiant tous les autres. Ainsi nous nous trouvons remplis de très-bonne heure des plus purs & des plus sublimes principes sur l'existence de Dieu , sa sainteté , sa providence , sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame , sur les règles les plus exactes des mœurs. C'est avec raison qu'un excellent & pieux Ecrivain de nos jours nous invite à comparer la haute sagesse d'un enfant élevé dans le Christianisme , avec l'incertitude , l'inconstance , & la timidité des plus grands hommes du Paganisme sur les articles les plus essentiels. La piété est utile à tout , comme nous l'enseigne S. Paul. Ce n'est pas sans doute pour nous former à l'Eloquence qu'elle nous a été apportée du Ciel. Mais avec l'aide de la sublime Philosophie , un jeune Chrétien est plus à portée d'entendre & de pratiquer les leçons de l'Art de bien dire. Cette considéra-

*Duguet ;
J. C. cruci-
fié , c. 1,
art. 2.*

12 RHÉTORIQUE

tion peut suffire pour empêcher de condamner l'ordre établi dans les Ecoles publiques , jusqu'à ce que l'on trouve quelque moyen de pouvoir, sans en troubler la police , faire un changement qui seroit concevable en soi.

L'Orateur Les connoissances philosophiques
doit être ne sont pas les seules nécessaires à
instruit de l'Orateur. Il n'a guere moins besoin
d'Histoire. pour y puiser des exemples sur toutes les grandes matieres qu'il peut avoir à traiter. Je dis l'Histoire prise dans toute son étendue , c'est-à-dire , l'Histoire sainte , l'Histoire ancienne , & l'Histoire moderne. L'Histoire sainte a une autorité divine , qui lui donne une force singuliere & unique pour prouver. L'Histoire ancienne est par elle-même étrangere pour nous ; mais nos mœurs & nos usages la rapprochent de notre commerce. Nous nous familiarisons avec elle dès l'enfance : nous sommes élevés avec les Grecs & les Romains ; & peut-être plusieurs de nos François connoissent mieux Aristide & Alcibiade , que le Chancelier de l'Hôpital & le Connétable de Bourbon. Dans l'Histoire moderne

c'est celle de notre pays qui nous intéresse le plus , & qui influe plus puissamment dans les délibérations où l'Eloquence peut avoir part , & elle est par conséquent celle que nous devons le mieux connoître. Il seroit à souhaiter que nous eussions une Histoire de France aussi bien traitée , que l'ont été par M. Rollin l'Histoire Grecque , & celle de la république Romaine. Car je ne prétends pas ici astreindre l'Orateur à puiser dans les sources. Il n'est pas question pour lui d'étudier l'Histoire ancienne comme Ussérius , ni celle de France comme Ducange. Je ne considère dans l'Histoire que ce qui est utile pour les mœurs & pour la conduite des affaires : & dans ce point de vue un ouvrage moderne bien fait peut suffire.

Personne ne doute aujourd'hui que le Droit & les Loix ne fassent une partie essentielle des études de l'Avocat. La raison dicte cette maxime : l'usage universel l'autorise parmi nous : & tel a été le sentiment de Cicéron & de Quintilien , quoique la pratique commune de leur temps y fût contraire.

Du Droit &
des Loix,

14 R H É T O R I Q U E

Ainsi les connoissances indispen-
sables , & sans lesquelles l'Orateur ne
peut faire dignement son rôle , & sou-
tenir son engagement, sont la Logique,
la Morale, la Métaphysique, l'His-
toire ancienne & moderne , le Droit.

On pourroit desirer qu'il y joignît tou-
tes les autres. Car dans les sciences tout
se tient , & il n'en est aucune que
l'on puisse regarder comme inutile ,
pour le service de ses sœurs. Mais
le besoin est immense , & la capa-
cité de l'esprit humain est bornée.

Il faut nous contenter du possible au
défaut du parfait. Ainsi sur les autres
matieres , telles que la Physique, les
Mathématiques, les Arts, contentons-
nous de ce que Cicéron appelle une
érudition digne d'un homme qui a
eu de l'éducation. L'éclat que ces
connoissances jettent actuellement
parmi nous est si grand, qu'il n'est
pas permis de n'en avoir pris aucune
teinture. Mais quelque estimables
qu'elles soient en elles-mêmes, leur
rapport avec l'Eloquence est si éloi-
gné, que c'est plutôt pour l'Orateur
une bienséance qu'une nécessité d'en
être médiocrement instruit. S'il se
trouve dans le cas de traiter quelque

Il doit a-
voir des no-
tions des au-
tres Arts &
Sciences.

De Or. I.
17.

affaire qui en demande une plus ample connoissance , il l'empruntera pour le moment de ceux qui sont habiles en ce genre , comme il reçoit des parties l'instruction sur les faits qui appartiennent à chaque cause. Il le fera sans peine , étant déjà initié à ces Arts , s'étant familiarisé dans sa jeunesse avec ce qu'ils ont d'élémentaire.

Je ne crois pas qu'en renfermant dans les bornes que j'ai marquées les connoissances nécessaires à l'Orateur , je puisse être accusé de prescrire l'impossible. Il est vrai que chacune de ces sciences a de quoi occuper ses amateurs pendant toute la vie. Mais il y a une grande différence , comme remarque judicieusement Cicéron , entre étudier un Art *De Or. III;* en vue d'un certain but auquel on ^{86, 87.} le rapporte , & le creuser , l'approfondir , en visiter curieusement tous les coins & recoins , en un mot le posséder parfaitement. Dans ce dernier cas le travail devient immense , & ne connoît plus de fin. Mais si on ne se propose que d'en recueillir ce qui est d'une utilité générale pour les choses de la vie , ou d'un usage propre

16 RHÉTORIQUE

à quelque objet particulier dont on fait son occupation , ce travail a des bornes , & on y réussira sans peine , pourvu que l'on s'adresse à de bons maîtres & que l'on sache soi-même étudier.

Division de
la Rhétori-
que par les
trois genres
de causes.

En supposant les provisions faites par l'Orateur du côté des choses , mettons-le à l'ouvrage , & voyons ce qu'il lui convient de faire pour les traiter par le discours : & afin de procéder avec ordre , réduisons à certaines classes toutes les opérations qui appartiennent à son ministère , selon la différence des sujets , & selon celle des points de vue sous lesquels il peut & doit les envisager. La division commune , qui est bonne & sensée , renferme ces opérations dans trois classes , louer ou blâmer , conseiller ou dissuader , accuser ou défendre. C'est ce que l'on appelle les trois genres de causes , le genre démonstratif , le genre délibératif , & le genre judiciaire.

Le genre
démonstra-
tif.

Les discours de la première espèce du genre démonstratif , c'est-à-dire , ceux qui ont pour objet de louer , sont très-usités parmi nous. Nous connoissons les Panégyriques des Saints ,

les Oraisons funebres , les Eloges qui se lisent dans les Académies. La douceur de nos mœurs rend très-rares au contraire les invectives publiques , si ce n'est contre les vices en général , sans attaquer les personnes. Les Mercuriales , qui se font dans le Parlement de Paris à certains jours marqués , pouvoient être autrefois regardées comme appartenantes à cette nature de discours. Mais outre qu'elles n'ont jamais admis les grands mouvemens de l'Eloquence , n'étant que des répréhensions faites gravement à la face de la justice par le Magistrat exerçant l'autorité de la censure , aujourd'hui & depuis long-temps elles se réduisent presque toujours à des avertissemens généraux , souvent même tournés en éloges. On peut encore rapporter au genre démonstratif les Harangues par lesquelles s'ouvrent les Audiences dans les Compagnies de Judicature , & les Leçons publiques dans les grandes Ecoles , les Complimens aux Puissances , les Discours qui se font aux réceptions en certaines Académies , & quelques autres semblables.

Les occasions du discours dans le Le genre
délibératif.

genre délibératif ne sont pas communes dans nos usages. Sous un Gouvernement Monarchique, tel que le nôtre, les affaires qui se traitoient à Rome & à Athenes, devant le Sénat & dans l'assemblée du peuple, sont réservées à un Conseil que préside le Roi, & auquel n'est admis qu'un petit nombre de Ministres. Là les grands ornemens de l'Eloquence seroient déplacés. La Dialectique y a plus de jeu que la Rhétorique. Raisonner d'une maniere exacte & serrée, en se fondant uniquement sur le mérite des choses & des preuves, voilà tout ce qu'exige & même souffre la circonstance. C'est bien là sans doute un genre d'Eloquence, & d'une Eloquence très-estimable : mais de pareils discours sont bien différens des Philippiques de Démosthene & de celles de Cicéron. Cependant la bonté & l'équité de nos Rois les engage souvent à demander les avis de leurs Cours sur les affaires publiques : & alors les délibérations qui se font dans ces grandes Compagnies ressemblent beaucoup à celles du Sénat de l'ancienne Rome. Seulement elles sont plus tempérées par le respect

pour le Souverain. Je pense aussi que les sermons qui se prononcent dans nos Temples, & qui permettent à l'Eloquence le plus grand effort, peuvent être regardés comme ayant de l'affinité avec le genre délibératif, puisqu'ils ont ordinairement pour but d'exhorter à la vertu & de dissuader le vice.

Nos Loix mettent une grande différence entre nous & les Anciens par rapport au genre judiciaire. Les affaires criminelles ne se plaident point dans nos Tribunaux, & le rôle d'accusateur n'est point permis à tout particulier. La seule partie publique a le droit de demander la punition du crime pour l'intérêt de la société : établissement admirable & digne des plus grandes louanges, mais qui prête moins à l'Eloquence. L'Avocat ne peut défendre un accusé que par des Mémoires écrits, & non prononcés ; & le Procureur-Général, qui accuse, ne connoît point les grands mouvemens. Il est sans passion comme la Loi, & sans autre intérêt que celui de la justice.

Malgré la différence entre la manière de rendre la justice chez les

Anciens & celle qui est usitée parmi nous, notre Barreau est sans doute un grand & magnifique théâtre pour l'Eloquence. Dans les affaires criminelles, la défense, quoique par écrit, de l'innocence injustement soupçonnée, admet en grande partie ce que le discours pourroit avoir de plus pathétique : & quoique le personnage d'accusateur soit interdit au particulier, lorsqu'il n'a point d'intérêt à la chose, s'il a été lésé, il peut se plaindre, & demander réparation des torts qu'il a soufferts : ce qui a le même effet & ouvre la même carrière qu'une accusation en forme. Dans les matieres civiles, souvent les plus grands intérêts, pour le repos des familles, pour l'honneur des citoyens, sont confiés à l'Avocat : & de semblables causes donnent sans doute un beau champ à l'Eloquence.

Tels sont donc les trois genres dans lesquels s'exerce l'art de bien dire. Cette division renferme tout. Car, outre les especes que nous avons déjà exprimées, les félicitations sur un heureux événement, les Epithalames, les Discours par lesquels on célèbre la naissance de l'héritier du

Trône ou de celui d'une grande Maison , les remerciemens , & au contraire les plaintes & les doléances , appartiennent au genre démonstratif. Exhorter , reprendre , demander , consoler , tout cela se rapporte au genre délibératif. Le judiciaire se renferme dans ses deux branches , accuser , & défendre , ou , si nous voulons parler notre langage , plaider en demandant ou en défendant.

Mais il n'est pas inutile d'observer que les différens genres se confondent souvent dans un seul & même discours. Le Prédicateur qui loue un Saint, nous exhorte à l'imiter. L'Orateur qui console de la mort d'un ami , loue celui dont il déplore la perte. Et il n'est point de plaidoierie importante qui ne réunisse les trois genres , & qui ne donne occasion de louer ou de blâmer , d'exhorter ou de dissuader. On détermine la dénomination du discours par la partie qui y domine , & qui en fait le principal objet.

Une observation plus intéressante , c'est que les objets singuliers & individuels que traite l'Orateur dans tous les genres , ont leurs principes de

Les différens genres se réunissent souvent dans un seul discours.

En traitant les sujets particuliers, il faut s'élever aux idées générales.

décision dans les idées générales. Il n'est point de question particulière qui ne se résolve en une question universelle, & qui n'en dépende pour être discutée. Je m'explique. Vous entreprenez le Panégyrique de saint Louis. C'est ce saint Roi personnellement que vous devez louer : ce sont les actions qu'il a faites en tel temps, en tel lieu, à l'égard de telles personnes ; c'est la conduite qu'il a tenue en guerre & en paix, que vous avez à faire paroître dignes de louange & d'admiration. Voilà votre matière individuelle & déterminée, votre hypothèse, comme on parle dans l'Ecole. La thèse, ou proposition générale, est de prouver qu'un Roi qui s'est conduit comme a fait S. Louis, est un grand Roi ; qu'un Chrétien qui vit comme il a vécu, est un parfait Chrétien. Vos raisonnemens & vos preuves se déduiront de l'idée générale de la Royauté & du Christianisme. Vous avez donc été obligé de généraliser votre sujet : votre Panégyrique de S. Louis coule tout entier des principes que vous aviez précédemment dans l'esprit touchant ce qui fait le grand Roi & le grand Saint.

Cette condition est celle de tous les sujets que l'Orateur peut traiter : *L. III ; de Orat. n. 120.*
 & nul n'est plus riche pour l'Eloquence , au jugement de Cicéron , que celui qui donne lieu de remonter aux grandes maximes , de les développer , & de prendre un essor qui l'élève au-dessus des idées de détail.

La conséquence de cette doctrine *n. 121.* est claire , & Cicéron l'a tirée en des termes qui méritent d'être rappelés ici. « C'est donc quelque chose de » grand , dit-il , que l'Eloquence : & » il ne faut pas croire qu'on l'acquiert » par la lecture de quelques préceptes » de Rhétorique. Car il ne suffit pas » pour l'Orateur d'aiguiser sa langue , » & de se procurer une certaine volubilité de paroles. Il doit se nourrir » l'esprit & se remplir le cœur de tout » ce qu'il y a de plus élevé dans les » connoissances humaines , & s'en » faire un fond également agréable , » abondant & varié. »

Un esprit ainsi orné & enrichi ne pourra être stérile , & il trouvera sans peine ce qu'il doit dire sur chaque matière qu'il aura à traiter. C'est la première partie de la Rhétorique , l'Invention. *Trois parties de la Rhétorique, l'Invention, la Disposition, l'Elocution.*

Les matériaux qu'il aura trouvés & amassés ont besoin d'être rangés & disposés suivant le plan qui leur convient entr'eux, & qui sera le plus capable de faire un bon effet. Seconde partie de la Rhétorique, la Disposition.

Il faut revêtir d'expressions convenables les choses qui ont été trouvées & arrangées. Troisième partie, l'Elocution.

La Mémoire & la Prononciation sont nécessaires à l'Orateur, mais non à l'Eloquence. Aristote n'en a rien dit. Cicéron & Quintilien en ont parlé sobrement. J'en dirai quelque chose, pour ne rien laisser à désirer : mais je me renfermerai dans un petit nombre d'observations générales, & fort courtes.

L'usage des préceptes apprécié à sa juste valeur.

II, 14.

Avant que d'entamer les préceptes, je dois en apprécier exactement l'usage, afin que ceux qui voudront les étudier ne soient point exposés à être induits en erreur. La Rhétorique, comme l'observe Quintilien, ne donne point de règles générales & invariablement déterminées. Le mérite d'Orateur ne seroit pas difficile

ficile à acquérir, si l'on pouvoit s'y élever par une méthode certaine, & en suivant une route battue qui menât infailliblement au but. Il n'est point de regle de Rhétorique qui ne souffre des exceptions. Je n'en connois qu'une seule universellement vraie, celle de parler convenablement à la chose, & aux circonstances des personnes, des temps, & des lieux. Mais on voit combien cette regle est vague : & pour ce qui est de toutes les autres, les apprendre n'est rien ; les appliquer, voilà le difficile.

♣ Savoir la marche (du jeu des échecs) est chose *Roussseau*
fort unie :

♣ Jouer le jeu, c'est le fruit du génie. ♣

Il y faut un grand sens, un jugement exquis, un sentiment fin & délicat : & ces dons, dans ceux qui les ont reçus de la nature, ne se fortifient & ne se perfectionnent que par l'usage, par l'exercice assidu, par l'expérience journaliere, dans laquelle quelques fautes mêmes servent d'avertissemens à l'homme d'esprit. « Les préceptes » sont utiles, dit Quintilien, pourvu » qu'ils montrent le grand chemin, » & non pas un sentier étroit dont il

26 RHÉTORIQUE

» ne soit pas permis de sortir. Et
 » même, ajoute-t-il, le chemin pu-
 » blic n'est pas pour nous une loi
 » indispensable : nous le quittons
 » souvent pour abrégér notre mar-
 » che par un détour. Si les torrens ont
 » rompu le pont, il faut bien s'écarter & faire un circuit ; & si la porte
 » est environnée de flammes, nous
 » sortirons par la fenêtre. L'ouvrage
 » del'Art oratoire est immense & d'une
 » variété infinie, & nouveau presque
 » à chaque instant. Jamais on n'en
 » aura dit tout ce qu'on peut en dire. »



PREMIERE PARTIE.

L'INVENTION.

L'Orateur se propose de persuader par le discours. Or la persuasion s'opere par trois moyens, instruire, plaire, toucher. Si les hommes étoient parfaitement raisonnables, la lumiere leur suffiroit ; & une vérité présentée à leur esprit avec ses preuves, obtiendrait sans peine & tout d'un coup leur acquiescement. Mais dans le fait il n'en est pas ainsi :

L'Inven-
 tion oratoi-
 re se rap-
 porte à trois
 objets, les
 preuves, les
 mœurs, &
 les passions.

& l'expérience nous montre tous les jours, que selon que la personne qui parle est agréable ou désagréable aux auditeurs, ses discours sont bien ou mal reçus, admis ou rejetés; & que selon que les auditeurs eux-mêmes sont prevenus de mouvemens d'affection ou de haine, d'envie ou de faveur, en un mot de telle ou telle passion, les impressions de ce qu'ils entendent sont tout autres, & suivies de jugemens tout différens. C'est ce *Rhet. l. I;* qu'Aristote a très-bien remarqué: ^{c. 2.}
 & il en a conclu que l'Orateur doit tirer ses moyens de persuasion de trois sources, des choses mêmes, de sa propre personne, & de celles de ceux qui l'écoutent. Il doit prouver la vérité de la chose, rendre sa personne & ses mœurs aimables, émouvoir dans l'esprit de ses auditeurs les sentimens & les passions qui favorisent sa cause. Les deux dernières sources sont ce que les Rhéteurs Grecs ont appelé *ἦθος* & *πάθος*, mots qui ont passé dans notre langue, *Ethos* & *Pathos*, & qui pour avoir été tournés en raillerie sur notre théâtre, n'en présentent pas moins des idées justes & solides, quoiqu'elles n'aient pas

toujours été assez nettement expliquées par ceux qui en ont parlé. Nous disons en françois dans le même sens *Mœurs & Passions*. Mais je me servirai quelquefois des mots Grecs , comme plus déterminés dans la matière que je traite.

Puisque l'Orateur tend à la persuasion par trois voies , & qu'il doit instruire , plaire , & toucher , l'Invention oratoire doit se porter vers trois objets , & trouver dans les choses les preuves qu'elle fournissent : dans la personne de celui qui parle , ce qui peut le rendre aimable ; dans les personnes de ceux qui écoutent , ce qui est capable de les émouvoir. C'est ce que nous appellons preuves , mœurs , passions. Nous allons traiter séparément chacun de ces objets.

CHAPITRE PREMIER.

Des Preuves.

Les preuves sont la partie essentielle du discours. **L**ES Preuves , & le raisonnement qui les développe , sont le soutien solide de tout le discours oratoire ; & par conséquent , comme s'exprime

M. Rollin, dans son excellent Traité des Etudes, « la partie la plus nécessaire & la plus indispensable, à laquelle se rapportent toutes les autres. Car, ajoute ce grand maître en suivant les idées de Quintilien, les expressions, les pensées, les figures, & toutes les autres sortes d'ornemens, viennent au secours des preuves, & ne sont employées que pour les faire valoir. Elles sont au discours ce que sont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la solidité; qui couvrent & embellissent les os & les nerfs, mais qui les supposent, & ne peuvent en tenir lieu. Il est important sans doute de s'étudier à plaire, & encore plus à toucher; mais l'on fera l'un & l'autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit & convaincu les auditeurs : à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement & des preuves. » Il est donc du devoir de l'Orateur de chercher avant tout les preuves dont il doit se servir, d'en considérer les divers genres, & de se faciliter les moyens de les trouver.

Elles sont
ou intrinse-
ques ou ex-
trinseques.

Les preuves ou sont intrinseques & inhérentes à la chose, ou il faut les emprunter des dehors. Je suppose qu'un Prédicateur ait à traiter un point de morale, l'amour du prochain, par exemple. Les motifs tirés de la ressemblance de la nature entre tous les hommes, de l'unité d'origine qui les rend tous freres, de l'intérêt commun du genre humain, qui jouiroit d'une tranquillité & d'une douceur parfaites si tous les particuliers qui le composent s'aimoient cordialement; voilà des raisons qui naissent du sujet. Il suffit de le bien étudier en lui-même pour les trouver. Les autorités de l'Ecriture & des Peres, les exemples des Saints qui se sont signalés par une charité ardente pour le prochain, sont des moyens extrinseques, que l'on ne devine point, & qui ne peuvent être administrés que du dehors.

T. III.
LXXXV.

Pareillement en une cause judiciaire, l'illustre Cochin se propose d'établir cette maxime, que la preuve du crime de simonie ne peut point se faire en Justice par témoins, sans aucun commencement de preuve par écrit. Une raison qui à la premiere

inspection du sujet se présente naturellement , c'est que si cette forme de procéder étoit admise , la trop grande facilité d'intenter une semblable accusation jetteroit le trouble dans tout l'ordre Ecclésiastique ; qu'aucun Bénéficiaire ne pourroit compter sur la possession stable de son titre ; & que l'on ne verroit dans toutes les places du Clergé , que changemens & renversemens perpétuels. L'Orateur fait valoir excellemment ce moyen. « A quels troubles , » dit-il , l'Eglise ne seroit-elle pas » exposée , si l'on pouvoit autoriser » de pareilles tentatives ? Ce seroit » ouvrir la porte à toutes sortes de » diffamations. Les plus hardis , & » souvent les plus coupables , seroient » ceux qui , à la faveur d'un com- » plot ménagé avec quelques té- » moins , envahiroient tous les Béné- » fices. Tout ne retentiroit que de » dévoluts , & de plaintes de simonie. » On verroit sans cesse une troupe » de furieux , le flambeau à la main , » porter le trouble dans toutes les » Eglises , intimider les Pasteurs les » plus sages & les plus vertueux , » les détourner de leurs fonctions ,

p. 541

» & peut-être les renverser de leurs
 » sieges, où Dieu seul les avoit pla-
 » cés. On ne peut donc pas se con-
 » tenter de la preuve testimoniale
 » dans cette matiere, sans précipiter
 » l'Eglise dans le désordre & dans la
 » confusion. » Cette considération est
 fournie par le sujet. Mais c'est du
 dehors que parviennent à l'Avocat
 trois Arrêts qui font un préjugé puis-
 sant en sa faveur, deux du Grand
 Conseil, devant lequel se traitoit la
 cause, & l'autre du Parlement. Il
 en est ainsi de toutes les matieres:
 & c'est ce qui a donné lieu de dis-
 tinguer les preuves oratoires, & les
 lieux de Rhétorique, qui en sont
 les sources, en intrinseques & ex-
 trinseques.

On appelle donc lieux de Rhétori-

Les lieux
 de Rhétori-
 que, sources
 des preuves,
 sont, com-
 me elles, in-
 trinseques
 ou extrinse-
 ques; com-
 muns aux
 trois genres
 de causes,
 ou propres
 à chacun
 d'eux.

que les sources d'où l'Orateur tire
 ses preuves pour les différentes ma-
 tieres qu'il doit traiter. Ce sont des
 idées générales applicables au très-
 grand nombre de sujets, & qui don-
 nent des ouvertures pour en raison-
 ner utilement par rapport à la fin
 que se propose l'Orateur. Ainsi,
 par exemple, il n'y a rien dans la
 nature qui n'ait sa cause, & ne pro-

duise quelque effet. La cause & l'effet sont des lieux de Rhétorique, d'où l'on peut tirer ce raisonnement : Une jeunesse vicieuse amene ordinairement ou une mort prématurée, ou une vieillesse infirme & languissante : & par conséquent, quand même nous ne consulterions que notre bien temporel, nous devons nous éloigner du vice dans la jeunesse.

Les lieux de Rhétorique, outre leur division en intrinsèques & extrinsèques, sont encore ou communs aux trois genres de causes, ou propres & particuliers à chacun d'eux. Mais les lieux propres à chaque genre sont en même-temps communs à différentes matieres : & par cette raison on les embrasse aussi quelquefois sous l'appellation de *lieux communs*.

Avant que de traiter tous ces lieux de Rhétorique par ordre, il ne sera peut-être pas hors de propos de prévenir le lecteur sur leur vrai usage, & sur le degré d'utilité que nous leur attribuons.

Il est certain que les idées & les vues générales ne prouvent rien toutes seules. Un discours tout composé

Abus des
lieux com-
muns, &
leur vrai
usage.

de lieux communs ne mérite aucune attention de la part d'un bon juge. Et voilà ce qui les a décrédités auprès de bien des censeurs. Il s'est trouvé des harangueurs qui en ont abusé, & qui, au lieu de traiter le fait qu'ils avoient à prouver, se sont répandus uniquement en déclamations vagues, & ont accumulé des propositions vraies, mais que personne ne leur contestoit. L'abus très-digne de mépris, a fait mépriser la chose même. Il est pourtant vrai que les faits particuliers se décident par les principes généraux : & par conséquent bannir les lieux communs de l'Eloquence, ce seroit en bannir les principes de décision.

J'ajoute que c'est sur les idées générales, que l'Eloquence a le plus beau champ. J'en ai déjà fait la remarque d'après Cicéron, & chacun peut s'en convaincre par soi-même. Que l'on prenne en main & que l'on parcoure le plus beau discours oratoire, soit dans le genre délibératif, soit dans le genre judiciaire. Ce qui est pur raisonnement & preuve directe du point dans lequel consiste la cause, est nécessairement sec & peu

agréable. C'est en s'écartant du cercle étroit de sa matiere sans pourtant s'égarer , c'est en généralisant ses idées , & en s'élevant à un haut point de vue d'où non seulement l'objet soit pleinement découvert , mais d'où l'on apperçoive sa liaison avec les grands intérêts , c'est en un mot par les lieux communs , que l'Orateur remue , enchante , & frappe d'admiration ceux qui l'écoutent.

La liberté que se donnoient en ce genre les Orateurs de Rome , leur étoit d'une grande ressource pour orner leurs plaidoyers. Le goût de notre Barreau est plus sévère , plus philosophique , plus ami de l'exacte précision : il a certainement plus de justesse : & je suis bien éloigné d'entreprendre de le critiquer. Ce que je dis , c'est qu'il est moins favorable aux ornemens de l'Eloquence.

Mais quelque rigoureuses que soient les loix de notre Dialectique du Barreau , elles ne proscrivent point l'usage des lieux communs , parce que , comme je l'ai dit , le discours humain ne peut s'en passer , & qu'ils sont nécessaires souvent pour donner du relief à des objets qui par eux-

mêmes paroîtroient assez peu considérables. Je prends pour exemple le premier plaidoyer de M. Cochin. Je ne puis citer une autorité plus forte en ce genre, & plus capable d'imposer.

Dans cette cause l'Avocat attaquoit la résignation d'un bénéfice régulier, faite par un religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, sans le consentement de ses Supérieurs. Le fait ne paroît pas d'abord fort intéressant. On seroit tenté de dire, qu'importe au public que les religieux de la Congrégation de S. Maur, *pourvus de bénéfices, pussent ou ne pussent pas en disposer sans la permission du Général*? Pour donner de l'intérêt à la question qu'il doit traiter, l'Orateur en fait valoir les conséquences. « Si cette témérité, dit-il, n'étoit » promptement réprimée, les fonde- » mens de la Réforme (introduite par » la Congrégation de S. Maur,) se- » roient ébranlés : & bientôt l'on » verroit renaître, du sein même de » cette Congrégation, tous les abus » qu'elle avoit si heureusement réfor- » més dans l'Ordre de S. Benoît. » L'intérêt devient plus grand. Mais de peur que l'on ne fût pas suffisam-

ment touché du péril qui menaçoit cet établissement, M. Cochin met sous les yeux toutes les circonstances de la Réforme, les causes qui l'avoient rendue nécessaire, les heureux effets qu'elle avoit produits, soit pour l'avantage de tout l'Ordre de S. Benoît, soit même pour le service de l'Eglise. Voilà les idées générales ou lieux communs de *conséquence*, de *circonstances*, de *cause*, d'*effet*, employés par notre illustre Avocat François, & employés utilement pour annobler un sujet qui, au premier coup d'œil, pouvoit paroître d'assez petite importance. Ensuite viennent les moyens propres & particuliers de la cause, qui ainsi préparés font une toute autre impression.

M. Cochin suit par - tout cette [T. I.] méthode. Sa onzième cause roule sur^{P. 145.} un mariage dont il entreprend de prouver la nullité : objet intéressant par lui - même dans la société humaine. Mais combien l'intérêt croît-il par les vues générales auxquelles l'Orateur s'élève en commençant ainsi ! « Le mariage que les appellans attaquent est un de ces événemens » qui offensent la Religion, & qui

» scandalisent la Justice ; engagements
 » funestes , que le désordre & le li-
 » bertinage précédent , que l'irrégu-
 » larité & l'abus accompagnent , &
 » qui sont toujours suivis de la honte
 » & du désespoir. »

Rien donc n'est d'un usage ni plus fréquent , ni plus nécessaire , que les lieux communs en Eloquence : rien n'est plus simple ni plus uni. Chacun *fait de la prose sans le savoir*. Les Rhéteurs & les Grammairiens n'ont fait que donner des noms à des choses que la nature nous apprend à pratiquer : & ceux qui effarouchés des noms blâment souvent les choses , n'entendent pas ce qu'ils disent , & condamnent souvent ce qu'ils font eux-mêmes *sans le savoir*.

Le seul abus des lieux communs est condamnable : & il est vrai que l'on en abuse si l'on s'en contente , & que l'on ne fasse pas l'application des vues générales au fait particulier qu'il est besoin de prouver. Le goût de ceux devant qui l'on parle doit aussi en régler l'usage : nos Avocats François sont obligés d'être plus réservés à cet égard , que ne l'a été Cicéron. Peut-être la différence de la na-

ture des causes a-t-elle produit la différence des styles. Sous un Gouvernement monarchique, & dans une situation tranquille de l'Etat, les affaires qui se traitent devant les Tribunaux ont moins d'importance & de relief. Il n'est pas à souhaiter pour la chose publique, de prêter une trop belle & trop riche matière à l'Eloquence.

Après ces observations, je vais traiter ce qui regarde les lieux de Rhétorique communs aux trois genres, démonstratif, délibératif & judiciaire, en les soudivisant en intrinsèques & extrinsèques. Je parlerai ensuite des lieux propres à chacun des genres.

SECTION PREMIERE.

Des lieux communs de Rhétorique.

A R T I C L E I.

Des lieux de Rhétorique intrinsèques ; communs aux trois genres.

LES Rhéteurs ont compté seize lieux communs à tous les genres. Les lieux communs réduits à sept.
 Peut-être est-il permis de diminuer

40 RHÉTORIQUE

ce nombre. Il semble qu'ils aient cherché à amplifier leur matière. Ils ont employé comme lieux de Rhétorique des idées petites, & qui ne méritent pas d'être mises en ligne de compte : ils ont partagé en deux & en trois ce qui pouvoit être réduit en un. Je ne me propose point de m'éloigner des routes battues : je ne crois pas non plus devoir m'y attacher servilement. Je réduits donc les seize lieux communs à sept.

DÉFINITION.

ÉNUMÉRATION DE PARTIES.

GENRE ET ESPECE.

CAUSE ET EFFET.

COMPARAISON.

LES CONTRAIRES.

LES CIRCONSTANCES, sous lesquelles je comprends ce qui précède, ce qui accompagne, & ce qui suit.

Ces sept titres en comprennent quatorze de ceux qui sont communément exprimés par les Rhéteurs. J'en ometts deux, savoir, le lieu qui est tiré de l'*origine du mot*, & qui ne peut jamais faire preuve que dans la science étymologique ; & le lieu appelé *conjugata*, dont Quintilien dit que

l'on feroit tenté de se moquer, si Cicéron ne lui avoit fait l'honneur de le nommer. C'est l'emploi d'un mot tourné selon la différence des cas, des nombres, des temps, & des personnes. *Ma rente, de ma rente, à ma rente.* Voila un exemple de ce lieu de Rhétorique. Il est néanmoins possible de s'en servir quelquefois adroitement dans le style badin, comme a fait Rousseau, lorsqu'il introduit l'hypocrite faisant cette priere à la déesse Laverne :

« Apprends-moi l'art de fourber dextrement :

» Si qu'à fourber nul fourbe ne me passe,

» Et qu'en fourbant honneur & los j'amasse. »

Mais si ce lieu devient quelquefois agrément, il ne peut jamais devenir preuve. Occupons-nous de quelque chose de plus sérieux.

D É F I N I T I O N.

La définition explique la nature de la chose, & par elle l'on en prouve toutes les propriétés. Le cercle est une figure plane, au milieu de laquelle est un point également éloigné de

tous les points de la circonférence.
De là il s'ensuit que le diamètre est double du rayon.

Différence
de la défini-
tion philo-
sophique &
de la défini-
tion oratoi-
re.

Mais l'Orateur ne définit point de cette manière sèche & géométrique. Il se donne plus de carrière. Il embrasse dans sa définition plusieurs qualités & circonstances de son objet : & il dirige le choix de ces qualités vers un point du vue, qu'il prétend mettre en évidence.

Le divorce entre le Duc de Montbelliard & d'Anne-Sabine de Hedviger sa femme, étoit fondé sur la *disparité d'humeur*, motif exprimé dans l'acte même. « Mais, dit M. Cochin, » si une pareille cause étoit admise, » quel seroit le mariage qui ne pût » être dissous ? » Pour prouver sa proposition, l'Orateur donne la définition de l'humeur. « L'humeur est un » goût de caprice, qui n'est asservi à » aucunes loix. Celui en qui il domine » avec le plus d'empire, ne le connoît » pas lui-même : il est entraîné sans » se sentir, aussi sage à ses propres » yeux, qu'il paroît aux yeux des » autres bizarre & insupportable. » De cette définition l'Avocat tire la conséquence. « Dans quelle union peut-on

» donc se flatter de trouver un affor-
 » timent si parfait , qu'elle ne souffre
 » jamais de faillies d'une nature in-
 » docile ? »

M. le Beau , Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres , dans l'éloge de M. l'ancien Evêque de Mirepoix , veut prouver que l'emploi de la nomination aux Bénéfices , dont le Roi avoit chargé ce Prélat , est un emploi redoutable. Pour cela il le définit , en faisant entrer dans sa définition toutes les circonstances qui en font sentir la difficulté & le danger.

« Est-il dans l'administration publi-
 » que , dit - il , de commission plus
 » redoutable , que celle qui place un
 » sujet tantôt entre Dieu & le Monar-
 » que , tantôt entre le Monarque &
 » les sujets ? Consulter Dieu , écou-
 » ter sa voix avec des oreilles pures ,
 » la distinguer de tant d'autres qui
 » osent souvent la contrefaire , la ren-
 » dre au Prince , sans y mêler rien
 » d'étranger , rien d'humain ; éten-
 » dre sa vue sur tous les Ecclésiasti-
 » ques d'un grand Royaume , la porter
 » au-delà de cette foule d'aspirans ,
 » qui environnent , qui obsèdent ,
 » pour découvrir la vertu qui se cache ,

*Histoire de
 l'Ac. des B.
 Lettres. T.
 XXVII, p.
 247.*

» & la montrer au Prince , pénétrer
» toutes les ruses d'une ambition d'au-
» tant plus vive qu'elle est plus con-
» trainte , d'autant plus subtile qu'elle
» ne se nourrit en apparence que de
» choses spirituelles , d'autant mieux
» déguisée que c'est le seul état de la
» vie où elle paroisse criminelle ;
» peser dans une juste balance les qua-
» lités des personnes avec les qua-
» lités des places ; résister avec courage
» aux importunités , à la puissance ,
» à la faveur , aux impressions si flat-
» teuses de l'amitié & de la nature ;
» concilier si habilement les intérêts
» de l'Etat & ceux de l'Eglise , qu'on
» sache procurer une récompense à
» des services rendus à l'un sans les
» payer aux dépens de l'autre ; dans
» ces instructions secretes dont on a
» besoin pour connoître les hommes ,
» savoir démêler l'ami qui veut ser-
» vir , l'homme vénal qui veut pro-
» fiter , l'ennemi qui cherche à nuire ,
» le délateur ténébreux qui cherche
» à plaire , d'avec la personne fidele ,
» éclairée , impartiale , qui n'envisage
» que la vérité ; en un mot , placé au
» centre du Royaume , tenir en main &
» conduire avec sagesse tous les canaux

» qui distribuent jusqu'aux extrémités
 » la nourriture céleste & l'esprit de
 » la religion : c'est une partie des
 » devoirs du Ministre chargé de met-
 » tre sous les yeux du Prince ceux
 » qui méritent d'entrer dans l'admi-
 » nistration des biens spirituels &
 » temporels de l'Eglise. »

Ce tour est tout-à-fait heureux & naturel. Il avoit été employé par M. de Fontenelle dans l'éloge de M. le Garde des Sceaux d'Argenson, où se trouve une définition de la charge de Lieutenant de police ; & M. Thomas s'en est encore servi dans l'éloge du Duc de Sulli, où en définissant le Ministre d'Etat, il met sous les yeux le nombre & la variété, l'étendue & la hauteur des talens qu'exige cet emploi supérieur à tous les autres.

Ces vers de Rousseau présentent des définitions aussi élégantes que justes. *Epître à Clém. Mazrot.*

« Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.
 » Qui dit esprit, dit sel de la raison.
 » Donc sur deux points roule mon oraison.
 » Raison sans sel est fade nourriture.
 » Sel sans raison n'est solide pâture.
 » De tous les deux se forme esprit parfait,
 » De l'un sans l'autre, un monstre contrefait. »

46 R H É T O R I Q U E

Rien n'est plus plein de sens, ni plus capable de donner une haute idée de l'Eloquence, que la définition du véritable Orateur par M. de Fénelon.

*Lettre sur
l'Eloquence.*

« L'homme digne d'être écouté, est
» celui qui ne se sert de la parole que
» pour la pensée, & de la pensée pour
» la vérité & la vertu. »

*Usage de
la définition
en Eloquen-
ce.*

La définition est d'un très-grand usage dans le discours oratoire, & même dans tout discours où l'on se propose d'établir une vérité, puisque c'est de la nature de la chose que coulent ses propriétés. Quelquefois même c'est sur une définition que roule toute une cause, comme lorsqu'il s'agit de juger si l'enlèvement furtif ou violent d'un effet est simple vol ou sacrilège, si une disposition testamentaire est un fidéicommiss ou un legs sérieux & conforme aux loix; si l'alliance entre deux personnes qui vivent comme époux est un mariage, ou une conjonction nulle & illicite.

ENUMÉRATION DE PARTIES.

Il n'est pas seulement utile de définir l'objet: il faut le diviser en ses parties. Pour donner une idée complète

du tout, il est nécessaire d'expliquer & de parcourir les différentes parties qui le composent. Le héros que vous louez, a été illustre dans la paix & dans la guerre. De ces deux branches réunies résulte l'éloge total. Elles font le partage de votre discours. C'est ce que l'on appelle proprement la division. Nous en parlerons ailleurs.

Cette méthode n'est pas pour le corps seulement du discours. Elle peut s'appliquer à chaque membre, à chaque proposition que l'on veut prouver. L'énumération de parties est utile pour prouver.

Prenons, par exemple, le premier chœur dans l'Athalie de Racine. Il débute ainsi :

« Tout l'univers est plein de sa magnificence.

» Chantons, publions ses bienfaits, »

Voilà l'idée totale, les bienfaits de Dieu. En voici le dénombrement.

« Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

» Il fait naître & mûrir les fruits.

» Il leur dispense avec mesure

» Et la chaleur des jours, & la fraîcheur des nuits.

» Le champ qui les reçoit, les rend avec usure.

» Il commande au soleil d'animer la nature,

» Et la lumière est un don de ses mains.

» Mais sa loi sainte, sa loi pure

» Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains, »

L'énumération détaillée des bienfaits de la bonté divine , fait mieux sentir combien nous sommes obligés de les chanter avec reconnoissance.

M. le Chancelier d'Aguesseau , dans sa septieme Mercuriale , dont le sujet est *l'esprit & la science* , entreprend de prouver que la science étend & enrichit l'esprit ; & pour cela il rapproche , par un dénombrement vif & animé , les différentes ressourcés d'agrandissement qu'elle lui fournit. « Par » elle , dit-il , l'homme ose franchir » les bornes étroites dans lesquelles » il semble que la nature l'ait ren- » fermé. Citoyen de toutes les répu- » bliques , habitant de tous les empi- » res , le monde entier est sa patrie. » La science , comme un guide aussi » fidele que rapide , le conduit de pays » en pays , de royaume en royaume : » elle lui en découvre les loix , les » mœurs , la religion , le gouverne- » ment : il revient chargé des dépouil- » les de l'Orient & de l'Occident ; » & joignant les richesses étrangères » à ses propres trésors , il semble que » la science lui ait appris à rendre » toutes les nations de la terre tribu- » taires de sa doctrine. Dédaignant les

» les bornes des temps comme celles
 » des lieux , on diroit qu'elle l'ait fait
 » vivre long-temps avant sa naissance.
 » C'est l'homme de tous les siècles,
 » l'homme de tous les pays. Tous les
 » Sages de l'Antiquité ont pensé, ont
 » parlé, ont agi pour lui : ou plutôt
 » il a vécu avec eux , il a entendu
 » leurs leçons ; il a été le témoin de
 » leurs grands exemples. Plus atten-
 » tif encore à exprimer leurs mœurs
 » qu'à admirer leurs lumières , quels
 » aiguillons leurs paroles ne laissent-
 » elles pas dans son esprit ? Quelle
 » sainte jalousie leurs actions n'allu-
 » ment-elles pas dans son cœur ? »
 On voit que l'Orateur , pour prouver
 que la science étend l'esprit , observe
 qu'elle rend l'homme citoyen de tous
 les pays , contemporain de tous les
 âges. Chaque partie de cette division
 est traitée & mise en évidence par un
 nouveau dénombrement des diffé-
 rentes richesses dont la connoissance
 des pays éloignés , & celle des siècles
 précédens , ornent & embellissent
 l'esprit.

L'énumération des parties est un
 tour très-familier à nos Prédicateurs.
 Il suffit de les lire ou de les enten-

*Petit Carême. III.
Dim. 95.*

dre pour en remarquer des exemples. En voici un tiré d'un sermon du P. Maffillon. « Parcourez toutes
 » les passions : c'est sur le cœur des
 » Grands qui vivent dans l'oubli de
 » Dieu , qu'elles exercent un empire
 » plus triste & plus tyrannique. Leurs
 » disgraces sont plus accablantes : plus
 » l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus
 » violentes : comme une fausse gloire
 » les rend plus vains , le mépris aussi
 » les trouve plus furieux & plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques ; &
 » la feuille que le vent agite, est
 » comme la montagne qui va s'ébranler sur eux. Leurs infirmités plus
 » affligeantes : plus on tient à la vie ,
 » plus tout ce qui la menace nous
 » alarme. Accoutumés à tout ce que
 » les sens ont de plus doux & de plus
 » riant , la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité , & leur est
 » insoutenable. Ils ne savent user sagement ni de la maladie , ni de la santé , ni des biens , ni des maux inséparables de la condition humaine :
 » les plaisirs abrègent leurs jours ,

» & les chagrins qui suivent toujours
 » les plaisirs précipitent le reste de leurs
 » années. . . . Enfin leurs assujettisse-
 » mens plus tristes : élevés à vivre
 » d'humeur & de caprice , tout ce qui
 » les gêne & les contraint , les acca-
 » ble : loin de la Cour , ils croient
 » vivre dans un triste exil ; sous les
 » yeux du Maître , ils se plaignent
 » sans cesse de l'assujettissement des
 » devoirs & de la contrainte des bien-
 » séances : ils ne peuvent supporter ni
 » la tranquillité d'une vie privée , ni
 » la dignité d'une vie publique : le re-
 » pos leur est aussi insupportable que
 » l'agitation , ou plutôt ils sont par-
 » tout à charge à eux-mêmes. Tout
 » est un joug pesant à quiconque veut
 » vivre sans joug & sans regle. » Un
 pareil dénombrement porte la con-
 viction dans l'ame de l'auditeur , &
 opère bien mieux la persuasion , que
 ne feroit un raisonnement philosophi-
 que tiré de la nature des passions com-
 parée avec la condition des Grands.

On emploie aussi ce même lieu Maniere de
l'employer
pour réfu-
ter. commun pour réfuter. En détruisant
toutes les parties l'une après l'autre ,
on détruit le tout. Si vous n'êtes ni
héritier par le sang , ni légataire ,

vous n'avez aucun droit à la succession. Ou bien on écarte toutes les autres parties pour en laisser subsister une seule. Vous ne possédez ce bien ni par droit de succession, ni par donation qui vous en ait été faite, ni en vertu d'une acquisition à prix d'argent : donc vous êtes usurpateur. Mais ici le sophisme se glisse aisément. Les dénombrements imparfaits font une des sources des plus ordinaires d'erreur : & lorsque l'illusion est découverte, non seulement elle perd tout crédit, mais elle attire la risée. Ainsi se moque-t-on aujourd'hui de l'erreur grossière des anciens Philosophes, qui attribuoient à l'horreur du vuide le mouvement de l'eau qu'ils voyoient monter dans les pompes. Cette opinion chimérique avoit pour base un dénombrement vicieux & imparfait. L'eau n'est poussée en haut par aucune cause visible, disoit-on : donc c'est l'horreur du vuide qui la fait monter. Il y avoit pourtant une autre cause, à laquelle personne ne pensoit.

L'énumération de parties est encore un moyen d'amplifier, d'orner, de remuer. Nous la considérerons sous

ce point de vue dans la troisieme Partie de cet ouvrage.

GENRE ET ESPECE.

Genre & espece sont des idées corrélatives, qui se prêtent du jour mutuellement, & dont l'une ne peut même être entendue sans l'autre. C'est par cette raison que je les joins.

Le genre contient sous soi plusieurs especes. La vertu est genre par rapport à la prudence, à la justice, à la force, & à la tempérance. L'espece est donc renfermée dans le genre. La prudence est une des especes de la vertu.

Ce qui convient au genre, convient à l'espece. De ce que le vice est digne de mépris & de haine, on conclura bien que l'avarice mérite d'être haïe & méprisée. Mais on ne peut pas conclure de l'espece au genre. L'avarice consiste à accumuler l'or & l'argent sans en faire d'usage. Or c'est ce que l'on ne peut pas dire du vice en général, dont une des branches est la dissipation & la prodigalité.

Il faut que l'Orateur ait ces principes dans l'esprit, & si, par exemple,

Ce qui est
vrai du genre,
est vrai
de l'espece.

le genre lui donne gain de cause , il doit ramener l'espece particuliere qu'il traite à la these générale ; parce que ce qui est vrai du genre est vrai de l'espece. Une cause qui a fait un grand éclat il y a déjà quelques années , celle du legs fait par le Marquis de Béon à une Demoiselle avec laquelle il avoit eu des liaisons plus que suspectes , étoit dans une espece singuliere. Cette personne avoit tellement su mêler , dans son commerce avec le Marquis , le langage de la dévotion avec la galanterie , qu'elle croyoit pouvoir réussir à faire regarder le legs comme la récompense des soins qu'elle avoit pris pour la conversion & le salut du testateur. L'Avocat qui plaidoit contr'elle , c'étoit M. Cochin , commence par établir la maxime générale sur les legs qui récompensent la débauche. « La sainteté du maria-
 » ge profanée , dit-il , par un com-
 » merce scandaleux , demande ven-
 » geance d'une disposition qui est la
 » récompense du crime , & qui enri-
 » chit des dépouilles d'une famille
 » qu'elle a déshonorée , celle qui a
 » été l'instrument fatal de tant de
 » désordres. » L'espece particuliere

de la cause est présentée ici sous une vue générale, à l'évidence de laquelle personne ne peut se refuser. Il ne s'agit plus que de prouver le fait, & de montrer que le legs fait à la Demoiselle contre laquelle parloit l'Avocat, est dans le cas des legs faits en récompense du crime. Alors la cause est plaidée, & le legs doit être pros crit.

Si au contraire c'est la these générale que vous entreprenez de prouver par ses especes, il faut vous souvenir que ce qui peut être affirmé ou nié de l'espece, ne peut pas toujours l'être du genre ; & que ce n'est que la collection des especes qui, étant égale au genre, met en droit de tirer une induction générale. Despréaux, dans sa huitieme Satyre, pose en these ce paradoxe :

Pour établir ou détruire le genre par les especes, il faut que le raisonnement les embrasse toutes.

- » De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
- » Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer ;
- » De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
- » Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme. »

C'est, comme l'on voit aisément, le dogme Stoïque, que tout vice est folie & sottise, ou, selon l'expression de Rousseau, est *issu d'ânerie*. Car ce ne peut être que par ses vices que l'homme

devienne le plus sot des animaux.

Cette proposition peut se prouver par des raisonnemens abstraits fondés sur la nature du vice, qui emporte avec soi l'idée de folie. Mais cette maniere est philosophique. Le Poëte trouve bien mieux son compte à considérer les différentes especes de vices & de passions, & à en faire des descriptions qui, en les convainquant toutes de folie, en convainquent le vice en général. Aussi est-ce le parti que prend Despréaux, & il annonce son plan par ces vers :

» Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?

» L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,

» Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne. »

Il passe ensuite en revue ces passions qu'il vient de nommer, & quelques autres, & met en évidence la folie que chacune renferme en elle-même.

Après quoi il conclut par la proposition qui a été mise en tête de la piece, faisant dire à l'âne :

» Ma foi, non plus que nous l'homme n'est qu'une bête. »

Dé même, si l'on veut détruire le genre, il faut ôter toutes les especes.

Pour vous être délivré d'un vice, peut-on dire, ne prétendez pas n'être plus vicieux? On est toujours dans les liens du vice, tant que l'on n'a pas secoué le joug de toutes les passions.

CAUSE ET EFFET.

Ces deux idées sont très-différentes; si on les considère en elles-mêmes. Mais par rapport à l'usage qu'en fait l'Eloquence, elles se réunissent. L'effet se montre par la cause, & la cause par l'effet.

Je n'entrerai point dans l'explication détaillée des différentes natures de causes que les Philosophes ont distinguées, & que les Rhéteurs ont appliquées à leur sujet. On sent assez que le vol devient plus important, si la Cause matérielle. matière est riche: si l'art l'a élégamment façonnée, c'est un accroissement de prix, & par conséquent de crime dans l'auteur du vol. Cause formelle.

La cause efficiente ou productrice est encore d'une grande considération Cause efficiente. & d'un usage très-familier. Tirer son origine d'une longue suite d'aïeux illustres, est une gloire parmi les hom-

mes : une naissance ignoble est une humiliation.

Les causes
finales sont
d'un grand
usage en
Eloquence.

Mais les causes finales sont sur-tout une source féconde de moyens pour l'Orateur dans le genre judiciaire. Si l'on veut prouver le crime, il faut lui fournir un motif. Car personne n'est présumé mauvais gratuitement & sans fruit : & c'est un grande avance pour rendre vraisemblable une mauvaise action, que de lui trouver un motif d'intérêt considérable. Ainsi dans un plaidoyer de M. le Chancelier d'Aguesseau, une femme à qui l'on imputoit de s'attribuer par imposture un nom & une naissance qui ne lui appartenoit point, repousse l'accusation par une possession suivie pendant le cours de seize années, sans qu'elle ait jamais pu recueillir, pendant un si long temps, aucun fruit de l'imposture. Ainsi au contraire M. Cochin ayant à prouver que le langage de dévotion employé par la Demoiselle légataire du Marquis de Béon, étoit une feinte, fait voir que cette fraude avoit pour motif un grand & puissant intérêt. Le Marquis sentant que sa santé s'affoiblissoit, commençoit à songer à l'éternité : & le premier pas

T. II,
p. 518.

T. I,
p. 427.

qu'il lui falloit faire pour une sincere
conversion, étoit d'éteindre sa passion
criminelle, & de rompre avec celle
qui en étoit l'objet. « La Demoiselle-
» le.... ajoute l'Avocat, qui péné-
» troit sans peine dans les mouvemens
» du Marquis de Béon, connut bien-
» tôt tout le danger auquel elle étoit
» exposée: mais elle trouva dans son
» esprit des ressources infinies. Sa con-
» duite est un chef-d'œuvre d'impof-
» ture. Si elle avoit entrepris de dé-
» tourner le Marquis de ces pensées
» salutaires, elle n'étoit pas sûre de
» l'emporter sur l'impression que peut
» causer le spectacle d'une mort pro-
» chaine, & sa résistance pouvoit
» changer tous les sentimens passion-
» nés du Marquis en des sentimens
» d'une juste indignation. D'un autre
» côté, si elle consentoit à s'en sépa-
» rer, elle ne doutoit pas qu'elle ne fût
» bientôt oubliée, & qu'elle ne perdît
» en peu de temps le fruit de tant de
» criminelles complaisances. La cupi-
» dité est ingénieuse: il n'y a point de
» rôle qu'elle ne joue pour se satisfai-
» re. La Demoiselle.... parut en-
» trer dans les vues du Marquis de
» Béon, & desirer elle-même qu'il

» se consacra^t tout entier à la Re-
 » ligion. Bientôt les sentimens de
 » piété devinrent en elle aussi vifs
 » que l'avoient été ceux de l'amour.
 » On auroit dit qu'elle n'avoit jamais
 » parlé un autre langage, & qu'elle
 » brûloit des feux de la charité la
 » plus ardente. » Ce singulier mélan-
 ge du langage de la dévotion & de
 celui de l'amour, fait peu croyable
 en lui-même ; acquiert de la vrai-
 semblance par le motif d'utilité que
 lui donne & qu'expose si habilement
 l'Avocat.

C O M P A R A I S O N.

Comparai-
 sons pour le
 seul orne-
 ment.

*Eloges ,
 T. I, p.
 223.*

La comparaison s'emploie quelque-
 fois pour le seul ornement : & sous
 ce rapport elle est plus à l'usage des
 Poètes que des Orateurs, si ce n'est
 dans le genre démonstratif. M. de
 Fontenelle louant le grand Cassini, &
 conséquemment ayant à faire sentir
 le prix & le mérite de l'Astronomie,
 observe que cette science, indépen-
 damment de son utilité, est infiniment
 digne de la curiosité de tous les es-
 prits. Il embellit cette pensée, qui
 est très-vraie, par une comparaison.

« Il y a , dit-il , dans certaines mines
 » très - profondes des malheureux ,
 » qui y sont nés , & qui y meurent
 » sans avoir jamais vu le soleil. Telle
 » est à peu près la condition de
 » ceux qui ignorent la nature , l'or-
 » dre , le cours de ces grands globes
 » qui roulent sur leurs têtes , à qui
 » les plus grandes beautés du Ciel
 » sont inconnues , & qui n'ont point
 » assez de lumières pour jouir de
 » l'univers. » Mais ici nous considé-
 » rons la comparaison en tant qu'elle
 » sert à la preuve , soit directement , soit
 » en jettant du jour & de la clarté sur la
 » pensée.

Elle lui donne quelquefois de l'é-
 » nergie , comme dans cet éloquent pas-
 » sage du livre de la Prévôté , où l'instabi-
 » lité des choses humaines , & la briè-
 » veté de leur durée sont exprimées par
 » des comparaisons accumulées. « Quel
 » fruit avons-nous tiré , disent les im-
 » pies , de la vaine ostentation de nos
 » richesses ! Toutes ces choses ont passé
 » comme l'ombre ; comme un cou-
 » rier qui se hâte ; comme un vaisseau
 » qui fend les eaux , dont on ne trou-
 » ve point la trace ; comme un oi-
 » seau qui divise l'air , sans qu'on

Usage de la
 comparai-
 son pour
 fortifier la
 preuve,
 pour éclai-
 cir , pour
 réfuter.

c. 5.

» puisse remarquer où il a passé ;
 » comme une fleche lancée vers son
 » but , sans qu'on en reconnoisse de
 » vestige. »

Les idées abstraites ont souvent besoin du secours des comparaisons pour se faire plus aisément appercevoir.

*Rech. de
la Vér. Pré-
face.*

Ainsi le P. Malebranche voulant faire comprendre comment les hommes vicieux, quoiqu'ils soient insensibles à la vérité, ne laissent pas d'y être unis, se sert d'une comparaison qu'il emprunte de S. Augustin. « La lu-
 » miere de la vérité, dit-il, luit dans
 » les ténèbres, mais elle ne les dis-
 » sipe pas toujours : de même que
 » la lumiere du soleil environne les
 » aveugles & ceux qui ferment les
 » yeux, quoiqu'elle n'éclaire ni les
 » uns ni les autres. » Les philosophes

*Art de pen-
ser. Premier
discours.*

Académiciens disoient qu'il étoit impossible de trouver la vérité, si l'on n'en avoit des marques ; comme on ne pourroit reconnoître un esclave fugitif que l'on chercheroit, si on n'avoit des signes pour le distinguer des autres, au cas qu'on le rencontrât : comparaison qui éclaircissoit & prouvoit leur pensée, mais qui portoit à faux. M. Nicole la réfute

& la détruit par une autre comparaison plus juste & plus vraie. » Comme
 » il ne faut point, dit-il, d'autre mar-
 » que pour distinguer la lumière des
 » ténèbres, que la lumière même,
 » qui se fait assez sentir ; ainsi il n'en
 » faut point d'autre pour reconnoître
 » la vérité, que la clarté même
 » qui l'environne, & qui se soumet
 » l'esprit & le persuade malgré qu'il
 » en ait. » Et le sage Auteur, poursuivant son idée, compare les efforts que faisoient ces faux philosophes pour empêcher les hommes de se rendre aux vérités claires & évidentes, aux efforts que l'on tenteroit pour empêcher les yeux de voir, lorsqu'étant ouverts ils sont frappés par la lumière du soleil.

La comparaison est encore très-utile pour découvrir & réfuter le sophisme, lorsqu'en appliquant à une autre matière un raisonnement capricieux, on le fait dégénérer en absurdité palpable. Un Ecrivain récent, qui a combattu par un écrit plein de sens l'ouvrage aussi dangereux qu'ingénieux de J. J. Rousseau sur l'Education, use très-bien de cette méthode. M. Rousseau avoit dit : *Le chef-d'œuvre d'une*

*Réflexions
sur l'Educa-
tion contre
les principes
de M. Rouf-
seau.
A Turin
1763.*

bonne éducation est de faire un homme raisonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin : c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raison , ils n'auroient pas besoin d'être élevés. Ce raisonnement a quelque chose d'éblouissant. Le P. Gerdil en fait toucher au doigt le faux par une comparaison bien simple. « Le chef-d'œuvre , dit-il , des » leçons d'un maître Ecrivain est d'ap- » prendre à bien écrire : & c'est pour » cela qu'il commence par faire tracer » des caractères à son élève. Dira-t-on » que c'est commencer par la fin ? » Point du tout : un enfant a naturellement l'aptitude de former des lettres : mais les premiers essais sont informes & grossiers ; & ce n'est que sous la direction d'un habile maître , qu'il apprend enfin à les tracer comme il faut d'une main sûre & légère. Que diroit-on d'un homme qui viendrait désapprouver cette méthode , & prétendrait prouver que c'est commencer par la fin , en disant gravement : Le chef-d'œuvre des leçons d'un maître Ecrivain est d'apprendre à écrire : &

» l'on veut commencer par faire
» écrire ! »

Les paraboles ne sont que des comparaisons étendues : & Jesus-Christ , le maître du genre humain , n'a pas dédaigné de s'en servir pour accommoder ses divines leçons à la foiblesse de ceux à qui elles s'adrescoient.

Dans les discours du genre judiciaire , à moins qu'il ne s'agisse d'une cause qui prête à l'ornement , les comparaisons sont d'un usage moins fréquent. Néanmoins Cicéron les employoit sans scrupule dans ses plaidoyers. Parlant pour Cluentius , il a *Pro Cluent.* occasion d'insister avec force sur le *n. 146.* pouvoir & l'autorité des loix en général , & il le fait par cette comparaison. « Un Etat qui seroit sans loix , » ressembleroit à un corps destitué » d'ame. Il ne pourroit mettre en » action les parties qui le composent , » & qui en sont comme les nerfs , » le sang & les membres. » Ailleurs il compare les sentimens qu'il doit avoir pour Murena qui est nommé son *Pro Mur.* successeur au Consulat , aux senti- *n. 4.* mens d'un Pilote qui après une navigation périlleuse entrant dans le port ,

verroit des navigateurs prêts à partir pour faire la même route.

Nos Avocats François , dont l'Elquence est d'un goût plus sévère , usent très - sobrement de comparaison : mais ils ne se les interdisent pas néanmoins absolument. En voici un exemple , tiré d'un Mémoire de M. Cochin dans une affaire d'un très-grand éclat. Il plaidoit pour le Prince de Montbeillard , dont les adversaires avoient répandu dans le public un Mémoire outrageux. L'Orateur entreprenant de réfuter cet écrit , commence par en donner une idée générale , & très - défavantageuse , par la comparaison qu'il en fait avec

T. V.
p. 528.

un roman. « C'est un roman , dit-il ,
» qui a toutes les graces de ces for-
» tes d'ouvrages , mais qui en a aussi
» tous les défauts. On forge des
» aventures , on distribue des carac-
» teres à chacun des héros de la
» piece : on les fait parler , on les fait
» agir au gré de son intérêt
» sans respect pour la vérité on
» débite les fables les plus gros-
» sieres , démenties par une foule
» de monumens. » C'est ici une
comparaison : mais la phrase n'en

porte pas, si j'ose m'exprimer ainsi, les livrées; elle se contente d'en prendre la réalité, en appliquant au Mémoire que l'on réfute, tous les traits & tous les caracteres du roman.

Dans les comparaisons on remarque communément la ressemblance entre deux objets, comme dans celles que je viens de citer : quelquefois au contraire on en fait valoir la différence. Ainsi le même Orateur dans la même cause compare l'ignorance du fait & celle du droit, pour en observer les effets entièrement différens. « Un
 » homme marié, dit-il, après avoir
 » vécu quelques années avec sa femme, & en avoir eu plusieurs enfans, quitte sa maison, & va demeurer dans un lieu fort éloigné.
 » Il y vit long-temps comme une
 » personne libre. Il recherche après
 » cela une fille en mariage, il l'épouse
 » avec toute la solennité que l'on
 » peut apporter dans de pareils engagements. Quelques années après,
 » la première femme vient réclamer son mari. Quel sera le sort
 » de la seconde? Il n'y a personne
 » qui ne reconnoisse que son mariage

» fera déclaré nul. Cependant la
 » bonne foi est un voile honorable,
 » qui ne permet pas de la traiter
 » comme adulateur, ni ses enfans
 » comme les tristes fruits de la dé-
 » bauche & de l'ignominie. Pour-
 » quoi? Parce qu'elle a été trompée
 » par une ignorance invincible, &
 » que l'ignorance sur un fait qu'elle
 » ne pouvoit pénétrer, est une excuse
 » légitime, qui a été reçue dans
 » tous les Tribunaux. Mais il n'en
 » est pas de même d'une prétendue
 » ignorance du droit. Jamais la loi ne
 » l'a autorisée : jamais elle n'a servi
 » de prétexte à la bonne foi. Il n'est
 » permis à personne d'ignorer la loi,
 » ni les regles inviolables qu'elle a
 » prescrites. Le sexe, la condition,
 » rien ne peut soustraire à la sévérité
 » de ce principe : *Nemini fas est jus*
 » *ignorare.* » Ce dernier cas étoit celui
 dans lequel se trouvoient ceux contre
 qui plaidoit M. Cochin.

Une comparaison telle que celle-
 ci n'est pas un simple ornement. C'est
 un vrai raisonnement, qui éclaire
 la cause, qui entre dans la preuve,
 & qui lui donne du jour & de la
 force.

Telle est aussi l'idée que l'on doit prendre de ces autres sortes de comparaisons, par lesquelles on conclut du plus au moins, du moins au plus, ou d'égal à égal. *Du plus au moins*, comme lorsque S. Paul anime notre confiance en Dieu par la vue de la grandeur du don qu'il nous a fait en nous donnant son Fils. « Si » Dieu, dit-il, n'a pas épargné son » propre Fils, & s'il l'a livré à la mort » pour nous tous, que ne nous don- » nerait-il point après nous l'avoir » donné? » *Du moins au plus*, comme lorsque Jesus-Christ lui-même nous fournit ce puissant motif de la même vertu de confiance. « Si, tout » méchans que vous êtes, vous savez » néanmoins donner de bonnes choses à vos enfans, à combien plus » forte raison votre Pere qui est » dans le Ciel, donnera-t-il le bon » esprit à ceux qui le lui demandent? » Enfin *d'égal à égal*. Jesus-Christ nous exhorte à la charité envers nos freres, en nous assignant pour mesure des traitemens que nous éprouverons de la part de Dieu, ceux que nous aurons faits à nos sembla-

Raisonne-
mens dé-
duits de dif-
férentes
manieres de
comparer.

Rom. 8, 32

Luc. 11, 31

Luc. 6, 37, 38. bles. » Ne jugez point, & vous ne
 » ferez point jugés. Ne condamnez
 » point, & vous ne ferez point con-
 » damnés. Remettez, & il vous sera
 » remis. Donnez, & il vous sera
 » donné.... Car on se servira envers
 » vous de la même mesure, dont vous
 » vous ferez servis envers les autres. »
 Tous ces divins enseignemens sont
 des comparaisons raisonnées, qui
 naissent du fond des choses, & qui
 portent la conviction dans l'ame.

Je trouve dans le sermon du P.
 Bourdaloue, sur la Providence, une
 comparaison *du moins au plus*, si
 belle & si concluante, que je crois
 devoir l'ajouter ici aux exemples que
 je viens de citer. L'Orateur veut faire
 sentir combien est déraisonnable &
 inconséquent l'incrédule qui nie la
 Providence. « Il croit, dit ce Pré-
 » dicateur puissant en raisonnement,
 » qu'un Etat ne peut être bien
 » gouverné, que par la sagesse & le
 » conseil d'un Prince. Il croit qu'une
 » maison ne peut subsister sans la vigi-
 » lance & l'économie d'un Pere de
 » famille. Il croit qu'un vaisseau ne
 » peut être bien conduit sans l'at-

» tention & l'habileté d'un Pilote.
 » Et quand il voit ce vaisseau voguer
 » en pleine mer, cette famille bien
 » réglée, ce Royaume dans l'ordre
 » & dans la paix, il conclut sans hé-
 » siter qu'il y a un esprit, une intel-
 » ligence qui y préside. Mais il pré-
 » tend raisonner tout autrement à
 » l'égard du monde entier; & il
 » veut que sans Providence, sans
 » prudence, sans intelligence, par
 » un effet du hasard, ce grand &
 » vaste univers se maintienne dans
 » l'ordre merveilleux où nous le
 » voyons. N'est-ce pas aller contre
 » ses propres lumières, & contre-
 » dire la raison? » Cette comparai-
 son contient une preuve évidente &
 victorieuse.

LES CONTRAIRES.

Nous ne prenons point le mot *contraires* suivant la rigueur philoso-
 phique, qui distingue les propositions *contraires* des *contradictoires*. La Rhé-
 torique n'exige, & même n'admet
 pas cette précision rigide. Une répu-
 gnance morale entre deux idées,
 quoiqu'il n'y ait pas d'impossibilité

Notion des
 contraires
 en Eloquen-
 ce, & usage
 qu'en fait
 l'Orateur.

absolue qu'elles compatissent ensemble, suffit pour fonder ce que nous appellons ici *contrariété*. L'incompatibilité d'essence a sans doute plus de force, mais où elle existe, il ne peut y avoir ni contestation, ni matière à délibération. Voici un exemple de cette contrariété en choses morales, traitée par un Orateur.

M. d'Aguesseau, dans une de ses Mercuriales, exhortant les Magistrats à la simplicité antique, les avertit de se tenir en garde contre l'admiration pour l'éclat & pour le faste, qui en est l'ennemie. « Pour

T. I, p.
89, 90.

» conserver, dit-il, cette précieuse
 » simplicité, le Magistrat évite avec
 » soin de se laisser surprendre au vain
 » éclat des objets extérieurs. Il fait
 » que d'un sage mépris pour ces ob-
 » jets dépend tout son bonheur, &
 » qu'en se livrant à la jouissance de
 » ces faux biens, on perd peu à
 » peu le goût qui nous attachoit aux
 » véritables. Artisans de nos propres
 » malheurs, nous prêtons nous-mê-
 » mes les plus fortes armes aux en-
 » nemis de notre raison. Nous com-
 » mençons par traiter de grossiers ces
 » temps heureux où l'on ne connois-
 soit

» soit point de luxe ni un vain faste.
 » Il semble que nous ignorions à
 » quel point il est dangereux de se
 » familiariser avec des séducteurs,
 » qui deviennent ensuite des tyrans
 » domestiques. L'admiration com-
 » mence à séduire notre ame : elle
 » est bientôt suivie de nos desirs :
 » un malheureux raffinement nous
 » les représente de jour en jour sous
 » de plus flatteuses images ; & nous
 » croyons perfectionner notre goût,
 » lorsque nous ne faisons qu'affoiblir
 » notre vertu. » Je m'abstiens à
 regret de transcrire ici ce qui suit,
 où le combat entre l'esprit de justice,
 & l'attachement aux objets exté-
 rieurs de pompe & de magnificence,
 est décrit parfaitement. Mais ce que
 j'ai cité suffit pour faire comprendre
 comment l'illustre Orateur, raison-
 nant par les *contraires*, prouve que le
 Magistrat qui veut pratiquer la sim-
 plicité, doit se défendre des attaques
 que lui livre l'éclat du faste, & de
 tout ce qui brille aux yeux des mon-
 dains.

Tel est l'usage du lieu des *contrai-
 res* : détruire une idée par l'autre,
 & faire sentir que tel objet répugne

si fortement à tel autre, qu'il ne peut subsister avec lui. Cette méthode de raisonner est très-usitée. Quelquefois l'Orateur établit un simple contraste entre deux idées qui se prêtent un jour mutuel par leur opposition. C'est ce que l'on nomme antithèse, & nous en parlerons quand nous en serons venu à l'article des figures.

LES CIRCONSTANCES.

Détermination de l'idée que l'on attache ici au mot *circonstances*.

Je comprends sous ce nom ce qui précède la chose, & ce qui la suit, aussi-bien que ce qui l'accompagne, parce que toutes ces idées sont liées, se prêtent un mutuel appui, & sont communément traitées ensemble.

J'avertis aussi que ce que j'appelle ici *circonstances* se prend dans une latitude morale, & peut rentrer en partie dans quelqueune des considérations exposées précédemment. Les Rhéteurs ont renfermé les circonstances d'accompagnement dans un vers technique latin, qui exprime la personne, la nature de la chose, les motifs, les facilités, la manière de l'exécution, le temps, & le lieu.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Supposons , par exemple , qu'il s'agisse d'un meurtre. On peut le prouver par le témoignages de haine & les menaces de vengeance qui ont précédé ; par le caractère de l'accusé , homme féroce & violent ; par la considération de l'action en elle-même , conforme à son caractère ; par les facilités qu'il a eues pour l'exécution ; par les motifs qui l'y ont porté ; par les circonstances du temps & du lieu , qui lui ont été favorables ; enfin par les avantageuses conséquences qui en ont résulté pour lui , ou qu'il en espéroit. Il est clair que pour détruire l'accusation on peut employer les mêmes vues , mais prises en sens contraire.

Il faut encore remarquer que les circonstances qui précèdent , accompagnent , & suivent , peuvent être de deux especes , & appartenir à la chose , ou par une nécessité absolue , ou par une liaison simplement probable. Les premières sont plus du ressort des ouvrages philosophiques , & les autres , des discours oratoires , qui roulent communément sur les événemens de la vie humaine , susceptibles seulement d'une probabilité morale , & non d'une entière évidence.

Tout ce que je viens dire se conçoit très-aisément, & est d'une pratique si commune, qu'il n'est pas besoin d'en chercher des exemples. Ils se présentent à l'ouverture de tout livre où il s'agit de raisonnement & de preuve sur les faits & sur les personnes. Je n'en citerai qu'un seul, tiré de Pascal : encore aurai-je soin de l'abrégé. Cet Ecrivain veut faire sentir d'une part le respect que les Loix & les Tribunaux témoignent pour la vie des hommes, & de l'autre la témérité atroce avec laquelle en disposent ceux qui permettent de tuer pour éviter ou venger un soufflet, & même une injure plus légère. Il prouve sa première partie, en rassemblant toutes les circonstances d'un jugement de mort prononcé dans nos Tribunaux. Il remarque qu'il n'est permis par nos Loix à aucun particulier de demander la mort du coupable, mais seulement au Magistrat qui fait les fonctions de partie publique; que ce Magistrat accusateur ne juge point; que les Juges doivent être au nombre de sept; qu'il faut qu'aucun d'eux n'ait été offensé par le criminel; que ce sont

les heures de la matinée qui sont destinées à cette importante & terrible fonction ; que leurs jugemens sont assujettis à des formalités prescrites & à la déposition des témoins ; qu'en abandonnant le corps au supplice , les Juges prennent soin de l'ame du criminel , & lui procurent les secours de la Religion ; & qu'enfin malgré toutes ces circonstances si pures & si saintes , l'Eglise n'admet point au nombre de ses Ministres ceux qui prennent part aux Arrêts de mort. Toutes ces considérations sont ensuite reprises dans la seconde partie , pour exciter l'indignation & l'horreur contre les décisions sanguinaires de ceux qui livrent la vie de l'offenseur à la discrétion de l'offensé. « Dans (ces) nouvelles » loix il n'y a qu'un Juge : & ce Juge » est celui-là même qui est offensé. » Il est tout ensemble le Juge , la » partie & le bourreau. Il se de- » mande à lui-même la mort de son » ennemi , il l'ordonne , il l'exécute » sur le champ , & sans respect ni » du corps ni de l'ame de son frere , » il tue & damne celui pour lequel » Jesus-Christ est mort : & tout cela

» pour éviter un soufflet , ou une
 » médisance , ou une parole outra-
 » geuse , ou d'autres offenses sem-
 » blables , pour lesquelles un Juge ,
 » qui a l'autorité légitime , seroit
 » criminel d'avoir condamné à la
 » mort ceux qui les auroient com-
 » mises , parce que les loix sont très-
 » éloignées de les y condamner. Et
 » enfin , pour comble de ces excès ,
 » on ne contracte ni péché , ni irré-
 » gularité , en tuant de cette sorte
 » sans autorité , & contre les loix ,
 » quoique l'on soit Religieux & même
 » Prêtre. » Il est aisé de sentir quelle
 force donne à la répréhension l'amas
 de toutes ces circonstances réunies
 sous un seul point de vue.

Voilà ce que nous avons à dire
 touchant les lieux de Rhétorique intrin-
 seques, communs aux trois genres , dé-
 monstratif, délibératif, & judiciaire. Il
 faut maintenant parler des extrinseques.

A R T I C L E I I.

*Des lieux extrinseques de Rhétorique ,
 communs aux trois genres.*

Lieux ex-
 trinseques ,
 autorités.

Ces lieux , & les raisonnemens

que l'on en tire, ne naissent point du fond intime de la chose ; ils sont administrés du dehors , & c'est pour cela qu'on les nomme *extrinseques*. On peut les comprendre sous le nom général d'*autorités*.

Ces *autotités* sont de deux especes , divines & humaines.

Les autorités divines sont contenues dans l'Ecriture-Sainte, qui est la parole de Dieu & la loi essentielle des Chrétiens. On doit y joindres les textes des Peres , dont le consentement fait loi , les décisions de l'Eglise , les saints canons. Ces sources sacrées appartiennent spécialement aux matieres de la Religion : & par conséquent la connoissance & l'étude en sont singulierement nécessaires aux Prédicateurs , qui doivent en tirer leurs raisonnemens & leurs preuves. Mais en nulle matiere il n'est permis de s'en écarter : d'où il s'ensuit que tout Orateur a besoin d'en être assez instruit , au moins pour ne rien dire qui s'y oppose , & pour reconnoître & détruire tout ce qui les combattroit dans les discours des adversaires. Autrefois les Avocats remplissoient leurs plaidoyers d'auto-

Autorités
divines.

rités empruntés de l'Ecriture , des Conciles & des Peres. C'étoit un excès. Mais s'en feroit un autre de les négliger totalement : & nos Tribunaux retentissent si fréquemment d'affaires liées à la Religion , & dans la décision desquelles influe directement l'autorité des Oracles divins & des Loix ecclésiastiques , que l'Avocat qui n'auroit pas acquis une connoissance suffisante , & quelquefois profonde , de cet ordre de loix , seroit incapable de remplir une grande partie de ses fonctions. Cette nature d'autorités subjugué les esprits : & si le sens en est clair , leur force ne peut point être éludée.

Autorités
humaines.

Les autorités humaines sont celles qui émanent des dits & des faits humains , tels que les maximes reçues dans la société , les paroles mémorables des Sages & des grands hommes , les textes des Auteurs , les exemples. Elles ne sont pas d'un aussi grand poids que celles qui sont consacrées par la Religion : mais elles ne laissent pas de faire souvent un grand effet , & l'usage en est très - fréquent dans l'Eloquence.

Maximes
reçues par-
mi les hom-
mes.

I. Ainsi de graves Sénateurs , qui

dans Tite-Live exhortent deux Ma- *L. XL, n. 46.*
 gistrats, ennemis personnels l'un de
 l'autre, à se réconcilier, terminent
 leur discours par cette maxime fa-
 milière : « Les amitiés doivent être
 » immortelles : les inimitiés sont
 » faites pour mourir. » Et Cicéron,
 dans son livre de l'Amitié, ne fait
 pas difficulté de se servir d'un pro-
 verbe qui couroit parmi les Romains :
 « Rien n'est plus vrai, dit-il, que *n. 67.*
 » ce que l'on dit ordinairement. Pour
 » pouvoir compter sur une amitié so-
 » lide & constante, il faut avoir mangé
 » plusieurs boisseaux de selensem-
 » ble. » Les proverbes ne sont guere
 employés par l'Orateur, parce qu'étant
 le langage du peuple, ils n'ont pas de
 dignité : mais en récompense ils ont
 souvent un grand sens ; & le style
 familier les admet utilement.

II. Les dits mémorables des Sages *Dits & faits mémo-*
 font impression & prennent du cré- *rables.*
 dit sur ceux qui ne se piquent pas
 d'une orgueilleuse & méprisante phi-
 losophie : & heureusement cette ma-
 ladie n'a pas encore gagné la grande
 partie du genre humain. L'Elo-
 quence, qui de sa nature s'adresse à
 la multitude, peut donc profiter du

secours que lui prête l'autorité des hommes célèbres & renommés. Solon a dit : “ Je vieillis en apprenant , , toujours beaucoup de choses. , ,
T. I, p. 40. Ce mot a fourni à M. d'Aguesseau le trait suivant : “ Où sont aujourd'hui , , les Avocats capables d'imiter la , , sagesse de cet ancien Législateur , , qui regardoit la vie comme une , , longue éducation , dans laquelle il , , vieillissoit , acquérant toujours de , , nouvelles connoissances ! , , L'application du mot ancien est ici accommodé à notre goût moderne. Solon n'est pas nommé. L'Orateur ne commence pas par rapporter le mot historiquement , pour l'appliquer ensuite à son sujet. Il le fonde dans sa pensée , & il laisse quelque chose à deviner à son auditeur.

Textes des
Auteurs.

III. Les textes des Auteurs sont une troisième sorte d'autorités humaines , qui ne sont pas toujours preuve par leur propre force , mais qui appuient les raisonnemens de l'Orateur. Dans les temps où l'érudition avoit parmi nous le mérite de la nouveauté , tous ceux dont la profession est de parler en public , Prédicateurs , Avocats , faisoient usage de

ce secours sans aucune mesure, & prodiguoient les citations des Poëtes, des Orateurs, & des Philosophes de l'Antiquité. Nous sommes bien revenus de cette manie. Nous nous croyons obligés de cacher l'érudition, au lieu de l'étaler avec complaisance. Nous craignons les citations comme un écueil. Il y aurait peut-être un milieu entre l'ancienne ostentation & notre timide délicatesse. Citer à propos, & pour l'utilité réelle de la cause, en évitant les longues tirades d'un langage étrangere, seroit une pratique bien entendue, & je ne crois pas que l'on doive aisément y renoncer. Néanmoins comme il est essentiel à l'Orateur de plaire à son auditoire, & que l'on ne persuade point ceux dont on commence par blesser le goût décidé, il est besoin en cette partie de grands ménagemens. N'usons donc de citations qu'avec beaucoup de retenue, & réservons-les pour la nécessité. Si, par exemple, nous avons à traiter une question du droit des gens, il seroit alors indispensable de citer. Car ce qui se doit faire en ce genre, dépend en grande partie de

ce qui a été fait & pratiqué , sur-tout parmi les Nations policées : & par conséquent les témoignages des Ecrivains de tous les ordres sont des preuves proprement dites en cette matiere , comme les Loix & les Ordonnances dans les affaires judiciaires.

Les questions de morale , ou traitées moralement , par les principes du bon sens & par leurs conséquences , peuvent absolument se passer de citations. Il faut que l'Orateur ait la tête remplie de tout ce qu'en ont dit les grands & sages Ecrivains de tous les temps : il faut que son discours en soit nourri. Il doit employer leurs pensées , en y donnant néanmoins un tour propre à son sujet : il doit au moins y faire des allusions fréquentes , que démêleront & reconnoîtront avec plaisir les gens instruits , & qui plairont aux autres par le mérite du fond. C'est pousser bien loin la complaisance , que de se renfermer dans ces bornes. Mais Cicéron a remarqué avec raison , que toujours le goût public a donné la loi au goût des Orateurs : & cette maxime est indubitable dans les choses qui ne

sont pas d'une absolue nécessité, & qui ne répugnent point à la droite raison & aux vrais principes.

Si l'on veut voir très-bien exécuté *T. I, p. 4^e*
ce que je viens de dire sur l'usage des textes anciens, M. d'Aguesseau, dans sa premiere Mercuriale, nous en fournit un exemple. Il peint l'homme de bien & dit de lui : « Il cherche » moins à paroître homme de bien , » qu'à l'être effectivement : souvent » on ne remarque rien en lui qui le » distingue des autres hommes : il » laisse échapper avec peine un foible rayon de ces vives lumieres qu'il » cache au-dedans de lui-même. Peu » d'esprits ont assez de pénétration » pour pàter ce voile de modestie » dont il les couvre : plusieurs doutent de la supériorité de son génie , » & cherchent sa réputation en le voyant. » Le premier trait de ce caractère a été enseigné & pratiqué par Socrate , & Horace l'a employé dans la seizieme Epître du premier Livre , en disant à Quintius : « Vous » vivrez bien & heureusement , si » vous prenez soin d'être réellement » ce què vous êtes dans l'opinion publique. » L'expression brillante &

énergique « ils cherchent sa réputation en le voyant , » est empruntée de Tacite , qui s'en est servi au sujet d'Agricole. Mais les citations d'Horace & de Tacite seroient ici déplacées , & feroient traîner le discours. Le tour qu'a pris M. d'Aguesseau , a bien plus de vivacité & de force.

Une dernière observation sur les citations , observation que rend nécessaire à notre siècle la multitude d'ouvrages extravagans & impies dont il est inondé , c'est qu'un Orateur sage ne doit jamais employer les textes d'aucune de ces productions scandaleuses , d'où le raisonnement bannit la raison , en même-temps qu'il outrage la Religion. Citer de tels Ecrivains pour s'en autoriser , ce seroit se rendre suspect de complicité , ou au moins d'indifférence sur leur vicieuse façon de penser : & par une conséquence nécessaire , ce seroit même manquer le but de l'Orateur , qui est de persuader. Comment persuadera celui qui se met dans le cas de déplaire à tout ce qu'il aura de lecteurs ou d'auditeurs vraiment gens de bien ?

Exemples. IV. Les exemples ont une très-

grande vertu pour persuader. Aristote dans sa Rhétorique les met au niveau des preuves de raisonnement, comme ayant un égal pouvoir. En effet les hommes naissent avec le penchant à imiter : & la Providence divine leur a donné cette inclination pour faciliter entr'eux l'union & la société. On fait volontiers ce que l'on voit faire, ou ce que l'on fait avoir été fait : & au contraire ce qui est nouveau & inoui n'obtient crédit & faveur auprès des esprits raisonnables qu'avec une très-grande peine. Les exemples peuvent donc beaucoup en Eloquence. Ils ont même ce double avantage sur les raisonnemens, qu'ils entrent plus aisément dans les esprits, & sont moins suspects aux auditeurs. Un raisonnement ne se saisit pas toujours dans le moment qu'il est présenté, & il demande souvent de l'attente & quelque effort de la part de ceux qui écoutent : au lieu que l'exemple est aussitôt compris que proposé, & trouve tous les accès faciles & ouverts. On ne s'en défie pas non plus, parce que l'on ne peut soupçonner qu'il ait été inventé à plaisir pour le besoin de la

cause. Au contraire la subtilité du raisonnement, non seulement passe la portée d'un auditeur peu intelligent & peu habile, mais elle le met en défiance. Il sent que l'Orateur le surpasse en pénétration d'esprit & en doctrine, & il peut craindre que celui qui veut le persuader n'abuse de ses avantages pour lui tendre des pièges par un raisonnement adroit, & pour surprendre une trop crédule simplicité.

En tout genre de causes les exemples sont d'un grand usage. Dans les éloges & dans les censures les exemples semblables ou contraires servent à augmenter la gloire ou l'ignominie. Tous les Princes guerriers, que l'on veut louer, sont comparés à Alexandre : « Et il semble, dit M. Bossuet,

*Oraif. fun.
du Pr. de
Condé.*

» par une espèce de fatalité glorieuse
» à ce Conquérant, qu'aucun Prince
» ne puisse recevoir de louanges qu'il
» ne les partage. » Cette comparaison usitée n'a jamais été peut-être plus ingénieusement mise en œuvre, que dans ce mot de M. de Fontenelle, au

*Elog. T. II,
p. 218.*

» sujet du Roi de Suede Charles XII :
» « C'étoit Alexandre, s'il eût eu des
» vices, & plus de fortune. » Le même

Auteur emploie de même l'exemple de Descartes, pour louer S. Thomas par rapport à la sublimité du génie.

« S. Thomas, dit-il, dans un autre T. I, p. 483.
« siècle, & dans d'autres circonstan-
» ces, étoit Descartes. »

L'exemple ne donne pas moins de force à la censure. Pour faire rougir des enfans vicieux, elle leur oppose la vertu de leurs peres. C'est ce qu'a excellemment exécuté M. d'Aguesseau dans sa Mercuriale sur les *Mœurs du Magistrat*. Il fait d'abord le tableau de la conduite admirable des illustres Auteurs de ces races patriciennes, où nous respectons encore leurs noms. Je n'en transcrirai ici que la fin. « La
» retraite, dit-il, conservoit les ver-
» tus qu'elle avoit formées. La sévé-
» rité de leurs mœurs avoit mis com-
» me une barrière de pudeur & de
» modestie entre la corruption de leur
» âge & la sainteté de leur état. Il
» sembloit alors que le Magistrat vi-
» voit dans un autre siècle; qu'il étoit
» citoyen d'une autre patrie; qu'il
» avoit d'autres sentimens, d'autres
» mœurs, qu'il parloit même une
» autre langue. Il n'étoit pas néces-
» saire de le connoître pour le dis-

T. I, p. 99.

„tinguer des autres hommes : l'étran-
„ger comme le citoyen le reconnois-
„soit à la gravité de ses mœurs, &
„le caractère de sa dignité étoit écrit
„dans la sagesse de sa vie. „Après
cette belle peinture, l'Orateur y met
en opposition le tableau de la con-
duite contraire : & coulant légè-
rement sur ce qui regarde “ un peuple
„nouveau, qui entre en foule dans le
„sanctuaire de la Justice, & qui y
„porte ses mœurs, au lieu d'y pren-
„dre celles de la Magistrature ; „c'est
particulièrement dans les descendans
de ces anciennes & vertueuses famil-
les qu'il attaque le vice, & il leur
fait adresser par leurs Auteurs ces gra-
ves reproches : “ Mais vous, géné-
„reux sang des anciens Sénateurs,
„vous que la Justice a portés dans
„son sein, qu'elle a vu croître sous
„ses yeux, & qu'elle a regardés com-
„me ses dernières espérances, vous,
„pour qui la sagesse étoit un bien
„acquis & héréditaire, que vous aviez
„reçu de vos peres, & que vous deviez
„transmettre à vos enfans, qu'est de-
„venu ce grand dépôt que l'on vous
„avoit confié ? Enfans des Patriar-
„ches, héritiers de leur nom, suc-

„ cesseurs de leur dignité, qu'avez-
 „ vous fait de la plus précieuse por-
 „ tion de leur héritage, de ce patri-
 „ moine de pudeur, de modération,
 „ de simplicité, qui étoit le caractère
 „ & comme le bien propre de l'an-
 „ cienne Magistrature? Faut-il que
 „ cette longue suite, cette succession
 „ non interrompue de vertueux Ma-
 „ gistrats, qui devoit faire toute
 „ votre gloire, s'arrête en votre
 „ personne; & que l'on puisse dire
 „ de vous, ils ont cessé de marcher
 „ dans la voie de leurs peres, ils ont
 „ abandonné la trace de leurs pas, ils
 „ ont effacé cette distinction glorieu-
 „ se, ils ont confondu les limites
 „ respectables qui devoient séparer à
 „ jamais les véritables enfans de la
 „ Justice, de ceux qu'elle n'a adop-
 „ tés qu'à regret? Malheureux d'attri-
 „ rer sur leurs têtes la malédiction
 „ que l'Ecriture prononce contre les
 „ enfans, qui osent arracher les bor-
 „ nes que la sagesse de leurs peres
 „ avoit posées! Ainsi parle encore
 „ aujourd'hui la voix éclatante de
 „ l'exemple de vos aïeux. „

Tel est l'usage que l'on peut faire
 des exemples dans le genre démonst-

tratif : relever la gloire de celui qu'on loue , en le montrant semblable aux noms les plus fameux ; aggraver la honte de celui qu'on blâme , par le contraste des grands modèles de vertu.

Dans le genre délibératif les exemples sont , pour ainsi dire , dans leur centre. Vous conseillez , vous dissuadez. Les traits de bonne conduite qui , en cas pareil à celui dont il s'agit , ont eu un heureux succès , les mauvaises actions qui dans des situations semblables ont été suivies d'une fin funeste ; voilà les plus puissans motifs qui puissent influencer sur la détermination pour ou contre le projet proposé.

Auguste , consultant dans Corneille avec Cinna & Maxime , s'il doit quitter ou retenir l'Empire , se propose à lui-même pour motifs de l'abdication les exemples contraires de Sylla & de César.

- « Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême.
- » Le grand César mon pere en a joui de même.
- » D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
- » Que l'un s'en est démis , & l'autre l'a gardé.
- » Mais l'un cruel , barbare , est mort aimé , tranquille ,
- » Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville.
- » L'autre tout débonnaire , au milieu du Sénat,
- » A vu trancher ses jours par un assassinat. »

Le fait prouve la possibilité : & cette idée entre à merveille dans une exhortation adressée à ceux qui se défendent par l'excuse d'une impuissance qui n'est que volontaire. C'est ce que nous voyons pratiqué dans cet endroit admirable des Confessions de S. Augustin , où il représente la Chasteté qui l'invite à se donner à elle par l'exemple de ceux & de celles qui , dans le Christianisme , se vouent à la continence. M. Racine le fils a heureusement traduit ce morceau dans son poëme de la Grace.

Chant III.

« Mais devant moi l'aimable & douce Chasteté ,
 » D'un air pur & serein , pleine de majesté ,
 » Me montrant ses amis de tout sexe & tout âge ,
 » Avec un ris moqueur me tenoir ce langage :
 » Tu m'aimes , je t'appelle , & tu n'oses venir !
 » Foible & lâche Augustin , qui peut te retenir ?
 » Ce que d'autres ont fait , ne le pourras-tu faire ?

 » Regarde à mes côtés ces colombes fidelles :
 » Pour voler jusqu'à moi Dieu leur donne des ailes.
 » Ce Dieu t'ouvre son sein : jette-toi dans ses bras. »

Les Prédicateurs emploient sans cesse pour nous exhorter à la vertu les exemples des Saints , & sur-tout celui du Chef & del' Auteur de toute sainteté. Et dans les ouvrages didactiques les

exemples servent merveilleusement à éclaircir & à prouver les préceptes. Nous travaillons nous-mêmes ici sur ce plan.

Les causes judiciaires , sur-tout quand elles sont grandes & importantes , appellent aussi les exemples à leur secours. Dans l'affaire du Prince de Montbelliard , il paroît par le plaidoyer de M. Cochin , que les adverses parties invoquoient l'exemple du mariage que Gaston de France , frere de Louis XIII , avoit contracté , sans la permission du Roi , avec Marguerite de Lorraine. Ce fait , qui avoit été suivi de beaucoup de discussions & de querelles vivement agitées , où le Roi & le Gouvernement avoient pris grande part , étoit délicat à traiter. Aussi M. Cochin , au lieu de répondre aux inductions que l'on vouloit en tirer contre lui , l'écarte avec soin de la cause. « Il ne faut point , dit-il , approfondir les anecdotes d'un événement si remarquable. Qu'il suffise au Prince de Montbelliard d'observer , qu'aucun parallele entre la succession à la Couronne & la succession aux Etats de Montbelliard ne peut être juste. Il sent trop le long inter-

» valle qui sépare sa maison de celle
 » de nos Rois, pour n'être pas offensé
 » lui-même qu'on ait osé le compro-
 » mettre par un exemple si dispropor-
 » tionné. » La sagesse de l'Avocat en
 ce point doit servir de modele. Il est
 des cas où un silence prudent vaut
 mieux que tous les discours, sur-tout
 s'il est appuyé sur des motifs qui fassent
 le même effet contre les adversaires
 qu'une réfutation détaillée.

La cause qui fut plaidée en 1696 par
 M. d'Aguesseau, alors Avocat Général, entre le Duc de Luxembourg &
 tous les autres Ducs & Pairs, em-
 brassoit tout ce qui regarde la nature
 & les droits de la Pairie. Un sujet si
 noble & si étendu ne pouvoit être
 traité, comme l'observe l'Orateur lui-
 même, que par la discussion d'une
 multitude de faits & d'exemples pour
 & contre, tirés de toute l'histoire de
 France. Aussi c'est sur ces objets que
 roule tout le plaidoyer de l'illustre
 Magistrat. Il étoit obligé par sa charge
 d'examiner l'affaire avec la plus exacte
 impartialité. Il n'entre donc, & il ne
 devoit entrer dans son plaidoyer au-
 cun mouvement. Mais on y admire
 les vertus propres de son genre, la

T. III, p.

643.

p. 688.

justesse du raisonnement , l'analyse fine & délicate des faits , avec une érudition aussi profonde que choisie. Tel est le caractère & le goût d'éloquence des plaidoyers de MM. les Avocats - Généraux , qui n'admettent point les passions oratoires , mais qui , sur-tout dans les causes d'éclat & dans les affaires publiques , ne peuvent se passer d'autorités & d'exemples.

Les faits cités en exemples doivent quelquefois être énoncés en entier , lorsqu'ils ne sont pas assez connus : & en ce cas il faut qu'ils soient courts.

- T. II.* Tel est ce trait rapporté par M. de Fontenelle , dans l'éloge de M. de la Hire. « Un Roi d'Arménie demanda » à Néron un Aâeur excellent & pro- » pre à toutes sortes de personnages , » pour avoir , disoit-il , en lui seul » une troupe entiere. On eût pu de » même avoir en M. de la Hire une » académie entiere des Sciences. » Quelquefois une simple allusion suffit : & ce tour a même quelque chose de plus vif & de plus ingénieux. C'est ainsi que M. Racine applique à la louange de Louis XIV , le fait célèbre de Popilius , Ambassadeur Romain , qui ayant prescrit de la part du Sénat ,
des

*Discours
pour la ré-
ception de
MM. Tho-
mas , Cor-
neille &
Bergeret.*

des conditions de paix à Antiochus , Roi de Syrie , & voyant que ce Prince cherchoit à éluder , l'enferma dans un cercle qu'il traça autour de lui sur la poussière avec la baguette qu'il avoit à la main , & l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. « Le Roi , dit Racine , » voit ses ennemis contraints d'ac- » cepter les conditions qu'il leur a » offertes , sans avoir pu en rien re- » trancher , y rien ajouter ; ou , pour » mieux dire , sans avoir pu , avec » tous leurs efforts , s'écarter d'un » seul pas du cercle étroit qu'il lui » avoit plu de leur tracer. »

Les traits de la Fable ne doivent jamais être cités en preuve , puis-
 qu'elle n'est qu'un mélange d'un peu de vrai noyé dans les fictions : & d'ail-
 leurs ils conviennent moins aux Ora-
 teurs qu'aux Poètes. Cependant la
 connexité des matieres m'engage à
 observer ici qu'ils peuvent quelque-
 fois trouver place , à titre d'ornemens ,
 dans les discours au moins du genre
 démonstratif. M. de Fontenelle , dans
 l'éloge de M. Leibnitz , a dit : « De
 » plusieurs Hercules l'Antiquité n'en
 » a fait qu'un : & du seul M. Leibnitz

La Fable
 Quel usage
 en est per-
 mis à l'Ora-
 teur.

» nous ferons plusieurs savans. » Ce n'est qu'un mot , une allusion plutôt qu'une citation. Encore la Fable n'y est-elle présentée qu'avec une réforme qui la réduit au vrai. Dans les plaidoyers même il n'est pas absolument défendu d'orner le discours par une allusion courte à quelque trait connu de la Fable. M. Erard, Avocat célèbre, parlant pour un jeune homme qui s'étoit laissé prendre aux attraits d'une adroite séductrice, observe que « il de-
 ,, voit , comme un autre Ulyssé , fer-
 ,, mer ses oreilles aux discours dange-
 ,, reux de cette fille artificieuse, ,,

P. 348.

L'Apologue.

Un autre genre de Fables, les apologues moraux sembleroient pouvoir plutôt être employés par l'Orateur. Le jeu n'y est qu'apparent, & il ne sert que d'introduction à quelque vérité sérieuse & solide. Ils sont donc capables d'être allégués en confirmation de maximes importantes, dont le discours a besoin. Tout le monde sait que la Fable des membres & de l'estomac fut racontée par Ménénus Agrippa à une multitude séditieuse, à qui il falloit faire comprendre combien le Sénat lui étoit utile & nécessaire pour la gouverner & la rendre heureuse.

Mais le badinage , qui dans l'Apologue accompagne de nécessité la vérité morale , & qui la met à la portée des enfans & des esprits grossiers , conviendrait peu à un Auditoire grave & composé de gens instruits. Ainsi l'on doit poser pour regle , que l'Apologue n'est point à l'usage de l'Orateur , si ce n'est peut-être dans quelques cas très-rares , tels que celui où se trouva le Romain dont nous venons de parler , & encore celui dans lequel Démosthène s'en servit pour réveiller l'attention d'un peuple volage , qui ne l'écoutoit pas. Le trait est connu : mais on ne sera pas , je crois , fâché de le retrouver ici , conté de la façon de la Fontaine. L'Orateur , comme je l'ai dit , parlant des affaires les plus intéressantes pour le salut public , & employant les figures les plus véhémentes pour émouvoir son Auditoire , voyoit que personne ne lui prêtoit l'oreille. C'est ce que la Fontaine peint d'abord au naturel. Puis il ajoute :

*L. VIII,
Fable 4.*

- « Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
- » Cérès , commença-t-il , faisoit voyage un jour
- » Avec l'Anguille & l'Hirondelle.
- » Un fleuve les arrête , & l'Anguille en nageant ,
- » Comme l'Hirondelle en volant ,

100 RHÉTORIQUE

- » Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
- » Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
 - » Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
 - » L'anima d'abord contre vous.
- » Quoi, de contes d'enfans son peuple s'embarrasse !
 - » Et du péril qui le menace
- » Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet !
- » Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
 - » A ce reproche l'assemblée,
 - » Par l'Apologue réveillée,
 - » Se donne entière à l'Orateur.
 - » Un trait de Fable en eut l'honneur,

Ce fait , s'il est véritable , prouve beaucoup en faveur de l'Apologue. Mais Démosthène parloit à une multitude. Suivant nos usages , le discours de l'Orateur ne s'adresse au peuple que dans les sermons dont la gravité sainte rejette toute fiction & tout badinage. Ainsi dans les sermons leur matiere , & dans les autres discours oratoires la considération des Auditeurs , ne permettent point de conter des Fables d'Esopé. Répétons ici ce que nous disions tout-à-l'heure de la Mythologie. Une allusion courte & ingénieuse à quelque Apologue connu , peut quelquefois dans les Harangues académiques , & même dans les plaidoyers , égayer le sujet

& faire un effet agréable. Encore l'usage n'en doit-il pas être fréquent.

Voilà ce que nous avons à dire sur les lieux communs aux trois genres de causes , tant intrinsèques qu'extrinsèques. Il y en a de propres à chacun des genres , & nous allons les traiter , avec attention à nous renfermer dans ce qui peut être véritablement utile.

S E C T I O N II.

Des lieux de Rhétorique propres à chacun des trois genres.

A Ristote , pour assigner les lieux *Rhét. l. 1;* de Rhétorique propres à chacun *c. 3.* des trois genres de causes , forme une division qui paroît d'abord assez commode : « Si vous louez ou blâmez ,
 „ dit-il , les idées que vous aurez à
 „ consulter feront l'honnête & le
 „ honteux : si vous conseillez ou dis-
 „ suadez , l'utile & le nuisible ; si vous
 „ défendez ou accusez , le juste & l'in-
 „ juste. » Il convient néanmoins que chacune de ces parties rappelle les deux autres , & ne peut s'en passer. En effet on conseille une action , au-

tant parce qu'elle est juste & honnête ; que parce qu'elle est utile : & même ces premiers motifs ont sans comparaison plus d'éclat & de dignité, & ils conviennent mieux dans la bouche de l'Orateur, qui doit être homme de bien. Ainsi en supposant même que, selon la précision philosophique, comme le prétend Aristote, les trois genres de motifs exprimés dans sa division aient une convenance propre & spéciale à chacun des trois genres de causes, dans la pratique ils se confondent : & il nous faut quelque chose de plus déterminé. Aristote l'a senti, & il développe ses idées générales par des divisions & subdivisions fort multipliées. Nous ne le suivrons point dans ces détails, où nous croyons reconnoître plus de Logique & de Métaphysique, que de vraie Rhétorique : & nous nous en tiendrons à ce qu'enseignent communément les Rhéteurs. Telle est

L. III, c. 4. aussi la pensée de Quintilien.



ARTICLE I.

Lieux propres du genre démonstratif.

J'ai déjà dit que des deux parties du genre démonstratif, louer & blâmer, la première est plus fréquemment traitée par nos Orateurs que la seconde, & que nous trouvons dans les ouvrages d'Eloquence en notre langue, bien plus d'exemples d'éloges que de censures. J'ajouterai ici que l'on peut louer & blâmer les choses ou les personnes : mais dans les deux cas la méthode est la même, à la seule différence près qu'y apporte la matière. Pareillement les lieux qui s'offrent au service de l'Orateur pour la louange, sont les mêmes pour le blâme, si on les prend en sens contraire : & nous en épargnerons la répétition au Lecteur.

Supposons donc que nous ayons à louer un grand homme : nous pouvons le considérer par rapport à sa naissance, soit qu'il en ait soutenu l'éclat, ou que, si elle est obscure, il en ait vaincu & illustré la bassesse ; par rapport à sa patrie, sous les mêmes regards ; par rapport aux biens

Pour la
louange des
personnes.

de la fortune, s'il a noblement usé de son opulence, ou s'il a supporté avec courage la disette & la pauvreté, par rapport à son esprit étendu & élevé, dont il a su faire un bon usage ; par rapport aux belles actions qu'il a faites, aux charges & emplois qu'il a dignement remplis ; aux victoires qu'il a remportées, si c'est un guerrier ; aux négociations qu'il a utilement conduites, si c'est un ministre ; à la sagesse de son gouvernement, si c'est un Souverain. Si c'est un Savant, on parlera de la variété & de la richesse de ses connoissances. Si celui que vous louez n'est plus, vous releverez ce que sa mort a eu de remarquable : si elle a été glorieuse & tragique, comme celle de M. de Turenne ; pieuse & chrétienne, comme celle du grand Condé. Vous ferez usage aussi de ce que ses funérailles ont pu avoir d'intéressant. Tout cela se comprend aisément, & n'a pas besoin d'explication. Je vais seulement donner un exemple du parti qu'un grand Maître a su tirer des funérailles, qui sont, entre tous les objets que je viens de parcourir, celui qui prête le moins

à l'Eloquence. Il faut se souvenir qu'une Oraison funebre, suivant nos loix, est un discours chrétien, & que l'Orateur ne doit pas y être tellement occupé de son héros, qu'il ne rapporte ce qu'il en dit à la gloire de Dieu & à l'instruction de ses Auditeurs. Voici donc de quelle maniere M. Bossuet s'explique sur la pompe des obseques du Prince de Condé.

„ Venez, Peuples, venez mainte-
 „ nant ; mais venez plutôt, Princes
 „ & Seigneurs, & vous qui jugez la
 „ terre, & vous qui ouvrez aux hom-
 „ mes les portes du Ciel, & vous,
 „ plus que tous les autres, Princes &
 „ Princeffes, nobles rejetons de tant
 „ de Rois, lumieres de la France,
 „ mais aujourd'hui obscurcies & cou-
 „ vertes de votre douleur comme
 „ d'un nuage : venez voir le peu
 „ qui nous reste d'une si auguste
 „ naissance, de tant de grandeur,
 „ de tant de gloire. Jetez les yeux
 „ de toutes parts : voilà tout ce qu'a
 „ pu faire la magnificence & la piété
 „ pour honorer un Héros : des titres,
 „ des inscriptions, vaines marques
 „ de ce qui n'est plus ; des figures,
 „ qui semblent pleurer autour d'un

„ tombeau , & les fragiles images
 „ d'une douleur que le temps emporte
 „ avec tout le reste ; des colonnes ,
 „ qui semblent vouloir porter jus-
 „ qu'au Ciel le magnifique témoigna-
 „ ge de notre néant : & rien enfin
 „ ne manque à tous ces honneurs
 „ que celui à qui on les rend. Pleurez
 „ donc sur ces foibles restes de la vie
 „ humaine : pleurez sur cette triste
 „ immortalité , que nous donnons aux
 „ héros. „

Exemple de
 la louange
 des choses.

Une Mercuriale de M. d'Aguesseau nous fournira un bel exemple de la louange en même-temps & du blâme des choses. C'est un grand présent fait à l'Eloquence françoise , que la publication des discours de cet incomparable Magistrat ; & la Nation ne peut témoigner trop vivement sa reconnoissance aux soins des dignes (a) fils , qui enrichissent le public de trésors jusqu'ici retenus dans le secret , en même-temps qu'ils étendent la gloire de leur illustre pere.

(a) Dans le temps où j'écrivois ceci , M. d'Aguesseau l'ainé , Conseiller d'Etat , vivoit encore. Aujourd'hui la doctrine & la vertu sont réduites à le pleurer. Son illustre frere continue le travail commencé.

La Mercuriale dont je parle est intitulée DE L'ESPRIT ET DE LA SCIENCE, & elle a pour objet de louer la Science, & de blâmer l'abus de l'esprit pour faire sentir le besoin qu'a l'esprit naturel du secours de la science.

L'Orateur commence par définir le genre d'esprit qu'il attaque.
 “ Qu'est-ce que cet esprit, dit-il,
 „ dont tant de jeunes Magistrats se
 „ flattent vainement ? Penser peu,
 „ parler de tout, ne douter de rien ;
 „ n'habiter que les dehors de son
 „ ame, & ne cultiver que la super-
 „ ficie de son esprit ; s'exprimer heu-
 „ reusement ; avoir un tour d'ima-
 „ gination agréable, une conversa-
 „ tion légère & délicate, & savoir
 „ plaire sans savoir se faire estimer ;
 „ être né avec le talent équivoque
 „ d'une conception prompte, & se
 „ croire par-là au-dessus de la ré-
 „ flexion ; voler d'objets en objets,
 „ sans en approfondir aucun ; cueil-
 „ lir rapidement toutes les fleurs,
 „ & ne donner jamais aux fruits le
 „ temps de parvenir à leur maturité :
 „ c'est une foible peinture de ce qu'il
 „ a plu à notre siècle d'honorer du
 „ nom d'esprit. „

p. 109.

De tels esprits méprisent la science : & c'est par cette observation que le Magistrat entre dans son sujet ; & après avoir écarté l'idée d'une science qui seroit peu estimable , & donné les caracteres de celle qu'il prétend louer , il expose quatre avantages de la vraie science : elle éclaire l'esprit , elle l'étend & l'enrichit , elle fixe l'incertitude de nos jugemens , elle nous donne en peu de temps l'expérience de plusieurs siècles.

Les descriptions de ces avantages sont toujours accompagnées de quelques traits de reprehension contre ceux qui les négligent. Mais dans la seconde partie du discours l'Orateur déploie toute la sévérité de la censure , contre les vices qui naissent de l'esprit destitué de science. Il marque en particulier l'ignorance d'une grande portion de ce qui est essentiel à la profession de la Magistrature , c'est-à-dire , de tout le droit positif ; la témérité , & conséquemment l'inconstance dans les décisions ; l'embarras & l'irrésolution d'un esprit flottant dans l'incertitude faute de lumières. Mais il insiste , en finissant , sur un audacieux pyrrhonisme , qui révoque

en doute tout ce qui est regardé communément comme certain & indubitable : & ici il s'appuie du témoignage des anciens Magistrats. « Vous
 „ le savez , dit-il , vous qui êtes nés
 „ dans des temps plus heureux , &
 „ qui avez blanchi sous la pourpre ;
 „ vous le savez , & nous vous l'en-
 „ tendons dire souvent : il n'est pres-
 „ que plus de maxime certaine ; les
 „ vérités les plus évidentes ont be-
 „ soin de confirmation ; une igno-
 „ rance orgueilleuse demande hardi-
 „ ment la preuve des premiers prin-
 „ cipes. Un jeune Magistrat veut
 „ obliger les anciens Sénateurs à lui
 „ rendre compte de la foi de leurs
 „ pères , & remet en question des
 „ décisions consacrées par le consen-
 „ tement unanime de tous les hom-
 „ mes. „

p. 116

Une péroraison douce , touchante , & tirée de la chose même , termine cet excellent discours. J'en détacherai deux traits , dont l'un la commence & l'autre la finit. « Heureux
 „ donc le Magistrat qui , désabusé
 „ de l'éclat de ses talens , instruit de
 „ l'étendue de ses devoirs , étonné
 „ des tristes effets du mépris de la

p. 117

„ science , donne à notre siècle
 „ l'utile & le nécessaire exemple
 „ d'un grand génie qui connoît sa
 „ foiblesse , & qui se défie de lui-
 „ même ! Heureux enfin celui qui
 „ ne séparant point ce qui doit être
 „ indivisible , tend à la sagesse par
 „ la science , & à la justice par la
 „ vérité ! „

p. 118.

Je crois que l'analyse d'une semblable piece vaut mieux que tous les préceptes , ou , si l'on veut , elle est elle-même un précepte très-lumineux.

Il est plus
 difficile de
 louer que de
 blâmer.

Je crois observer que des deux parties qui constituent le genre démonstratif, louer & blâmer, la première est sans comparaison la plus difficile. Celui qui blâme satisfait sa malignité, & flatte celle de ses auditeurs. Nous aimons tous à blâmer & à rabaisser, parce qu'en rendant les autres petits, nous nous faisons grands à nos yeux. Il n'en est pas ainsi de la louange. Elle coûte à l'amour-propre de celui qui loue; & dans ceux qui écoutent, elle trouve à vaincre l'intérêt de leur orgueil. Que ceux donc qui réussissent dans la satire, ne s'applaudissent

pas d'un succès que le genre rend par lui même trop aisé. Louer bien, c'est le chef-d'œuvre de l'Art, parce que rien en Eloquence n'est plus difficile.

Aussi les éloges fins, délicats, adroitement amenés, & masqués sous une enveloppe qui les cache à demi, se comptent dans les Auteurs, & ceux qui portent ce caractère ont fait une impression qui ne permet à personne de les oublier. Tout le monde connoît l'éloge admirable de Louis XIV, dans le récit de la Mollesse au second chant du Lutrin, où les louanges sont déguisées en reproches, & prennent le ton de plainte & d'indignation. A ce premier exemple, si beau, si éclatant, je crois pouvoir joindre l'éloge du même Roi par le P. Maffillon dans l'exorde de son sermon pour le jour de la Toussaint. La louange dans ce second exemple n'est point déguisée en censure, mais elle est cachée sous le voile de l'instruction, qui convient au ministère qu'exerçoit l'Orateur. Elle est tirée entièrement des Béatitudes de l'Evangile, que le Prédicateur applique si heureusement au

Prince , qu'en semblant ne faire autre chose que commenter son texte , il trace un portrait accompli de celui qu'il veut louer. Comme ce morceau est moins connu que celui du Poëte , par la raison que des sermons sont moins lus que de beaux vers , je vais le transcrire ici tout entier.

L'Orateur commence son discours par ces paroles de l'Evangile, *Heureux ceux qui pleurent , parce qu'ils seront consolés* : après quoi adressant la parole au Roi , il continue ainsi : “ Si „ le monde parloit ici à la place de „ *JESUS-CHRIST* , sans doute il ne „ tiendrait pas à V. M. le même „ langage. Heureux le Prince , vous „ diroit-il , qui n'a jamais combattu „ que pour vaincre ; qui n'a vu tant „ de Princes ligués contre lui , que „ pour leur donner une paix plus „ glorieuse ; & qui a toujours été „ plus grand ou que le péril ou que „ la victoire. Heureux le Prince , qui „ durant le cours d'un regne long & „ florissant , jouit à loisir des fruits „ de sa gloire , de l'amour de ses peuples , de l'estime de ses ennemis , de „ l'admiration de l'univers , de l'avantage de ses conquêtes , de la magni-

„ fidence de ses ouvrages , de la fa-
 „ gesse de ses loix , de l'espérance
 „ auguste d'une nombreuse postérité ,
 „ & qui n'a plus rien à desirer que
 „ de conserver long - temps ce qu'il
 „ possède. „ L'éloge jusqu'ici n'est
 „ que présenté adroitement , & tourné
 „ d'une maniere indirecte. Le voici qui
 „ va se confondre avec l'instruction
 „ évangélique.

„ Ainsi parleroit le monde , con-
 „ tinue l'Orateur. Mais , Sire ,
 „ JESUS-CHRIST ne parle pas com-
 „ me le monde. Heureux , vous dit-il,
 „ non celui qui fait l'admiration de
 „ son siècle , mais celui qui fait
 „ sa principale occupation du siècle
 „ à venir , & qui vit dans le mépris
 „ de soi-même , & de tout ce qui
 „ passe , parce que le Royaume du
 „ Ciel est à lui. *Beati pauperes spi-*
 „ *ritu , quoniam ipsorum est regnum*
 „ *Cœlorum.* Heureux , non celui dont
 „ l'histoire va immortaliser le regne
 „ & les actions dans le souvenir des
 „ hommes , mais celui dont les
 „ larmes auront effacé l'histoire de
 „ ses péchés du souvenir de Dieu
 „ même , parce qu'il sera éternelle-
 „ ment consolé. *Beati qui lugent ,*

„ *quoniam ipsi consolabuntur.* Heu-
 „ reux , non celui qui aura étendu
 „ par de nouvelles conquêtes les
 „ bornes de son Empire , mais celui
 „ qui aura su renfermer ses desirs &
 „ ses passions dans les bornes de la
 „ loi de Dieu ; parce qu'il possédera
 „ une terre plus durable que l'empire
 „ de l'univers. *Beati mites , quoniam*
 „ *ipsi possidebunt terram.* Heureux ,
 „ non celui qui élevé par la voix des
 „ peuples au-dessus de tous les Prin-
 „ ces qui l'ont précédé , jouit à loi-
 „ sir de sa grandeur & de sa gloire ,
 „ mais celui qui ne trouvant rien
 „ sur le trône même digne de son
 „ amour , ne cherche de parfait bon-
 „ heur ici-bas que dans la vertu &
 „ dans la justice , parce qu'il sera ras-
 „ sasié. *Beati qui esuriunt & sitiunt*
 „ *justitiam , quoniam ipsi saturabun-*
 „ *tur.* Heureux celui , non à qui les
 „ hommes ont donné les titres glo-
 „ rieux de grand & d'invincible ,
 „ mais celui à qui les malheureux
 „ donneront devant JESUS-CHRIST
 „ les titres de pere & de miséricor-
 „ dieux , parce qu'il sera traité avec
 „ miséricorde. *Beati misericordes ,*
 „ *quoniam ipsi misericordiam conse-*

„ *quentur*. Heureux enfin , non celui
 „ qui toujours arbitre de la destinée
 „ de ses ennemis , a donné plus d'une
 „ fois la paix à la terre , mais celui
 „ qui a pu se la donner à soi-même ,
 „ & bannir de son cœur les vices &
 „ les affections déréglées , qui en alte-
 „ rent la tranquillité , parce qu'il sera
 „ appelé enfant de Dieu. *Beati paci-*
 „ *fici , quoniam filii Dei vocabun-*
 „ *tur*. Voilà , Sire , ceux que Jésus-
 „ Christ appelle heureux ; & l'Evangile
 „ ne connoît point d'autre bonheur
 „ sur la terre , que la vertu & l'inno-
 „ cence. „

Ce morceau est long : mais son mé-
 rite doit le faire paroître court. J'y
 trouve tout. Outre le tour adroit qui
 lui donne de la finesse , l'éloge coule
 naturellement des paroles mêmes de
 l'Evangile. Il embrasse les principaux
 devoirs de la Royauté. Enfin la vérité
 y est respectée , & l'Orateur chré-
 tien ne dissimule point au Prince à qui
 il parle , les sujets que sa jeunesse lui
 avoit donnés de pleurer & de gémir
 devant Dieu. Je voudrois qu'il n'eût
 point fait mention *de la magnificence*
de ses ouvrages , c'est-à-dire , de ses
 bâtimens. Encore met-il ce trait dans

la bouche du monde : & par-là il le rend plus tolérable.

L'Orateur *en louant , doit respecter la vérité.* Ce dernier caractère , respecter la vérité , est le plus précieux sans doute , & en même-temps le plus difficile peut-

être à garder dans les éloges que l'on donne aux Princes & aux Grands.

L'Orateur doit s'en faire une loi inviolable. « Il faut se souvenir , dit M.

Traité des Etudes , T. IV, Devoirs des Régens.

Rollin , que cet hommage (celui des louanges) n'est dû qu'à la vertu , & au mérite ; & que quand il n'est point fondé sur la vérité , il dégénere en une honteuse adulation , qui déshonore également , & celui qui prodigue les louanges , & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer que ce qui est véritablement louable , & ne le faire même qu'avec modération , & retenue , en évitant ces exagérations outrées , qui ne servent qu'à rendre douteux ce que l'on dit. »

Il doit éviter les exagérations.

Quelquefois celui qui loue se laisse aller à l'exagération par un autre principe. Il ment de bonne foi , non par esprit de flatterie , mais par amour de son ouvrage & de la matière qu'il traite. Il s'en remplit , il l'identifie

avec lui-même : & cet enthousiasme produit en lui une espece d'ivresse , qui l'emporte au-delà des justes bornes : le Guerrier qu'il loue , est le plus grand des Héros : le Saint dont il fait le panégyrique , est le plus éminent en sainteté des habitants du Ciel : le sujet dont il a entrepris de faire valoir l'importance , est le plus riche , le plus étendu , le plus essentiel , qu'il soit possible de concevoir. Ce vice , effet de la séduction de l'amour-propre , est très-commun parmi les Harangueurs d'un médiocre mérite. Il arrive même à de vrais Orateurs de ne s'en pas garantir assez soigneusement. Le bon sens & la raison doivent le corriger. Un remede non moins efficace , est le ridicule qu'il attire. Il a fait naître l'expression proverbiale , *le Saint du jour*.

Les observations que nous venons de faire ont leur application à toutes les especes de discours dans le genre de louange.

Les plus éclatantes de ces actions parmi nous , sont les panégyriques des Saints & les Oraisons funebres. Notre usage les a assujetties à la

[Remarques
particulie-
res sur les
Discours
chrétiens
dans le gen-
re démon-
stratif.]

méthode qui se pratique dans les sermons , & qui consiste à partager la matiere en deux ou trois principaux point de vue , qui l'embrassent toute entiere , & sous chacun desquels on traite les détails qui s'y rapportent. Ainsi M. Bossuet distribue l'éloge de la Reine d'Angleterre Henriette - Marie de France , en deux parties , le bon usage des prospérités , le bon usage des disgraces : & de même l'oraison funebre du grand Condé , par le même Orateur , montre dans le Prince les qualités du cœur , les qualités de l'esprit , consacrées par la piété. Cette distribution du sujet , suivant l'ordre des choses , ne soustrait pas entièrement l'Orateur à la loi de l'ordre des temps. Il faut bien qu'il commence par la naissance , & finisse par la mort. Il faut que les événemens mémorables de la vie du Saint ou du Héros , ne soient point transposés de maniere à se confondre. De cette combinaison il résulte une difficulté pour l'Orateur par rapport à l'arrangement de sa matiere. Il est obligé , pour former les différentes parties de son discours , de choisir des idées qui

s'accommodent avec la nature des événemens pris suivant l'ordre des dates. Mais cette maniere est aussi plus ingénieuse , & elle est en même-temps plus agréable à l'Auditeur , qu'elle aide à rappeler à certains chefs, en petit nombre , toute la suite d'une longue vie , & à retenir plus aisément tout ce qu'il a entendu.

Les éloges académiques ne s'astreignent point à cette loi. On les qualifie historiques , & ils le sont véritablement. Ils suivent communément l'ordre des temps. Ils sont encore différens des deux sortes de discours dont je viens de parler , en ce qu'ils n'admettent point les grands mouvemens de l'Eloquence. Ils imitent la tranquillité & le sens froid de l'Historien , qui doit être impartial , & ne s'affecter pour personne. M. de Fontenelle a trouvé le ton convenable à cette nature d'éloges , il a été pris pour guide & pour modele par ceux qui l'ont suivi dans la même carrière.

Sur les éloges académiques.

J'ai déjà dit que les harangues pour l'ouverture des Audiences & des Leçons publiques , les remerciemens

Sur les autres discours qui se rapportent au même genre.

qui se prononcent dans certaines Académies par chaque nouveau sujet qui y est reçu , les complimens aux Puissances , & quelques autres discours semblables , se rapportent au genre démonstratif. Il seroit fastidieux , & je pense , peu utile , de parcourir successivement tous ces objets , & de donner sur chacun des observations & des regles. Les principes généraux de l'Art de bien dire , joints à l'habitude de parler & d'écrire dans le goût oratoire , suffisent abondamment , & suppléent aux préceptes particuliers. Je me contenterai de citer quelques exemples , & je les chercherai dans notre Université , qui ne peut pas en fournir beaucoup à une Rhétorique Françoisé , parce que dans presque toutes les occasions , elle ne parle que la langue par laquelle nous a été transmise la tradition des Sciences & des Arts. C'est une raison pour moi de profiter du petit nombre que je puis en emprunter.

M. Coffin , dont la mémoire est justement révérée pour sa vertu , & estimée pour ses talens , étant Recteur en 1719 , obtint du Roi & du

du Duc d'Orléans, Régent, l'établissement de l'instruction gratuite dans l'Université. Il leur fit, au nom du Corps dont il étoit le chef, des remerciemens solennels pour ce bienfait signalé, dont l'avantage & le fruit regardoient bien moins la Compagnie à qui il étoit accordé, que les Lettres elles-mêmes, & toute la Jeunesse Françoisë. Son discours au Roi, que les circonstances renfermoient dans des bornes très-étroites, développe en peu de mots toutes ces idées, qu'il entremêle de témoignages de la plus vive reconnoissance, & qu'il termine par des vœux.

*Œuvres de
M. Coffin,
T. II,*

La grandeur du bienfait envers l'Université est exprimée dès le commencement, & prouvée par l'exposition de son état. « Cette Compagnie, „ dit l'Orateur, formée d'abord par „ les soins & dans le Palais même de „ nos Rois, toujours honorée par „ cette raison du titre glorieux de „ leur fille aînée, a conservé dans „ tous les temps des sentimens dignes „ de sa naissance, mais elle avoit eu „ jusqu'ici le malheur de n'en pou- „ voir soutenir la gloire & la liberté : „ peu différente de ces anciennes Mai-

„ fons dont la fortune semble démen-
 „ tir l'origine , & qui se voient pres-
 „ que effacées par un grand nombre
 „ de familles moins nobles & plus
 „ opulentes. „

L'utilité du nouvel établissement
 pour les Lettres & pour les études
 de la Jeunesse , & la reconnoissance
 de l'Université , sont les idées qui
 regnent dans toute la suite du dis-
 cours. L'Orateur dit au Roi alors en-
 fant : « Vous vous montrez déjà le
 „ Pere de vos jeunes Sujets, en leur
 „ procurant , ou du moins en leur
 „ facilitant l'ineffimable avantage de
 „ l'instruction. L'Université
 „ redoublera ses soins auprès de ce
 „ peuple naissant , qu'elle élève pour
 „ Votre Majesté. Nous continuerons
 „ de le former dans la piété & dans
 „ les Lettres , & nous nous applique-
 „ rons avec zele à inspirer de bonne
 „ heure à ces enfans les sentimens de
 „ respect , de soumission , & de
 „ reconnoissance qu'ils doivent à un
 „ Prince de leur âge , qui par sa
 „ libéralité vient d'acquérir de nou-
 „ veaux droits sur des cœurs que le
 „ devoir & l'inclination lui avoient
 „ déjà dévoués. „

Ces pensées si naturelles , & si bien tirées du fond du sujet , sont embellies par une comparaison gracieuse.

« L'Université va renaître & prendre
 „ une face nouvelle par les bienfaits
 „ dont vous la comblez dès votre enfance , semblable au soleil du Printemps , dont les rayons favorables
 „ rendent la joie & la beauté à toute la nature ; & qui ranimant par une
 „ chaleur douce , mais féconde , les
 „ suc de la terre , fait éclore de
 „ toutes parts les fleurs les plus
 „ brillantes , & prépare pour l'Automne une abondance de fruits
 „ délicieux. „

Cet élégant discours finit , comme il convenoit , par des vœux & d'heureux présages puisés dans la chose même. « Puissiez-vous , Sire , goûter
 „ long - temps le fruit de vos royales
 „ bontés , dont la durée , égale à
 „ celle de la Monarchie , gravera en
 „ caractères ineffaçables le souvenir
 „ & l'amour de Votre Majesté dans
 „ les cœurs des peres & des enfans ,
 „ & perpétuera en quelque sorte
 „ votre regne sous les regnes mêmes de vos Successeurs les plus
 „ reculés. „

Dans le remerciement au Prince Régent, les mêmes idées sont remaniées, mais d'une façon toute nouvelle, & avec des traits propres à la personne de celui à qui s'adreffoit le discours. Le Prince étoit très-lettré ; & c'est ce qui donne lieu à l'Orateur de lui dire : « L'Université est d'au-
 ,, tant plus sensible (au bienfait) , que
 ,, le Prince de qui elle le tient , con-
 ,, noît mieux que personne quels doi-
 ,, vent être les motifs & les usages
 ,, d'une telle grace. ,, Ces motifs sont
 expliqués tout de suite avec beau-
 coup de justesse & de dignité. « Vous
 ,, avez compris , Monseigneur , que
 ,, l'éducation de la Jeunesse est le
 ,, premier & le plus solide fonde-
 ,, ment de la gloire & de la félicité
 ,, des Etats ; que l'honneur & la
 ,, liberté sont l'ame des Lettres ; que
 ,, pour servir plus utilement le public
 ,, dans nos professions , il faut en
 ,, être indépendant , & que c'est cette
 ,, indépendance même à l'égard du
 ,, public , qui attache plus étroite-
 ,, ment au Prince , en réunissant à
 ,, lui tous les sentimens de recon-
 ,, noissance que l'on seroit obligé
 ,, de partager entre les particuliers. ,,

Pour relever le prix du bienfait ,
 M. Coffin remarque qu'il avoit été
 accordé sans avoir été presque sol-
 licité : & de là il prend occasion de
 peindre la simplicité de nos mœurs
 académiques , avec une opposition
 secrète au génie d'une société rivale ,
 dont le Prince , esprit très-pénétrant
 & très éclairé , sentoît dès - lors le
 danger. « Uniquement renfermés ,
 „ dit-il , dans nos emplois ; peu inf-
 „ truits dans l'art de réussir par des
 „ insinuations & des voies secrètes ;
 „ moins propres encore à ces sollici-
 „ tations vives & à ces assiduités
 „ persévérantes , presque toujours
 „ nécessaires à la Cour pour percer
 „ la foule de ceux qui demandent ,
 „ & dont les meilleurs Princes sont
 „ le plus environnés , nous serions en-
 „ core privés de vos graces , si elles
 „ n'étoient presque venues nous cher-
 „ cher , & s'il eût fallu autre chose
 „ pour obtenir de V. A. R. cet im-
 „ portant établissement , que de lui
 „ en représenter l'utilité. „

Je finirai ces extraits par une com-
 paraison tout-à-fait élégante , & af-
 fortie au goût du Prince , qui étoit
 amateur & connoisseur en peinture.

« L'Université , dit l'Orateur , sent
 » déjà augmenter pour elle la con-
 » fiance du public , par celle dont
 » V. A. R. daigne l'honorer : sembla-
 » ble à ces tableaux anciens , dont les
 » traits formés par un savant pinceau ,
 » mais obscurcis par le temps & faute
 » de soin , n'attendent que les yeux
 » d'un grand maître , & le secours
 » d'une main habile , pour reparoître
 » dans toute leur beauté , & pour effacer
 » le brillant des ouvrages modernes ,
 » qui leur avoient été égalés , & peut-
 » être même injustement préférés. »

A R T I C L E I I.

Lieux propres du genre délibératif.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai
 déjà dit des lieux propres du genre
 délibératif , qui sont non seulement
 l'utile & le nuisible , mais le juste
 & l'injuste , l'honnête & le honteux ,
 l'aisé & le difficile , & autres consi-
 dérations semblables , qui sont de
 leur nature propres au dessein de
 conseiller ou de dissuader. Je me bor-
 nerai à analyser un seul discours dan-
 ce genre , où l'on verra pratiqué ce

que les préceptes ne pourroient qu'expliquer imparfaitement.

Je choisis le Requisitoire de M. d'Aguesseau , Avocat - Général en 1696 , contre un libelle injurieux à M. de Noailles , Archevêque de Paris , depuis Cardinal. Le Magistrat commence par citer quelques traits

Observations sur les Requisitoires dans les affaires publiques. T. I , P. 222.

du libelle , dont le titre seul étoit une injure. *Problème ecclésiastique.*

A qui l'on doit croire , de Messire Louis - Antoine de Noailles , Evêque de Châlons en 1695 , ou de Messire Louis - Antoine de Noailles , Archevêque de Paris en 1696 ? Le corps de délit ainsi constaté , l'Orateur propose ensuite les motifs qui doivent engager le Parlement à sévir contre ce libelle. Le premier motif est tiré de la personne du Prélat offensé , qui « donne tous les jours » à l'Eglise des gages précieux de » sa sainteté & de l'uniformité de » sa doctrine , par celle de sa vie. » Le second est l'ordre public doublement violé , & par la nature même de l'écrit , & par les voies clandestines & furtives dont on s'est servi pour le publier. L'écrit est défini un libelle séditieux , « dont l'unique but

„ est de troubler la paix de l'Eglise ;
 „ de diviser le Pasteur & le trou-
 „ peau , de décrier l'un , de révolter
 „ l'autre , & de rompre ces liens de
 „ respect , d'estime , de confiance ,
 „ qui font un des plus solides fon-
 „ demens de la puissance ecclésiasti-
 „ que. „ Les conclusions tendent à
 condamner le libelle au feu , & elles
 s'appuient de l'exemple & de l'auto-
 rité des Empereurs Romains , qui
 „ ont cru que le feu devoit consu-
 „ mer les libelles diffamatoires ,
 „ pour abolir , s'il étoit possible ,
 „ & pour effacer jusqu'au souve-
 „ nir de ces ouvrages de téné-
 „ bres. „

On voit ici la marche des requi-
 sitaires des Gens du roi dans les
 affaires publiques ; l'exposition du
 sujet , les motifs des conclusions
 qu'ils prennent , & enfin les conclu-
 sions mêmes. Nous aurions abon-
 dance de grands & excellens modèles
 d'Eloquence dans le genre délibéra-
 tif , si le zèle pour le service & pour
 la gloire de la Nation , inspiroit à
 quelqu'un la pensée de donner une
 collection de ces discours , où la
 gravité , la sagesse , les vues supé-

rieures du bien public s'expliquent par le ministère des Gens du Roi, dans les premiers Tribunaux du Royaume, & sur-tout dans le Parlement de Paris. Le principal mérite de ces discours est sans doute dans les choses mêmes. Mais la manière dont y sont présentés & traités les objets, seroit aussi une leçon très-utile pour ceux qui aspirent à la gloire de bien dire. Et cette collection ne seroit pas d'une exécution difficile, puisque la plupart des discours de ce genre s'impriment communément dans le temps qu'ils ont été prononcés. S'ils étoient une fois recueillis, chacun les consulteroit à sa volonté, au lieu que répandus dans le public, en feuilles volantes, ils s'effacent bientôt de la mémoire des hommes; & si quelqu'un avoit besoin d'y recourir, il ne pourroit se les procurer qu'avec des peines infinies. Nos peres nous ont donné l'exemple de ce que je souhaiterois que l'on fît par rapport aux discours de nos grands Magistrats de la fin du dernier siècle, & de tout celui dans lequel nous vivons. Il existe un recueil imprimé en 1609, à Paris, sous ce titre : *Harangues &*

Actions publiques des plus rares Esprits de notre temps, faites tant aux ouvertures des Cours souveraines, qu'en plusieurs autres singulieres occasions. Et les harangues contenues dans ce recueil ne méritoient pas mieux le soin qu'on a eu de les rassembler, que celles pour lesquelles je souhaiterois que l'on prît la même peine.

Sur les
harangues
historiques.

L'Histoire nous fourniroit des exemples dans le genre délibératif, si nous la traitions à la maniere des Grecs & des Romains, qui inféroient dans leurs récits de longues & souvent très-belles harangues sur les sujets les plus intéressans. Mais notre goût, peut-être trop philosophique, les a jugés contraires à la fidélité de l'Histoire, comme s'il étoit à craindre que le Lecteur n'y fût trompé, & ne prît les discours que Tite - Live prête à Fabius & à Scipion sur le dessein de porter la guerre en Afrique, pour l'ouvrage de ces anciens Capitaines, plus habiles à bien faire qu'à bien dire. Je ne puis pas penser non plus que les harangues historiques méritassent d'être prosrites comme de vains ornemens. Elles donnent lieu à l'Ecri-

vain d'employer de sages & utiles réflexions , qui n'auront pas pu aisément trouver place dans la narration : & elles mettent ainsi le Lecteur à portée de mieux juger des faits , ce qui est la principale utilité de l'Histoire. Mais enfin un usage constant , & qui a passé en loi parmi nous , les a bannies de nos Histoires purement Françaises ; & nous n'en trouvons des exemples que dans celles qui regardent les faits anciens , & qui ont été écrites en notre langue d'après les modeles de l'antiquité , telles que l'Histoire de la République Romaine par M. Rollin , & celle des Révolutions de la même République par l'Abbé de Vertot. Nos voisins les Italiens ont été moins sévères , ou moins timides que nous. L'Histoire Florentine de Machiavel contient plusieurs harangues , & elles sont même trop longues dans celle de Guichardin.

Nous sommes riches en sermons , qui étant le plus souvent des exhortations à la vertu , se rapportent , comme je l'ai déjà observé , au genre délibératif. Les Peres Bourdaloue & Massillon ont porté l'Eloquence de la chaire au plus haut degré : tous

Sur les sermons.

132 RHÉTORIQUE
deux solides , profonds , judicieux ,
mais l'un plus fort & plus nerveux
en raisonnement , l'autre plus agréa-
ble & plus varié , par les peintures &
les images , tels en un mot que l'on
peut plutôt les juger égaux entr'eux ,
que semblables.

Leurs prin-
cipaux ma-
tériaux doi-
vent être
empruntés
de l'Ecritu-
re & des
Peres.

Les sermons sont , suivant notre
méthode , de vrais discours oratoires ,
& non pas , comme chez les Anglois ,
des discussions métaphysiques , plus
convenables à une Académie qu'aux
assemblées populaires qui se forment
dans nos Temples , & qu'il s'agit
d'instruire des devoirs du Christia-
nisme , d'encourager , de consoler ,
d'édifier.

Nous avons déjà indiqué les lieux
de Rhétorique qui leur sont propres ,
c'est-à-dire , les autorités emprun-
tées des Livres saints & de toute
l'antiquité ecclésiastique. Ces sources
sacrées , comme nous le disions , ne
doivent pas être inconnues à ceux qui
traitent même les sujets profanes &
humains. Mais elles sont le fond
essentiel des discours du Prédica-
teur , qui fait profession de ne rien
dire de lui-même , & qui exerce
la fonction d'Ambassadeur de Dieu

auprès des hommes. Ses instructions sont contenues dans l'Ecriture, dans les Peres & dans les Conciles : & par conséquent c'est de là qu'il doit tirer tout ce qu'il annonce. Autrefois les sermons étoient semés de traits des auteurs profanes, pendant que l'Avocat au Barreau remplissoit ses plaidoyers des citations de l'Ecriture & des Peres. Erudition déplacée de part & d'autre. Les discours Chrétiens sont le domaine propre de l'Ecriture & de la Tradition. Elles doivent en être la base, & en fournir la substance. Si notre goût & notre usage modernes ne permettent point au Prédicateur d'en prodiguer les citations, au moins son style doit en être nourri, & son langage n'être que le développement de celui que parlent les monumens divins & religieux. J'oserois même lui conseiller de ne pas craindre tellement les citations, qu'il les évite avec un soin scrupuleux. En hériffer son discours est un excès : les retrancher totalement, c'en est un autre.

La Philosophie humaine, pourvu qu'elle se tienne toujours soumise à l'autorité supérieure de la révélation,

peut être utile au Prédicateur pour le développement des oracles sacrés : mais elle ne doit jamais dominer dans ses discours , ni en fournir la matière principale. On peut trouver quelque chose peut-être à reprendre à cet égard dans les sermons qui composent le petit Carême du P. Maffillon. Ce sont des discours excellens , mais plutôt discours moraux , que sermons Chrétiens. Les autres compositions du même Orateur , sont d'un goût bien différent. L'Ecriture-sainte y est non pas citée fréquemment , mais fondue dans le corps du discours. C'est ce que l'on y peut observer partout. Je me contenterai de citer pour exemple le début du sermon *du véritable culte* , pour le Mercredi de la troisième semaine du Carême. Le texte est tiré de ces paroles de l'Evangile : *Ce peuple m'honore des lèvres , & son cœur est loin de moi : &* l'Orateur commence à le développer ainsi. « Voici , mes Freres, la nouvelle
 „ alliance , c'est-à-dire , la religion
 „ du cœur , établie ; le culte spirituel
 „ élevé sur les ruines de la supersti-
 „ tion & de l'hypocrisie ; l'obéissance
 „ & la miséricorde préférées aux

„ offrandes & aux victimes ; l'esprit
 „ qui vivifie , opposé à la lettre qui
 „ tue ; la chair , qui ne sert de rien ,
 „ rejetée ; la piété , qui est utile à
 „ tout , annoncée ; en un mot , les
 „ traditions humaines , les doctrines
 „ nouvelles , les erreurs populaires ,
 „ la religion des sens , ou condam-
 „ née dans ses abus , ou réglée dans
 „ ses usages. „ Toute cette période
 n'est qu'un tissu de paroles de l'E-
 criture. *Misericordiam volo & non
 sacrificium. Melior est obedientia ,
 quàm victimæ. Littera occidit , Spi-
 ritus autem vivificat Spiritus est
 qui vivificat : caro non prodest
 quidquam. Pietas ad omnia uti-
 lis est. In vanum colunt me ,
 docentes doctrinas & præcepta ho-
 minum. Tenetis traditionem homi-
 num.*

La remarque que j'ai faite sur le
 petit Carême ne part point de l'envie
 de critiquer. Mais les fautes des grands
 hommes sont contagieuses : & celle
 que je relève ici est d'espece à le
 devenir aisément , sur-tout dans un
 siècle où la manie du philosophisme
 a acquis un crédit prodigieux & ef-
 frayant.

En pré-
sentant les
textes dans
leur vrai
sens.

Une observation importante à ajouter ici , c'est que les textes de l'Ecriture employés par les prédicateurs , doivent être présentés sous leur vrai sens , & non pas tirés par force au sujet par des interprétations louches , & des allusions arbitraires. Et ce ne sont pas seulement des Orateurs d'un mérite commun & ordinaire qui tombent dans ce défaut. Le P. Massillon ne s'en est pas garanti. Dans son sermon pour le jour de Pâques , qui roule *sur les causes ordinaires de nos rechûtes* , il s'exprime ainsi vers la fin de la seconde partie : “ Vous savez , Seigneur , que
 „ votre Esprit , qui forme en nous
 „ les saintes pensées & les mouve-
 „ mens du salut , ne sauroit presque
 „ se fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'est pour nous
 „ qu'un Esprit rapide & passager ;
 „ & qu'à peine a-t-il opéré en nous
 „ de bons desirs , que de nouveaux
 „ objets effacent à l'instant ces impressions saintes , de sorte qu'il n'en
 „ reste pas même de foibles traces. „
Quoniam spiritus pertransibit in illo ,
& non subsistet , & non cognoscet amplius locum suum. Cette application

des paroles du Pſéaume s'éloigne totalement de la pensée de l'Auteur sacré , qui peint dans l'endroit cité l'instabilité de la vie humaine. " C'est , dit-il , une herbe qui passe , „ une fleur qui se fane. Un vent „ souffle , & elle disparoît. „ *Hommo , sicut fenum , dies ejus , tanquam flos agri , sic effloreat. Quoniam spiritus pertransibit in illo , & non subsistet.* Notre âge actuel se corrige du défaut des applications fausses , qui est contraire à la justesse & à l'exactitude dont nous nous piquons.

Les demandes & les consolations sont aussi comprises par les Rhéteurs dans le ressort du genre délibératif. En effet , dans la demande on veut déterminer celui à qui on l'adresse , à faire un acte de libéralité ou de bienveillance : la consolation emporte nécessairement le conseil. Des exemples de l'une & de l'autre tiendront lieu ici de préceptes. Je tirerai de Marot celui de la demande : c'est un modele de la façon la plus ingénieuse de demander.

Les demandes & les consolations se rapportent au genre délibératif.

Le Poète prélude par un récit très-agréable & très-naïf de deux fâcheuses demandes. Exemple de demande.

aventures , qu'il vient d'éprouver
coup sur coup. Il a été volé par
son valet , & ensuite il lui est survenu
une maladie considérable. Ce début
prépare l'esprit du Roi François I.
à qui il écrit , à la demande qu'il va
lui faire d'un secours nécessaire à ses
besoins. C'est où il en vient avec une
adresse charmante.

- » Voilà comment depuis neuf mois en ça
- » Je suis traité. Or ce que me laissa
- » Mon larroneau , long-temps ha , l'ai vendu ,
- » Et en syrops & juleps dépendu.
- » Ce néanmoins , ce que je vous en mande
- » N'est pour vous faire ou requête ou demande ;
- » Je ne veux point tant de gens ressembler ,
- » Qui n'ont souci autre que d'assembler.
- » Tant qu'ils vivront ils demanderont , eux :
- » Mais je commence à devenir honteux.
- » Je ne veux plus à vos dons m'arrêter.
- » Je ne dis pas , si voulez rien prêter ,
- » Que ne le prenne. Il n'est point de prêteur ,
- » S'il veut prêter , qui ne fasse un débiteur.
- » Or sçavez-vous , Sire , comment je paye ?
- » Nul ne le sçait , si premier ne l'essaye.
- » Vous me devrez (si je puis) du retour.
- » Et vous ferai encores un bon tour.
- » A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ,
- » Je vous ferai une belle cédule ,
- » A vous payer (sans usure il s'entend)
- » Quand on verra tout le monde content.
- » Ou (si voulez) à payer ce fera ,
- » Quand votre los & renom cessera. »

Ce dernier trait est tout-à-fait fin , & présente une louange d'autant plus délicate qu'on ne s'y attend point du tout , & qu'à la douceur qu'elle a par elle-même , elle joint le plaisir de la surprise. C'est un bon moyen pour obtenir ce que l'on demande , que de gagner par des louanges l'esprit & le cœur de celui qui peut l'accorder. Aussi Marot y revient-il sur la fin de son Epître , & il la termine par ces beaux vers.

« Voilà le point principal de ma lettre ,
 » Vous savez tout : il n'y faut plus rien mettre.
 » Rien mettre , las ! Certes & si ferai ,
 » Et ce faisant mon style j'enflerai ,
 » Disant : O Roi amoureux des neuf Muses ,
 » Roi , en qui sont leurs sciences infuses ,
 » Roi , plus que Mars, d'honneur environné ,
 » Roi , le plus Roi qui fut onc couronné ,
 » Dieu tout-puissant te doint pour t'étréner ,
 » Les quatre coins du monde gouverner ,
 » Tant pour le bien de la ronde machine ,
 » Que pour autant que sur tous en es digne. »

On ne peut guere douter qu'une requête si habilement tournée , où le badinage le plus enjoué est terminé par un éloge en style magnifique , n'ait eu son effet auprès d'un Prince aussi généreux que François I.

Exemple de
consolation.

La consolation n'est pas traitée aussi parfaitement par Malherbe dans la piece qu'il adresse à M. du Périer *sur la mort de sa fille*. La conduite néanmoins en est bonne : & dans le détail elle renferme de grandes beautés.

Le Poëte entreprend de prouver au pere affligé que la douleur pour les pertes les plus sensibles doit enfin se calmer.

« Ta douleur , du Périer , fera donc éternelle !

» Et les tristes discours ,

» Que te met en l'esprit l'amitié paternelle ,

» L'augmenteront toujours ! »

C'est là l'esprit & l'idée de toute la piece. Malherbe met ensuite devant les yeux de son ami le sort des choses humaines , qu'a subi selon la loi commune celle qui est l'objet de regrets si amers. « L'enfance de ta fille avoit , des appas , dit-il :

» Mais elle étoit du monde , où les plus belles choses

» Ont le pire destin ;

» Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses ,

» L'espace d'un matin. »

Il lui représente que quand même la vie de cette jeune personne auroit été plus longue , son sort seroit néan-

moins le même dans le séjour des morts. A ces considérations il ajoute des exemples ; Priam , qui , privé de ses fils par le fer d'Achille , admit la consolation : François I , qui , ayant perdu son Dauphin , ne perdit pas courage , & poussa la guerre avec tant de vivacité , qu'il força ses ennemis à lui demander la paix. Il se cite lui-même , & dit que frappé deux fois du même coup de foudre , il avoit néanmoins séché ses larmes. Il allègue enfin pour dernier motif la nécessité inexorable de la mort , qui ne connoît ni exception ni remède. Tout le monde fait par cœur ces stances admirables.

- » La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
- » On a beau la prier ;
- » La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles ,
- » Et nous laisse crier.
- » Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre ,
- » Est sujet à ses loix :
- » Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ,
- » N'en défend pas nos Rois.
- » De murmurer contr'elle , & perdre patience ,
- » Il est mal-à-propos.
- » Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
- » Qui nous met en repos. »

J'ai dit que la conduite de la piece de Malherbe est bonne. Je suis pour-

tant plus satisfait de celle de l'ode d'Horace à Virgile sur la mort de Quintilius. Le Poëte Latin commence par entrer dans la douleur de son ami, & il la partage avec lui. Vient ensuite un éloge magnifique de celui qu'ils pleurent l'un & l'autre. Enfin est employé le motif de l'inutilité des regrets pour un mal sans remède, & la nécessité de la patience : le tout en moins de vers que la piece de Malherbe n'a de Stances.

Passons à ce qui regarde les lieux propres du genre judiciaire.

ARTICLE III.

Des lieux de Rhétorique propres au genre Judiciaire.

Nous diviserons ces lieux en intrinseques & extrinseques.

Lieux intrinseques.

Le genre judiciaire se traite par des lieux de Rhétorique différens, selon la différente nature des causes. La principale différence qui peut se remarquer dans la nature des causes, c'est que les unes consistent dans le

Questions
de fait :
questions de
droit.

fait , & les autres sont des questions de droit. Un vol a été commis : le particulier poursuivi pour cause de ce vol , l'a-t-il commis ou non ? Voilà une question de fait. Quelles sont les preuves de l'état , & dans quelles circonstances la preuve par témoins peut être admise , ou doit être rejetée ? c'est une question de droit , qui est traitée par M. d'Aguesseau dans le deuxieme de ses plaidoyers imprimés.

Il est bon d'observer que ces différentes natures de causes ne sont pas tellement opposées entr'elles , qu'elles ne puissent se joindre dans une même affaire. Au contraire , le plus grand nombre des causes est de celles qui réunissent le fait & le droit ; & s'il en est dans lesquelles la discussion seule du fait soit nécessaire , c'est parce que , le fait étant supposé , la loi décide le cas sans aucune obscurité , comme dans le premier exemple que je viens de proposer. Dans le dernier , & en général dans toute question d'état , le fait est mêlé avec le droit , les preuves pour ou contre la vérité de la naissance réclamée , avec la discussion de la suffisance ou insuffisance de ces preuves selon la Loi. Et ainsi

se vérifie ce que j'ai déjà remarqué ailleurs , que toutes les questions particulières se décident par la thèse générale.

Dans les
questions de
fait , trois
états de
cause,

S'il s'agit d'un fait dans l'affaire que vous plaidez , quels lieux de Rhétorique doivent être employés ? Avant que de répondre à cette question , j'observe que les Rhéteurs ont distingué trois états de cause , le conjectural , le définitif , & l'état de qualité ; ou , pour parler plus uniment , la question est de savoir , ou si le fait est réel , ou quel nom on doit lui donner , ou quelle en est la qualité , c'est-à-dire , s'il est innocent ou criminel. Les affaires criminelles sont très-souvent dans le premier cas. L'accusateur soutient que le crime a été commis par celui qu'il poursuit ; l'accusé nie le fait : voilà l'état conjectural. Si l'accusé , convenant du fait , en conteste la qualité , comme le vieil Horace , dans Corneille , ne nie point que son fils ait tué sa fille , mais il prétend que sa fille étant coupable , celui qui l'a tuée a fait une action de justice : comme Milon avouoit qu'il avoit tué Clodius , mais soutenoit qu'il ne l'avoit tué que pour défendre sa

sa propre vie ; ce qui est permis par toutes les Loix : alors c'est ce que l'on appelle l'état de qualité. Quelquefois il s'agit du nom. Y a-t-il simonie dans tel procédé envers celui de qui on tient le bénéfice ? Y a-t-il usure dans tel contrat ? Ici le nom emporte la chose , & décide si le bénéfice est légitimement possédé , ou doit être déclaré impétrable ; si le contrat doit être annullé , ou subsister : cet état de cause est nommé par le Rhéteurs , définitif.

Maintenant il est aisé de voir quels lieux de Rhétorique conviennent à chacun des trois états de cause. Au conjectural , les motifs d'entreprendre , & la facilité d'exécuter : au définitif , la définition , suivant que le nom le porte : à l'état de qualité , les circonstances , qui innocentent l'action , ou la rendent criminelle. Voilà à peu près ce que l'on peut dire sur les lieux propres aux causes qui consistent dans le fait.

Pour les questions de droit , il est clair que les raisonnemens & les preuves se tirent des Loix , dont nous parlerons parmi les lieux extrinseques.

Je coule légèrement sur ces objets ;

Nécessité
de l'état de
la question.

pour en venir à une observation qui me paroît beaucoup plus intéressante. C'est que dans toute cause, il est extrêmement important de bien poser l'état de la question ; de voir & de marquer jusqu'à quel terme l'adversaire est d'accord avec nous ; où commence la ligne de division ; ce qu'il nie, ce que nous soutenons. Par cette analyse se découvre souvent un principe lumineux, qui influe sur toute l'affaire, & qui la décide. Pour parvenir à ce point, il faut avoir bien étudié le fonds & toutes les circonstances de sa cause. Je parlerai ailleurs de la nécessité & des avantages de cette étude : ici je remarque seulement que les deux plus grands Orateurs dont nous ayons les plaidoyers imprimés, quoique dans deux différens genres, M. d'Aguesseau & M. Cochin, nous donnent l'exemple de l'attention à déterminer dans chaque cause l'état de la question. A la tête de tous leurs plaidoyers paroissent des sommaires, qui expliquent & annoncent en très-peu de mots les questions qui faisoient l'objet de la contestation : & à la manière dont ces sommaires sont dressés, il est aisé de voir

qu'ils sont de la main des Auteurs.

M. Cochin avoit une pratique singulière à cet égard, & qui étoit même de son invention, suivant que s'exprime la Préface mise à la tête de ses Œuvres. Il réduisoit quelque cause que ce fût à un unique point de controverse. « Le procès le plus chargé de chefs de conclusions, dit l'auteur de cette Préface, le plus compliqué d'événemens & de procédures, le plus hérissé de difficultés ; il (M. Cochin) en a sondé la source, redressé les circuits, tari les superfluités, & réuni le surplus dans un même courant, aboutissant à un seul & unique terme. » Ainsi l'affaire du prétendu mariage du Comte d'Hautefort, chargée par elle-même d'un grand nombre de circonstances, avoit été traînée en différens Tribunaux ; la poursuite criminelle s'étoit jointe à l'intérêt civil ; il y avoit double information commencée à requête de chacune des Parties, l'une au Châtelet de Paris, l'autre à la Justice de Laval. M. Cochin réduit cette affaire si compliqué à un seul point de vue ; & plaidant un incident qui rappelle toute la cause, il propose

P. xiiij.

. II, p. 369. pour question unique à examiner, laquelle de deux accusations respectives est récriminatoire. Cette méthode simplifie les choses : elle est très-lumineuse, & elle introduit dans un plaidoyer l'unité du sujet, tant recommandée en poésie, & si bien pratiquée par les grands Poètes. La chose n'est pas toujours possible dans les causes judiciaires, comme l'observe

p. xviii. la Préface même que je cite : je vois que les sommaires qui précèdent les plaidoyers de M. d'Aguesseau, distinguent souvent plusieurs articles : mais, soit plusieurs, soit réduits à l'unité, il importe au bien de la cause, qu'ils soient exposés avec une netteté & une justesse parfaite.

Lieux extrinseques.

Les lieux extrinseques du genre judiciaire, sont les loix, les pieces du procès, les dépositions des témoins, les préjugés ou jugemens rendus sur des especes semblables.

Les Loix. I. Les Loix décident souverainement du sort des affaires. Si la loi est claire, & qu'un citoyen se trouve visiblement dans le cas de la loi, il ne

peut point y avoir de contestation : la loi a d'avance prononcé le jugement.

Mais il reste quelquefois de l'obscurité dans les Loix : l'application qu'il en faut faire à chaque cas particulier , est encore plus souvent susceptible de difficulté & d'embarras ; voilà ce qui cause les procès , & ce qui donne lieu au ministère de l'Avocat.

Il ne doit jamais heurter la loi de front : il ne seroit point écouté. Son habileté consiste à l'amener à lui par une interprétation favorable , qui ne fasse point violence au texte , & qui soit appuyée de l'autorité des plus habiles Jurisconsultes. Si la lettre de la loi lui est contraire , il faut qu'il en recherche l'esprit , & qu'il trouve dans la pensée qu'avoit le Législateur , un secours que les termes pris à la rigueur semblent lui refuser. Si rien de tout cela n'est possible , son unique ressource est d'observer dans le fait quelques circonstances qui le mettent hors du cas de la loi qu'on lui oppose.

Il seroit peu convenable à un traité de Rhétorique , & encore moins à la portée de mes connoissances , d'insister plus long-temps sur la matiere des

Loix. Je dois seulement féliciter notre âge & nos mœurs, de ce que la nécessité de cette étude n'est point parmi nous un problème. Les Romains distinguoient les professions d'Avocat & de Jurisconsulte, & ils les regardoient comme séparées. C'étoit une erreur, dont la pratique nuisoit beaucoup aux affaires du Barreau. Entreprendre de plaider sans connoître les Loix, s'est s'embarquer pour un voyage de fort long cours sans avoir de provisions. Cicéron & Quintilien, comme je l'ai déjà dit, ont combattu cette erreur; mais les mœurs publiques l'emportèrent sur les conseils de ces grands & sages Moniteurs: & la Jurisprudence continua de faire un art étranger à la profession de l'Avocat, qui en empruntoit le secours lorsqu'il en avoit besoin.

J'ai dit qu'il n'est jamais permis d'attaquer directement la Loi, & je crois la règle sans exception dans notre Barreau. Les Avocats à Rome se donnoient plus de liberté. Je trouve dans Cicéron l'exemple d'une loi taxée ouvertement d'injustice en plein tribunal par l'accusateur de Cluentius; & il sembloit y avoir matière à

ce reproche. La loi qui statuoit sur le crime de corruption des Jugemens, ne soumettoit pas indistinctement à la peine tous ceux qui auroient corrompu les Juges : elle ne parloit que des Sénateurs. Ainsi Cluentius, qui étoit simple Chevalier Romain, n'y étoit pas compris. C'est de quoi se plaignoit amèrement l'accusateur. « Il » est indigne, disoit-il, que la loi qui » condamne un crime ne soit pas com- » mune pour tous les citoyens ; & que » ce qui est puni dans le Sénateur, soit » innocent, ou du moins exempt de » peines, dans un Chevalier Romain. » Cicéron détruit cette objection par un éloge magnifique qu'il fait des Loix. Ce morceau est si beau, & renferme des maximes si importantes pour la société en général, & pour la profession des Avocats en particulier, que je crois devoir en donner ici la traduction.

« Quant je vous accorderois, dit » Cicéron à l'accusateur, qu'il y a de » l'indignité dans la disposition de la » loi que vous critiquez, il faut que » vous conveniez avec moi, qu'il est » beaucoup plus indigne que dans un » Etat qui ne se soutient que par les

» Loix, on s'écarte des Loix. Car les
» Loix sont le lien qui nous assure
» toutes les prérogatives dont nous
» jouissons dans la République : elles
» sont le fondement de la liberté, la
» source de l'équité. L'esprit, l'ame,
» les regles & les principes constitutifs
» du Gouvernement subsistent dans
» les Loix. Un Etat sans Loix, sem-
» blable à un corps destitué d'ame,
» ne pourroit tirer du service des par-
» ties qui le composent, & qui en
» sont comme le sang, les membres,
» & les nerfs. Les Magistrats sont les
» Ministres de la Loi, les Juges en
» sont les interpretes : nous sommes
» tous, en un mot, les esclaves de la
» Loi, afin de pouvoir être véritable-
» ment libres. » Pour rendre sensible
la vérité du principe, l'Orateur en fait
l'application aux personnes & aux ob-
jets qu'il a actuellement sous les yeux.
« Vous, dit-il, illustre Préteur, en
» vertu de quel droit présidez-vous à
» ce Jugement ? A quel titre exercez-
» vous l'autorité de Président sur des
» citoyens aussi respectables que ceux
» qui forment ce Tribunal ? Et vous,
» Messieurs, qui devez nous juger,
» quel privilege vous sépare de

» toute la multitude des citoyens,
 » pour vous établir , en aussi petit
 » nombre que vous êtes , souverains
 » arbitres du fort & de l'état des
 » hommes ? De quel droit l'accusateur
 » a-t-il dit ce qu'il a voulu ? Pourquoi
 » ai-je la liberté de faire ici un si long
 » plaidoyer ? Quelle force a attaché
 » au service de ce Tribunal ces Gref-
 » fiers , ces Huissiers , & ces autres
 » Officiers subalternes que je vois
 » prêts à exécuter vos ordres ? Toute
 » cette police est l'effet & le fruit de
 » la Loi. La Loi est l'ame , comme je
 » l'ai déjà dit , qui gouverne toute
 » l'économie de ce jugement. Il en
 » est de même de tout le reste. Portez
 » vos regards sur toutes les parties de
 » la République. Vous verrez que
 » c'est d'après la Loi , & sous la di-
 » rection de la Loi , que tout s'arrange
 » & s'exécute. » Rien n'est plus beau
 » ni plus vrai , que ce que dit ici Cicé-
 » ron : rien de plus capable de faire sen-
 » tir , avec quel respect les Loix doivent
 » être traitées par ceux que leur état
 » engage à en être les organes & les
 » défenseurs.

I I. Les pieces du procès sont les
 titres que chacune des Parties produit Les pièces
du procès.

pour établir sa prétention, testamens, contrats, extrait des registres baptisteres, acte de célébration du mariage, & autres semblables. Les pieces sont en quelque façon la loi propre & spéciale de chaque cause ; & l'on peut leur appliquer ce que je disois tout-à-l'heure des loix publiques. Si elles sont claires & en bonne forme, elles décident la question, ou même l'empêchent de naître.

De là il s'ensuit qu'à considérer en général les titres & pieces des procès, l'Orateur n'a pas de quoi exercer beaucoup son éloquence. Leur autorité est si bien reconnue & si décisive, qu'il est inutile de vouloir l'établir, & téméraire d'entreprendre de la renverser. Les seules circonstances particulières de chaque piece peuvent occuper le talent de l'Avocat. Ce seroit donc une pratique peu convenable pour nous, que celle qui est recommandée par Cicéron au deuxième livre de l'Orateur, d'avoir des lieux communs tout prêts pour & contre l'autorité des pieces par écrit, & de même pour & contre les dépositions des témoins, & autres matieres semblables, qui reviennent dans presque

toutes les causes. La façon de juger, chez les Romains, n'étoit point soumise à des regles bien sévères & absolument invariables. Les Juges dans la plupart des causes se regardoient presque comme maîtres de la décision : ce qui conséquemment donnoit à l'éloquence des Avocats plus de liberté de se déployer. Néanmoins je ne vois point de ces excursions vagues sur l'autorité des pieces & des dépositions des témoins en général dans les plaidoyers de Cicéron : & Quintilien *L. II, c. 41* condamne nettement la pratique d'avoir sur ces objets des lieux communs tout prêts pour s'en servir dans l'occasion.

Les observations de détail sur les pieces produites au procès ne peuvent point se prévoir d'avance, & elles sont d'un usage essentiel dans un très-grand nombre de causes, soit pour établir l'autorité de ces pieces si elles sont favorables, soit pour les infirmer si elles sont contraires, ou même les rejeter absolument comme fausses. Les exemples de ces sortes de discussions se trouvent par-tout. Mais si l'on veut que j'en indique un en particulier, je ne puis en citer aucun

qui soit tout ensemble & plus étendu & plus nerveux , que celui que fournit la cent vingt-cinquieme cause de *T.V, p. 420.* M. Cochin , touchant l'acte de célébration de mariage entre le Prince de Montbelliard & la Demoiselle de Hedviger.

Cet acte étoit fondamental dans l'affaire , qui effrayoit par la multitude des faits , d'incidens , & de procédures ; & que l'habile Avocat , selon sa pratique remarquée plus haut , ramenoit à cette question unique :
p. 441. « Anne-Sabine de Hedviger a-t-elle » été la femme ou la concubine de » Léolpod-Eberhard Duc de Virtemberg ? Leur union a-t-elle été marquée au coin de l'honneur ou de l'infamie ? » Aussi les Adversaires n'omettoient rien pour affoiblir l'autorité de l'acte de célébration de ce mariage : & M. Cochin avoit à le défendre , & de leurs chicanes , & de quelques difficultés qui naissoient de la
p. 444, 453. piece même. Il le fait en établissant la validité de l'acte en lui-même , & en détruisant les objections qu'on y opposoit. Il s'étend beaucoup , parce que la matiere l'exigeoit par son importance , & que les efforts des Ad-

verfaires contre une piece qui ruinoit leurs prétentions , avoient multiplié les mauvaises difficultés. Mais dans cette longue difcuffion il ne fe trouve pas un mot inutile : le raifonnement y eft vif & prefle , & l'évidence portée à fon comble.

III. Les dépositions des témoins font , comme les pieces du procès , décisives par elles-mêmes dans les affaires judiciaires : & le miniftère de l'Avocat fe réduit communément à faire valoir ou à attaquer , par les circonstances du détail , chaque déposition qui lui eft avantageufe ou contraire. Cependant depuis que la preuve testimoniale eft renfermée par les Ordonnances dans des bornes plus étroites , mais qu'il n'a pas été poffible de fixer de maniere qu'il ne reftât aucun lieu à conteftation , l'Avocat peut avoir à en relever en général , ou au contraire à en rabailfer le mérite , felon qu'il demandera qu'elle foit admife ou rejetée. Encore ne devra-t-il pas trop s'étendre fur ces généralités , qui ne font point du tout de notre goût.

Les témoins.

Dans une caufe plaidée par M. Cochin , & réduite par lui à cette queft-

- T. 111, tion, *si lorsqu'il y a preuve littérale*
 P. 207. *de la témérité de l'accusation de re-*
celés, il y a encore lieu à une infor-
mation par témoins; il sembleroit que
le plaidoyer dût rouler en grande par-
tie sur une comparaison de la preuve
par actes à la preuve testimoniale.
- P. 214. Cependant cette comparaison générale n'y remplit qu'une demi-page : & tout le corps du discours est employé à la discussion particulière des actes qui, dans le fait dont il s'agit, excluent l'accusation de recelés. Le principe général de la supériorité de la preuve par acte sur celle par témoins est si clair & si constant, qu'il n'arrête pas long-temps l'Avocat. C'est assez pour lui d'observer en deux mots, que ce n'est que l'impossibilité d'avoir la première, qui a fait admettre la seconde en matière criminelle ; & que l'inconvénient seroit extrême d'écouter des témoins contre les actes. « Il n'y au-
 » roit rien de sûr, dit-il, dans la so-
 » ciété. On renverseroit tout en sup-
 » posant dans tous les actes de la frau-
 » de & du dol, & se donnant une li-
 » bre carrière de faire entendre des
 » témoins ou peu sûrs ou peu exacts. »
 C'est ainsi que se traitent communé-

ment les vues générales qui peuvent regarder la preuve par témoins. Les discussions de détail sont ce qui occupe sérieusement celui qui plaide, soit qu'il ait à faire valoir une déposition, soit qu'il veuille l'infirmer.

Le second plaidoyer imprimé de *T. II.* M. d'Aguesseau fournit encore la preuve & l'exemple de cette façon de procéder.

Si cependant il arrive que la preuve testimoniale, selon qu'elle sera admise ou rejetée, devienne un moyen décisif dans la cause, la question générale du mérite de ce genre de preuve peut & doit être traitée avec étendue : & c'est ce qu'a pratiqué supérieurement M. Cochin dans *T. IV.* son plaidoyer pour la Dame de Boudeville, contre la Dame de Bruix, qui prétendoit prouver par témoins sa filiation.

Dans les discussions particulières, s'il s'agit d'appuyer le témoignage rendu en notre faveur, il faut insister sur les qualités qui rendent recommandable la personne du témoin, sur la netteté & la force de la déposition, sur la convenance de toutes ses parties entr'elles, sur son rapport exact avec

le point de fait qui est en question. Les considérations contraires seront employées pour détruire un témoignage qui nous seroit désavantageux. Seulement j'avertis que dans les reproches contre les témoins il faut se borner aux faits qui leur sont personnels, & s'interdire les traits de censures générales, qui embrasseroient toute une nation ou tout un corps. C'est donner de l'appui à celui que vous attaquez, que de lui joindre un si grand nombre de personnes intéressées à le justifier; & ces reproches vagues ont toujours nécessairement beaucoup d'inexactitude & d'injustice.

Cette matiere des témoins est d'un usage très-fréquent : & il est très-peu de causes dans lesquelles il ne soit nécessaire de discuter des dépositions faites en Justice, soit pour les confirmer, soit pour les combattre. Je trouve un excellent modele des deux opérations différentes dans le second plaidoyer de M. d'Aguesseau sur l'affaire entre M. le Prince de Conti & Madame la Duchesse de Nemours, affaire aussi importante par la grandeur de l'objet que par la dignité éminente des Parties. La décision de

cette cause si intéressante dépendoit principalement des dépositions des témoins sur l'état de l'esprit de M. l'Abbé d'Orléans, de la succession duquel il s'agissoit. Le Magistrat balance les dépositions contraires avec toute l'impartialité de son ministère : mais la manière dont il s'y prend présente toutes les ouvertures par lesquelles on peut attaquer une déposition, & les conditions qu'elle doit avoir pour triompher : & par conséquent les Avocats y trouvent un exemple utile dans l'un ou dans l'autre de ses points de vue, selon que l'exige l'intérêt de leur cause.

L'Orateur observe d'abord, que P. 564.
toute preuve testimoniale doit être envisagée en deux manières différentes, par sa surface extérieure, c'est-à-dire, par le nombre & la qualité des témoins; & par sa substance intérieure, c'est-à-dire, par la multitude & l'importance des faits. Il traite ensuite ces deux objets, chacun à part, avec une exactitude, une netteté, & une force, qui ne laissent rien à désirer, & qui emportent la conviction. Mais cette discussion devient si longue, par la nécessité de la cause, que

je ne puis que renvoyer à l'original ceux qui desireront d'en profiter.

J'indiquerai seulement l'article de M. le Nain, Maître des Requêtes, qui étoit mort alors, & dont une déposition étoit alléguée dans la cause. M. d'Aguesseau comble d'éloges la personne, & il anéantit la déposition.

Des éloges qu'il lui donne, je ne citerai que ce seul trait. « S'il s'agissoit d'une » autre personne, nous examinerions » d'abord ce qu'elle auroit dû faire, & » nous chercherions ensuite ce qu'elle » auroit fait. Mais qu'il nous soit per- » mis de renverser cet ordre à l'égard » du grand Magistrat dont nous avons » l'honneur de vous parler. Disons » plutôt : M. le Nain l'a fait ; donc il » a pu, donc il a dû le faire. C'est ce » que nous croyons que tout le Public » dira avec nous. » Un témoin si respectable méritoit sans doute les plus grands égards. Mais sa déposition, par la qualité des faits qu'elle contenoit, devenoit inutile pour la décision de la cause, ou même peu favorable à la Partie qui vouloit s'en prévaloir. Aussi l'Orateur discutant l'article des témoins de Madame de Nemours, se détermine à retrancher

P. 483.-

485.

P. 465.

P. 563.

nettement de leur nombre M. le Nain, dont « le témoignage, dit-il, seroit » digne de décider seul ce célèbre » différend, s'il étoit aussi considéra- » ble par les faits qu'il contient, qu'il » est illustre par le nom & la vertu » de son Auteur. »

IV. Les Préjugés, ou Jugemens rendus précédemment dans des espèces semblables, sont encore un des moyens les plus communément employés par les Avocats ; & en effet on conçoit aisément que la force doit en être grande. Proposer à des Juges de prononcer un Jugement conforme à d'autres Jugemens qui ont précédé, c'est entrer dans leur façon de penser. Tout Juge a intérêt à soutenir l'autorité des choses jugées, & à faire respecter le pouvoir & la dignité de la fonction qu'il exerce. C'est donc une arme puissante dans les mains d'un Avocat, qu'un Arrêt qui a préjugé la cause. Le cas arrive quelquefois dans la même affaire, souvent dans des affaires différentes.

Les pré-
jugés.

Dans la même affaire, les provisions accordées influent beaucoup sur le Jugement définitif. Les interlocutoires, c'est-à-dire, les Jugemens

qui ordonnent que telle chose sera faite avant que l'on décide le fond, sont toujours accompagnés de correctifs, qui sauvent le droit des Parties au principal : mais malgré ces correctifs, ils forment un préjugé par rapport à la décision du fond. Si après que la cause a été jugée au fond, la Partie condamnée ose revenir, par quelque voie que ce soit, contre l'Arrêt, alors l'Avocat qui parle pour le maintien de l'Arrêt, peut & doit faire voir que par une pareille entreprise on compromet toutes les fortunes & le plus ferme appui de la tranquillité publique. C'est ce qu'exécute parfaitement M. Cochin dans sa cent vingtcinquième cause, où il avoit à repousser une prétention de cette espèce. « Les hommes, dit-il, naturellement livrés à un esprit de discorde, entraînés par les passions qui les agitent sans cesse, toujours prêts à entrer en guerre les uns contre les autres, & à se déchirer pour les plus légers intérêts, ne peuvent être retenus dans la fureur qui les pousse, que par le poids de l'autorité publique, & par la sagesse des loix que les Arrêts leur

» prescrivent. C'est à ces titres au-
 » gustes que l'on est redevable de la
 » tranquillité publique. On a beau
 » murmurer & se plaindre. Il faut que
 » la Partie condamnée abandonne ses
 » prétentions , & que celui qui a
 » triomphé , jouisse paisiblement du
 » fruit de sa victoire. Sans ce frein qui
 » domte l'indocilité même , tout
 » tomberoit dans la confusion ; & la
 » société , qui n'a été établie que pour
 » le bien , ne seroit plus que le centre
 » de l'horreur & du trouble le plus
 » funeste. Il est donc d'une extrême
 » conséquence que la foi des Arrêts
 » soit inébranlable. Car si les tempêtes
 » regnent dans le port même , il n'y
 » a plus d'asyle pour les hommes , &
 » il vaut autant les abandonner aux
 » orages dont la mer est sans cesse
 » agitée. » Ainsi doit procéder l'Avo-
 cat, lorsqu'il défend les préjugés en
 même cause.

Dans les affaires différentes indivi-
 duellement , mais dont l'espece est
 semblable , les Jugemens précédem-
 ment rendus n'offrent pas une res-
 source aussi victorieuse : mais ils ont
 toute la force de l'exemple , augmen-
 tée encore de l'intérêt du Tribunal

& de la Judicature. L'Avocat doit seulement prouver la ressemblance de l'espece ; & alors il peut se regarder comme vainqueur.

Par la même raison celui à qui l'on oppose un préjugé de cette nature, n'a d'autre moyen de défense, que de trouver quelque dissemblance entre les deux cas : & il est vrai que la variété des choses humaines est telle, qu'il n'est guere possible que deux causes, non plus que deux visages, soient parfaitement semblables. Il y a toujours quelque différence, que saisira la sagacité de l'Avocat. C'est de là qu'est née cette maxime commune au Palais que les Arrêts sont pour ceux qui les ont obtenus, & ne sont pas une loi générale. Ils la feroient, si les cas étoient parfaitement semblables. Mais c'est ce qui arrive très-rarement.

Il est encore plus rare qu'il soit permis à l'Avocat de se défendre contre l'Arrêt qu'on lui oppose, en critiquant les Juges qui l'ont rendu. Ce seroit faire mal sa cour aux Juges devant qui il parle, & du suffrage desquels dépend le succès de sa cause. On ne peut pas néanmoins exclure abso-

lument ce moyen : & je vois M. Cochin , dans sa cent trente-quatrième cause, l'employer contre un Arrêt qu'il lui importoit de détruire. Mais le Tribunal qu'il attaquoit est le Parlement de la ligue , qui , bien loin de faire autorité , est en horreur à tous les bons François. L'Avocat ne craint donc pas de traiter cette Compagnie d'*ombre de Parlement*, & de Tribunal devenu esclave d'une faction redoutable , qui étoit prête à renverser la Monarchie. Encore a-t-il soin de sauver , autant qu'il lui est possible , l'honneur de la Judicature , en disant & prouvant que l'Arrêt qu'il combat est l'ouvrage non de la Justice , ni d'un Tribunal libre , mais d'un parti rebelle , qui a fait prononcer ce qu'il a voulu par des Juges , qu'il faisoit gémir sous la plus violente oppression.

T. V.
p. 353.
p. 352.
p. 379.

SECTION III.

Avis sur l'usage des lieux de Rhétorique. Nécessité d'étudier sa cause.

IL n'est pas besoin d'avertir aujourd'hui que l'usage des lieux de Rhétorique ne consiste pas , soit à les em-

Usage des lieux de Rhétorique

ployer tous dans chaque matiere que l'on traite , soit pour en faire un choix , à s'en mettre la liste devant les yeux , & à les interroger tous l'un après l'autre , sur la contribution qu'ils peuvent fournir à l'ouvrage dont on cherche actuellement les matériaux.

L. V, c. 10. Quintilien a cru cet avis nécessaire au temps où il écrivoit. Mais notre siècle est plus porté à mépriser les préceptes communs & anciens, qu'à en pousser la scrupuleuse observation jusqu'au petit & au ridicule.

Quel est donc pour nous l'usage des lieux de Rhétorique en écrivant ? Il faut d'abord qu'ils soient bien connus, & qu'on les ait considérés & en eux-mêmes , & dans les exemples qui s'en présentent à chaque pas ; en un mot, qu'on se les soit rendu familiers , & par l'étude , & sur-tout par l'exercice. Alors , pour me servir des comparaisons de Quintilien , de même que la main du joueur d'instrumens se porte comme d'elle-même , & par habitude sur chaque corde qui convient à l'air qu'il exécute ; de même que les lettres & les syllabes du mot que l'on veut tracer sur le papier , s'offrent , sans se faire cher-

cher

cher, à celui qui écrit : pareillement les lieux de Rhétorique se prêteront au service de l'Orateur en vertu du seul besoin de la matière. En réduisant à ces termes l'utilité des lieux de Rhétorique, je ne crois pas que l'on puisse la révoquer en doute. Quand on a sous la main les moyens généraux de trouver des preuves, il doit être assurément plus aisé de tirer de chaque sujet particulier les raisonnemens qu'il fournit.

Mais il faut avouer que la méthode la plus sûre, la plus directe & la plus indispensablement nécessaire, pour trouver les matériaux du discours que l'on prépare, c'est l'étude de son sujet. Cette étude demande des soins, de l'attention, un examen réfléchi, surtout dans le genre judiciaire. C'est ce qui paroît clairement par tout ce que j'ai dit sur les pièces du procès, & sur les dépositions des témoins. Cicéron y ajoute une pratique très-
L'étude de son sujet est la meilleure & la plus utile méthode.
II, de Orat.
99-103.

« Je me fais instruire de l'affaire ,
 » dit-il sous le nom de l'Orateur

» Antoine , par la partie elle - même
 » qui implore mon secours : & je ne
 » veux avoir aucun témoin de notre
 » conversation , afin que celui que
 » j'interroge ait toute liberté de s'ex-
 » pliquer. J'ai soin même de plaider
 » la cause de la partie adverse , afin
 » que mon client plaide la sienne , &
 » qu'il ne laisse rien échapper de tout
 » ce qu'il a pensé sur son affaire. Lors-
 » qu'il s'est retiré , je remanie tout ce
 » qu'il m'a dit , & je soutiens moi seul
 » trois rôles différens avec une exacte
 » impartialité , le mien , celui de l'A-
 » vocat adverse , celui du Juge. Je
 » fais ainsi le triage & l'estimation de
 » mes moyens. Par-là je me procure
 » l'avantage de penser dans un temps ,
 » & de parler dans un autre : deux
 » choses que la plupart des Avocats ,
 » comptant sur leurs talens , font à la
 » fois. Mais quelque habiles qu'ils
 » puissent être , certainement ils par-
 » leroient mieux , s'ils se donnoient
 » auparavant le temps de penser. »

P. xiiij.

L'Auteur de la Préface des Œuvres de
 M. Cochin , assure que la pratique
 recommandée ici par Cicéron , étoit
 suivie exactement par cet illustre Ora-
 teur de nos jours.

L'étude approfondie de la cause paroît à Cicéron si nécessaire pour l'Avocat qui doit plaider, qu'il s'exprime même durement contre ceux qui la négligent. « Je vois, dit-il, tous les jours des causes se perdre par le peu de soin qu'a eu l'Avocat de s'en instruire. Car il en est quelques-uns, qui par l'ambition de paroître fort occupés, de remplir tout le Barreau, & de voltiger sans cesse d'un Tribunal à l'autre, plaident souvent des causes qu'ils ne se sont pas donné le temps d'étudier. De là résultent plusieurs fâcheux inconvéniens. C'est négligence, que de traiter avec peu de soin ce que l'on a entrepris : c'est perfidie, que de manquer aux engagements contractés : mais ce qu'ils ne croient pas, & qui est pourtant très-vrai, c'est que l'on ne peut parler que misérablement de ce que l'on ne fait pas. Ainsi entre deux taches honteuses ils font le plus mauvais choix : ils comptent pour peu celle qui est la plus grande, c'est-à-dire, la honte de la négligence : ils craignent davantage la réputation de bê-

» tise, & ils s'exposent à l'acquérir. »

Tels sont les moyens que l'Orateur doit employer pour chercher & trouver des preuves. Mais il n'est pas seulement obligé de prouver : il faut de plus que, pour réussir à persuader, il trouve le secret de rendre sa personne aimable. C'est ce que l'on appelle en Rhétorique *Mœurs*, ou, d'un mot grec qui signifie la même chose, *Ethos*

CHAPITRE II.

De ce que l'on appelle en Rhétorique Mœurs ou Ethos.

Définition
de ce qu'on
appelle
Mœurs en
Rhétorique.

ON doit se rappeler ici ce que nous avons dit d'après Aristote, ou plutôt d'après le bon sens & l'expérience, que les choses que l'Orateur veut persuader, n'agissent pas seulement selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais que la considération de la personne de celui qui parle influe beaucoup dans la persuasion, & que selon qu'il se rend agréable ou désagréable aux Auditeurs, l'effet de son discours est totalement différent.

Il faut donc que l'Orateur tâche de se rendre aimable à ceux à qui il veut persuader quelque chose que ce puisse être : sans quoi il court risque d'échouer, même avec les moyens les plus persuasifs de leur nature. Dans le genre judiciaire, comme il parle pour un tiers, dont les intérêts deviennent les siens, il doit pareillement le peindre en beau, & donner une idée avantageuse du caractère, de la conduite, & des procédés de son client. L'Avocat est regardé comme ne faisant qu'une même personne avec celui dont il plaide la cause.

Or maintenant le moyen de se rendre aimable, c'est d'exprimer en soi des mœurs douces, modestes, bienfaisantes : & c'est par cette raison que cette partie de l'Art de persuader a été appelée *Ethos* en grec, & *Mœurs* en françois. Ces deux mots ont le même sens.

Le soin de se peindre sous des traits Leur utilité.
aimables est nécessaire à quiconque parle ou écrit. Disons mieux : il est nécessaire dans toute la conduite de la vie. Mais je ne dois considérer ici que ce qui regarde l'Eloquence. Il n'est point d'Orateur, il n'est point

d'Ecrivain , qui ne gagne beaucoup à inspirer pour soi de la confiance , de l'estime , de l'amitié.

Dans le
genre déli-
bératif ,

Dans le genre délibératif on sent tout d'un coup , de quelle importance il est à celui qui donne un conseil , de se montrer digne de la confiance de celui qui l'écoute.

Rhét. l. II,
c. I.

Si l'on demande quelles sont les qualités propres à inspirer la confiance , ce , Aristote les détermine très-bien , & les fixe à trois ; savoir , la prudence , la vertu , la bienveillance. « Car , dit-
,, il , ceux qui nous trompent le font
,, parce qu'ils manquent ou de ces
,, trois qualités , ou de l'une d'elles.
,, Faute de prudence , ils ne voient
,, pas le vrai : ou étant vicieux , ils le
,, voient , mais nous le cachent : ou
,, enfin ne nous étant point affection-
,, nés , quoiqu'ils soient prudens &
,, vertueux , ils ne se croient pas obli-
,, gés de nous dire ce qui nous est le
,, plus convenable. ,, Ces trois cas em-
brassent tout ce qui est possible. Ainsi
celui qui réunit les trois qualités ci-
dessus exprimées , ne peut manquer
d'attirer la confiance & de paroître
digne d'être cru.

Cette doctrine d'Aristote ne peut

être mise dans un plus beau jour que par l'exemple du discours de Burrhus à Néron, dans Racine, pour dissuader & rompre le projet formé d'empoisonner Britannicus. La sagesse politique & la vertu ont dicté ce discours. L'affection vive & tendre pour l'Empereur y regne & le remplit d'un bout à l'autre. Combien est douce & insinuante la peinture des sentimens exprimés dans ces beaux vers !

- « Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
- » Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence !
- » Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
- » Dans quel repos, ô ciel ! les avez-vous coulés ?
- » Quel plaisir de penser, & de dire en vous-même :
- » *Par-tout en ce moment on me bénit, on m'aime.*
- » *Je ne vois point le peup'e à mon nom s'alarmer.*
- » *Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.*
- » *Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage.*
- » *Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage.* »

Ces sentimens, il est vrai, ne sont pas peints par Burrhus dans sa propre personne. Mais celui qui les exprime si bien, les a dans le cœur : c'est là le langage de la vertu & de l'affection. Le Poëte a donc eu droit de donner un heureux succès à ce discours, & de lui faire désarmer la férocité même de Néron. Mais

malheureusement le vice , la fourberie , l'adulation , imitent trop aisément les traits de la vertu , de la prudence , & de l'affection sincère. C'est de quoi le Poëte nous fournit l'exemple dans la scène suivante , où Narcisse détruit l'ouvrage de Burrhus , & fait conclure l'exécution du crime projeté. Grand avertissement pour ceux qui ne veulent pas se laisser tromper.

Les sermons , pour se faire écouter avec fruit , exigent de l'Orateur sacré , non seulement la probité humaine , mais la piété chrétienne. Quelle confiance peut prendre le peuple en un Prédicateur dont les œuvres démentiroient les paroles ? Le langage de l'exemple est le plus fort ; & s'il est contraire à celui de la bouche , il en détruira tout l'effet. Cette maxime est si constante & si connue , qu'il seroit inutile d'y insister. L'Auteur de *Chant I. l'Art de prêcher* , l'a traitée assez au long. J'en extrairai seulement ici ce petit nombre de vers.

» Que par-tout sa conduite (du Prédicateur) à ses sermons réponde :

» Et qu'il prêche d'exemple au milieu du grand monde.

Et un peu plus bas :

» Qui dans la chaire est monté sans vertu . . .
 » Court risque d'affoiblir la foi qu'il vient prêcher ,
 » Et d'endurcir les cœurs qu'il auroit dû toucher. »

Dans le genre judiciaire, l'expression des mœurs douces & aimables est aussi d'une grande utilité pour l'Avocat ; & Cicéron en fait un précepte, qu'il donne pour très-important , & qu'il développe avec soin. « C'est ,
 „ dit-il , un puissant secours pour
 „ gagner sa cause , que de commen-
 „ cer par faire estimer & aimer sa
 „ personne , ses mœurs , sa conduite ,
 „ & pareillement le caractère & les
 „ procédés de celui pour qui l'on par-
 „ le, & de donner au contraire une idée
 „ défavorable de ses adversaires. La
 „ dignité de la personne , sa bonne
 „ réputation , ses belles actions , sont
 „ des motifs qui concilient la bien-
 „ veillance : mais en supposant que
 „ la réalité réponde au discours. On
 „ peut embellir un fond vrai : on
 „ ne peut pas créer. Il est très-utile
 „ de montrer en soi-même & en son
 „ client des marques de facilité , de
 „ bienfaisance , de douceur , de piété
 „ envers tous les objets qui méritent

Dans le
genre judi-
ciaire.

De Orat. II,
182-184.

» tent ce sentiment de reconnoissan-
 » ce ; d'un esprit qui n'est point avide,
 » ni ouvert à d'insatiables desirs.
 » Tout ce qui annonce la probité , la
 » modestie , l'éloignement de l'or-
 »ueil , de l'opiniâtreté , de l'esprit
 » de chicane , de l'emportement &
 » de la violence , est propre à gagner
 » les cœurs , & indispose contre ceux
 » en qui ces qualités ne se trouvent
 » pas. Ainsi c'est sous des traits op-
 » posés qu'il faut peindre les adver-
 » saires. Représenter les mœurs de
 » celui pour qui vous plaidez , comme
 » réglées par la justice , irréprocha-
 » bles , religieuses , timides même ,
 » & disposées à supporter les injures ,
 » c'est une ressource admirable pour
 » persuader : & cette idée , bien im-
 » primée dans l'esprit des Juges , a
 » quelquefois plus de force que le
 » fond même de la cause. »

Un des traits les plus essentiels à
 ce caractère aimable de probité &
 de douceur , est que , si l'on se trouve
 dans le cas d'une démarche vive &
 forte , on ne s'y détermine qu'à re-
 gret & par nécessité. C'est aussi sous
 cette couleur que M. Cochin , dans

des Religieuses de Maubuisson , qui
 plaidoient contre leur Abesse. “ Les
 ” Religieuses de Maubuisson , dit-il ,
 ” gémiroient encore en secret des
 ” désordres qu’elles vont exposer
 ” aux yeux de la Justice , si la Reli-
 ” gion , si l’intérêt d’une maison qui
 ” leur est chere , si le respect qu’elles
 ” doivent à la mémoire de leur der-
 ” niere Abesse (a) , ne les avoient
 ” forcées de rompre le silence. . . .
 ” Les fonds du Monastere aliénés ,
 ” les revenus dissipés , les fermes &
 ” les bâtimens dégradés , ont fait
 ” craindre avec raison que l’Abbaye
 ” ne se trouvât bientôt sur le pen-
 ” chant de sa ruine. Enfin la tyrannie
 ” exercée même sur les consciences ,
 ” a achevé de porter par-tout l’horreur
 ” & la désolation. Etoit-il permis à
 ” des Religieuses instruites des devoirs
 ” de leur état , d’être insensibles à des
 ” maux si pressans ? Et ne les auroit-
 ” on pas regardées comme compli-
 ” ces de tant de désordres , si elles
 ” n’avoient enfin fait éclater leurs
 ” plaintes , peut-être trop long-temps
 ” retenues ? ”

Voilà bien le précepte de Cicéron

(a) L’illustre Princesse Palatine.

rempli : les clientes représentées par leur Avocat sous les traits les plus capables de faire estimer & aimer leur caractère , & la partie adverse peinte avec des couleurs bien odieuses. M. Cochin acheve le tableau en déclarant que les Religieuses de Maubuisson , forcées de faire éclater leurs plaintes , auront soin de ne point *s'écarter du respect qu'elles doivent conserver pour leur Abbessé* : trait de modération , qui , en leur conciliant les esprits , tourne par contre-coup au désavantage de celle qui a maltraité des filles si dignes d'estime.

M. Cochin , dans ses Plaidoyers , parle très-peu de lui-même : mais il n'en réussit que mieux à faire aimer sa modestie. Quelque attention qu'il ait à se cacher , pour ne présenter aux yeux que sa cause , l'empreinte visible de la probité dont il est rempli , se fait sentir dans tout ce qu'il dit. Elle résulte de la chose même. L'Orateur ne cherche point à paroître homme de bien : il le paroît , parce qu'il l'est réellement. Dans ses moyens , dans ses raisonnemens , dans les jugemens qu'il porte , dans les maximes qu'il établit , éclate le res-

pect pour tout ce qui doit être respecté , pour les Loix , pour les Mœurs , pour la Religion. On sort de la lecture de ses Discours & de ses Mémoires , pénétré d'estime pour les sentimens vertueux de l'Avocat , sans qu'il ait rien employé qui tendit directement à la chercher ni à la demander. Il a mieux fait : il l'a méritée. J'ai éprouvé ce que je dis ici : & je pense que tout lecteur des Œuvres de M. Cochin en sera de même affecté. Elles seules font l'éloge de son cœur aussi-bien que de ses talens. On peut joindre quelques traits détaillés de sa vie & de sa conduite , que présente la Préface de l'Editeur. On ne fera pas plus convaincu : seulement on restera plus instruit.

J'ai remarqué comme un trait du caractère de M. Cochin , qu'il parle peu de lui-même : son exemple est une loi pour tous les Orateurs. “ Le
 „ moi est haïssable , a dit un grand
 „ & excellent Ecrivain , & il est
 „ l'ennemi de tous les autres. „ Cha-
 cun de ceux qui vous écoutent a le
 sien : & pour leur plaire , il faut vous

p. xlix, 6
 suiv.

oublier , & ne les obliger point de s'occuper de vous. Il est assez ordinaire à ceux qui traitent de grandes matieres , de parler de la foiblesse de leur talent , de se représenter comme accablés sous l'importance de leur sujet. Vaine subtilité de l'amour-propre , qui aime mieux dire du mal de soi , que de s'en taire. Dans tous les genres & dans tous les cas possibles , on doit ne parler jamais de soi-même que par nécessité. C'est l'unique moyen de ne pas déplaire aux Auditeur.

Un Juge qui rapporte une affaire , l'Avocat-Général qui rend compte à l'Audience des moyens des Parties , & qui donne ses conclusions , sont inspirés sur la maniere de se concilier les esprits , par le personnage qu'ils font , & qui est celui de la justice elle-même. Ils ne sont les défenseurs des intérêts d'aucun plaideur. Leur intérêt unique est le vrai & le juste. Un rôle si saint exige la gravité , la dignité , une neutralité parfaite pour les personnes : ces qualités impriment par elles-mêmes le respect & la confiance. Le Magistrat qui parle , n'a qu'à se laisser guider par

le caractère même de la fonction qu'il exerce. Il y joindra utilement la modestie dans les expressions, & les témoignages de respect pour ceux qui l'écoutent, & qui sont ou ses collègues, ou même revêtus d'une autorité supérieure à la sienne. Les Plaidoyers de M. d'Aguesseau présentent de parfaits modèles sur tous ces devoirs.

Dans les discours du genre démonstratif, il pourroit sembler d'abord, que comme le plus souvent il ne s'y agit pas d'intérêts aussi pressans que dans les matieres des délibérations & des jugemens, l'Orateur n'auroit pas un si grand besoin de donner une idée avantageuse de ses mœurs. Mais en examinant les choses de plus près, peut-on douter que celui qui loue ne soit intéressé à faire concevoir de la confiance en sa sincérité, qui donnera tant de prix à ses éloges; & que celui qui blâme, n'augmente le poids de sa censure, par le respect qu'inspireront pour la personne l'amour de la justice & une exacte impartialité?

En général, non seulement dans les discours oratoires, mais sur quelque matiere & en quelque genre que

Dans le genre démonstratif.

En toute espèce d'ouvrage ou de discours.

l'on parle ou que l'on écrive , il est très-avantageux de tremper ses pinceaux dans les couleurs de la vertu. Nul attrait plus puissant n'a fait chérir de toute l'Europe tout ce qu'a écrit M. Rollin , que celui de la vertu , qui respire dans son livre à chaque page. On ne peut s'empêcher d'aimer un Ecrivain qui fait éclater par-tout le respect pour la Religion , l'amour de tout ce qui est bon & louable , la candeur & la droiture de la plus belle ame qui fut jamais : & l'affection conçue pour l'Auteur se répand sur l'ouvrage..

Un autre modele excellent dans le même genre est M. Duguet , Ecrivain fécond , élevé , d'un savoir immense , d'une saine critique , & qui joint à ces qualités estimables tout ce qui est capable de les faire aimer. Ses ouvrages consacrés à la Religion , respirent toutes les vertus Chrétiennes. Mais ce que je remarque ici , c'est le ton de douceur & de modestie qui par-tout y regne ; l'esprit de conciliation , qui en fait un des caracteres les plus marqués. S'il est un moyen de concilier deux sentimens qui paroissent se combattre , il le trouve & le met en œuvre.

S'il est obligé de réfuter, c'est avec des égards & des ménagemens infinis. Ses expressions sont mesurées & circonspéctes. Il distingue la personne d'avec l'opinion : & si l'auteur qu'il réfute est respectable, il ne manque point de lui rendre l'hommage qui lui est dû, & de sauver son autorité sur le reste en même-temps qu'il le combat sur un point particulier. Jamais rien d'aigre ni de contentieux. La lecture des ouvrages de M. Duguet est propre, non seulement à lui attirer la confiance, mais à inspirer la douceur & la modération dont il étoit rempli.

Que l'on ne mette donc plus en question, si l'Orateur doit être défini, d'après Caton, un homme de bien qui possède l'art de la parole. La vertu est nécessaire à l'Orateur pour parvenir au but qu'il se propose. Il veut persuader : & le moyen de persuasion le plus efficace, est la vertu de celui qui parle.

L'Orateur
doit être
homme de
bien.

Il ne reste d'autre subterfuge à ceux qui voudroient contester cette vérité, que de dire qu'il n'est point nécessaire à l'Orateur d'être homme de bien, & qu'il lui suffit de le paroître. Ressource aussi foible, qu'elle est scandaleuse ! Il n'est pas possible qu'un homme

soit constamment & uniformément hypocrite. Le vrai perce toujours par quelque endroit. L'unique secret pour paroître homme de bien , c'est de l'être.

On trouvera bon , je pense , que je prenne dans l'Antiquité un exemple qui fasse briller par le contraste la maxime que j'établis ici. Cassius Sévère , qui vivoit sur la fin du regne d'Auguste , avoit beaucoup de talent pour l'Eloquence : *orandi validus* , comme dit Tacite. Voici un trait de lui aussi odieux que mal-habile. Il accusoit Asprénas , comme coupable d'empoisonnement : & il commença ainsi son discours : “ Grands Dieux , je vis ! & „ je me réjouis de vivre , puisque je „ vois Asprénas accusé. „ On sent combien ce trait décele un mauvais cœur , & combien il est capable d'aliéner les esprits. Quelle opposition entre cette joie méchante pour le mal d'autrui , & le précepte que Cicéron nous donnoit tout-à-l'heure ! “ Sil vous faut „ faire quelque démarche vive & forte, „ paroissez ne vous y résoudre qu'à regret & avec répugnance. „ L'honnête homme n'aura nulle difficulté à montrer cette répugnance , parce qu'il

Tac. Ann.
IV, 21.

Quintil.
l. XI, c. 1.

la sentira réellement. Le méchant parlera comme Cassius Sévère, & se fera haïr. Concluons donc hardiment que l'Orateur doit être homme de bien. Celui qui aura tous les talens sans la vertu & la probité, manquera d'un secours très-utile, & souvent nécessaire pour persuader.

La douceur est le caractère propre qui doit régner dans les sentimens que l'Orateur exprime en soi-même & en la personne de celui pour qui il parle, s'il veut concilier les esprits. Ainsi tout doit être doux alors ; les choses, le style, l'action. Il n'est point question ni de figures vives, ni de prononciation véhémence. Un ton de voix doux, un air de visage qui annonce la candeur & la modestie, une action qui caractérise la facilité des mœurs, une phrase naturelle, coulante sans pompe & sans emphase, sans ostentation de grandeur ; voilà ce que Cicéron & Quintilien exigent de l'Orateur dans le genre dont nous parlons. Vous voulez vous faire regarder comme bon & plein d'humanité : que tout en vous porte l'empreinte de la douceur & de la bonté.

La douceur doit régner dans tous les accompagnemens du discours, qui tend à la conciliation des esprits.

*Cic. de Or.
l. II, 182-184.
Quintil. l. VI, c. 2.*

Exemple
tiré de Cicéron.

cours de Cicéron pour Plancius, remplit parfaitement l'idée que j'exprime ici. Comme il est long, j'aurai soin de l'abrégé ; mais il est si propre au sujet , que je ne puis l'omettre entièrement. Je dois d'abord en expliquer l'occasion.

Plancius avoit rendu à Cicéron des services importans dans le temps de son exil : & l'Orateur faisoit beaucoup valoir ce motif qu'il avoit de s'intéresser vivement pour son client , qui avoit été son bienfaiteur. Les accusateurs , qui dans cette affaire n'épargnerent point du tout Cicéron personnellement , prétendoient qu'il exagéroit les services de Plancius. Ils s'étoient même moqués de quelques larmes qu'ils avoient vu couler de ses yeux , dans une occasion où il plaidoit pour un autre de ceux à qui il avoit obligation de son retour dans sa patrie. Cicéron répond magnifiquement à ces reproches , en avouant de bon cœur qu'il les mérite , & en faisant gloire d'y avoir donné lieu.

« Je souhaite sans doute , dit-il ,
 » de posséder , s'il est possible , toutes
 » les vertus : mais ils n'en est aucune
 » dont je sois si jaloux que la recon-

5, noissance. En effet , cette vertu est
 ,, non seulement la plus grande , mais
 ,, la mere de toutes les autres vertus. ,,
 C'est ce que l'Orateur prouve en dé-
 tail de la piété filiale , de la piété en-
 vers la patrie , envers la Divinité ; de
 l'attachement à ses amis , aux maîtres
 à qui on est redevable de son éduca-
 tion : après quoi revenant à lui , il
 ajoute : “ Quant à moi , je ne trouve
 ,, rien si digne de l'homme , que d'a-
 ,, voir un cœur sensible , non-seule-
 ,, ment aux bienfaits , mais aux sim-
 ,, ples témoignages de bienveillance :
 ,, & rien au contraire ne me paroît si
 ,, opposé à l'humanité , si barbare , si
 ,, féroce , que de se mettre dans le
 ,, cas , je ne dis pas d'être jugé indi-
 ,, gne du bienfait reçu , mais de n'y pas
 ,, répondre suivant toute l'étendue de
 ,, son pouvoir. ,, Cicéron conclut de
 cette belle & aimable morale , qu'il
 n'a garde de se défendre du préten-
 du crime qu'on lui fait de pousser trop
 loin la reconnoissance. “ Puisqu'il en
 ,, est ainsi , dit-il à l'accusateur , je
 ,, m'avoue vaincu , je reconnois la
 ,, vérité du reproche que vous me fai-
 ,, tes : & quoiqu'il ne puisse y avoir
 ,, d'excès en reconnoissance , je con-

„ viens que je passe les bornes en ce
 „ genre : & je vous supplie , Mes-
 „ sieurs , dit-il aux Juges , de ne point
 „ regarder vos bienfaits comme mal
 „ placés sur la tête d'un homme à qui
 „ son censeur n'impute point de tort
 „ plus grave , que celui d'être trop re-
 „ connoissant. „

Quelle estime , quelle bienveillan-
 ce , de tels sentimens n'inspirent-ils
 point aux auditeurs pour celui qui
 s'en montre pénétré ! Combien un tel
 caractère se rend-il aimable , & ac-
 quiert-il par-là de crédit sur les es-
 prits , pour en obtenir tout ce qu'il
 souhaite !

C H A P I T R E I I I.

D E S P A S S I O N S.

*Nécessité , légitimité , pouvoir des
 Passions dans l'Eloquence.*

Nécessité
 des passions
 en Eloquen-
 ce.

Aux preuves , aux traits de mœurs
 aimables en sa personne , l'Ora-
 teur doit encore ajouter le secours des
 passions , qu'il lui importe d'exciter ou
 de calmer dans ses auditeurs. Car selon
 les différens mouvemens dont est agité

celui qui vous écoute , il juge différemment : & par conséquent , pour réussir à le persuader , vous avez besoin d'exciter en lui ceux qui vous sont favorables , & de calmer les contraires. Le vrai moyen de persuader & d'intéresser est , selon Boileau ,

*Art Poét.
Chant III.*

« Que dans tous vos discours la passion émue
» Aille chercher le cœur , l'échauffe , le remue. »

Mais il s'élève une question importante. Est-il permis à l'Orateur , que nous disions tout-à-l'heure devoir être homme de bien , d'émouvoir les passions , qui de leur nature sont bien plus propres à aveugler qu'à éclairer ? Aristote même condamne cette pratique , & décide positivement , que remuer les Juges & les porter à la colere , à l'envie , & à la compassion , c'est la même chose que si l'on tortuoit la regle dont on prétend se servir.

*Légitimité
de ce moyen
de persuasion.*

*Rhétor. I.
I, c. I.*

Cette question vaut la peine d'être examinée. Car s'il étoit véritablement contraire aux loix de la morale d'exciter les passions par le discours , il faudroit sans difficulté sacrifier les intérêts de l'éloquence à ceux de la vertu. Il est nécessaire de bien vivre ,

& il n'est pas nécessaire de bien dire. Mais il est possible de concilier ces deux intérêts , & l'art d'émouvoir les passions , si utile pour l'éloquence , n'est point pros crit par la morale.

En effet , quand nous parlons ici de passions , nous n'entendons point celles qui sont déterminées à des objets illicites , & conséquemment vicieuses par elles-mêmes , telles que l'avarice , la cruauté , la manie du plaisir. Inspirer de telles passions aux hommes , c'est les pervertir : & l'Eloquence rougiroit de prêter son ministère & son talent à un si indigne usage. Nous parlons des passions primitives & considérées en général , de l'amour , par exemple , de la haine , de l'espérance , de la crainte , de la joie , du déplaisir. Or sous ce point de vue , les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises : elles sont des secours que la nature nous donne pour nous aider à agir : il ne faut que les déterminer vers un objet légitime , pour les rendre non seulement innocentes , mais utiles & avantageuses. Si donc la cause que l'Orateur soutient est bonne & juste , qui doutera qu'il ne puisse les appeller à son secours ?

Mais

Mais c'est dans ce seul cas que nous lui en permettrons l'usage. S'il s'en sert pour accréditer le mensonge, pour dérober le coupable à la peine qui lui est due, ou, ce qui seroit encore plus odieux & plus criminel, pour perdre un innocent, alors il abusera d'un art bon en soi. L'abus sera sur lui : mais l'art demeuré exempt de tout reproche.

N'outrons rien néanmoins. Quand nous disons que les passions ne peuvent licitement être employées en Éloquence que pour le service de la justice, nous entendons parler de la justice connue de l'Orateur. S'il se trompe de bonne foi, comme il peut arriver dans toutes les choses humaines, que les circonstances semblent souvent dénaturer, que la multitude des Loix & les sentimens contraires des Jurisconsultes embrouillent quelquefois, au lieu de les éclaircir ; l'erreur prise pour la vérité a les mêmes droits qu'elle, & l'Avocat combat légitimement pour le faux avec les armes qu'il compte employer à faire triompher le vrai. Sans cela une cause ne pourroit point trouver deux Avocats qui la plaïassent sous ses deux

faces, & qui soutinssent l'un l'affirmative, & l'autre la négative.

Une preuve fameuse de la nécessité du secours des passions pour prévenir quelquefois l'injustice, & pour sauver l'innocence & la vertu, est la condamnation de Socrate, qui ayant dédaigné ce moyen de se défendre, succomba sous la méchanceté de ses accusateurs. L'histoire Romaine nous fournit un exemple tout semblable, mais qui est moins universellement connu, & que je rapporterai ici d'au-

Cic. de Or. l. 1. tant plus volontiers, qu'il a été traité
229 & *seqq.* & discuté par Cicéron.

Rutilius étoit l'homme le plus vertueux de son siècle, & il a mérité d'être appelé le modèle de la probité. Il s'attira la haine des Chevaliers Romains, qui tenoient les fermes des revenus publics, par le zèle courageux avec lequel il s'efforça de réprimer leurs vexations en Asie, où il se trouva en autorité. Par une malheureuse circonstance, ces mêmes Chevaliers, Financiers dans les Provinces, étoient alors en possession de la Judicature dans Rome. Ils résolurent de profiter de leur pouvoir pour se venger, & en même-temps pour in-

timider par un exemple éclatant les Magistrats qui ne voudroient point conniver à leurs brigandages. Ils manœuvrèrent si bien , que Rutilius , qui avoit fait une sévère justice des concussionnaires , se vit lui-même , lorsqu'il fut de retour à Rome , accusé de concussion. L'affaire étoit aussi périlleuse qu'injuste : les mêmes hommes étoient exactement Juges & Parties. Rutilius sentit le danger : mais il se piqua d'héroïsme. Il voulut imiter Socrate : il ne prit point le deuil , comme c'étoit l'usage dans ces occasions : il trouva indigne de lui de s'humilier devant les Juges. Il refusa même le secours de l'Eloquence. Le talent supérieur des Orateurs Crassus & Antoine , ses contemporains & ses amis , fut auprès de lui un titre d'exclusion : & il ne voulut point employer leur ministère. Il leur préféra Scevola , qui connoissoit parfaitement les Loix , & qui dans le discours avoit simplement le don de la clarté & de la justesse. Il plaida lui-même sa cause avec toute la sévérité stoïque : & il fut condamné , malgré son bon droit & son innocence.

La réflexion se présente ici natu-

rellement : mais je crois faire plaisir au Lecteur de la lui rendre dans les termes de Cicéron. Il fait parler Antoine , qui s'adresse à Crassus , & lui dit : « Si vous eussiez plaidé cette » cause , & qu'il vous eût été permis » de la traiter à votre maniere , je suis » persuadé que quelque scélérats que » fussent les Juges , quoique perni- » cieux citoyens , quoique dignes de » tous les supplices , la force & la vé- » hémence de vos discours auroient » triomphé de leur barbarie , & l'au- » roient arrachée du fond de leur » cœur. Mais il nous a fallu perdre un » si excellent homme , parce que sa » cause a été plaidée comme si nous » vivions dans la République imagi- » naire de Platon. »

Ce raisonnement n'est qu'une supposition , bien fondée sans doute & très-certaine. Mais la supposition est réalisée dans l'exemple de Lélius & de Galba , deux Orateurs , dont l'un étoit tranquille & froid , l'autre véhément & plein de feu. Lélius défendoit une cause très-juste , & il la plaida jusqu'à trois fois , sans pouvoir obtenir un Jugement. Galba le remplaça ; & il emporta l'affaire dès le premier plai-

doyer. Ce fait est encore tiré de Cicéron, & il a été transporté par M. *De Ch. Orat. 85-89.* Rollin dans son Histoire Romaine, Liv. XXVII.

On ne peut donc pas douter que la justice & le bon droit n'aient besoin du secours des passions en Eloquence pour subjuguier les esprits des auditeurs : & cet usage des passions est assurément légitime. Si celui qui parle les excite pour une fin contraire, c'est que l'on peut abuser de ce qui est le meilleur en soi.

L'autorité d'Aristote, qui est très-grande en matiere de Rhétorique, ne peut pas nous être opposée, puisqu'il établit lui-même le principe des trois ressources nécessaires pour réussir à persuader, l'une tirée des choses, l'autre de la personne de celui qui parle, l'autre de la disposition opérée par la force du discours dans l'ame des auditeurs : & le second livre de sa Rhétorique roule presque tout entier sur les passions. Ainsi lorsqu'il a dit ce que l'on nous objecte, il exprimait la façon de penser de la plupart des Philosophes de son temps, & non la sienne.

C'est un fait constant, que les pas-

Son grand
pouvoir &
son efficace.

sions influent beaucoup dans la persuasion. Mais si nous voulons remonter jusqu'à la cause de cet effet, & connoître comment il est lié avec la nature de l'homme, c'est ce que Quintilien nous expliquera parfaitement.

A. VI, c. 2. « Les preuves, dit-il, peuvent bien » faire que le Juge pense que votre » cause est bonne : les passions font » qu'il le souhaite ; & parce qu'il le » souhaite, il est disposé à le croire. » Car lorsqu'il est une fois affecté des » sentimens de colere , de bienveil- » lance, de haine, de commisération, » il se persuade que c'est de son inté- » rêt propre qu'il s'agit : il n'examine » plus : il est emporté & entraîné, » comme par un courant rapide, dont » il suit l'impression. »

On a donc eu raison de dire que les passions dominant dans l'Eloquence, & qu'elles sont la voie la plus sûre pour aller à la victoire. Le talent de les émouvoir est celui qui fait les grands Orateurs. « Pour ce qui est des » autres parties de l'Eloquence, dit » Quintilien au même endroit, un gé- » nie médiocre peut y suffire, pourvu » qu'il soit aidé par la connoissance » des regles & par l'exercice. Jamais

„ on n'a manqué de gens qui fussent
 „ capables de trouver assez habilement
 „ ce qui sert à la preuve. Je ne les
 „ méprise point, ajoute l'illustre Rhé-
 „ teur : mais je crois que le service
 „ qu'ils rendent se réduit à empêcher
 „ que le Juge n'ignore rien de ce qu'il
 „ doit savoir : ils feroient bons, si
 „ l'on me permet de dire ce que je
 „ pense, à instruire l'Avocat. Echauf-
 „ fer & entraîner le Juge, faire naître
 „ en lui tels sentimens que l'on veut,
 „ le forcer par le discours à verser des
 „ larmes, & à entrer en indignation :
 „ voilà ce qui est extrêmement rare,
 „ & ce qui produit aussi les plus grands
 „ effets. Quand une cause n'est décidée
 „ que sur les preuves & les dépositions
 „ des témoins, le Juge ne se déclare
 „ qu'au moment où il prononce. Mais
 „ s'il est touché & enflammé par l'Ora-
 „ teur, il montre ce qu'il pense, assis
 „ encore sur le tribunal, & pendant
 „ qu'il écoute le discours. S'il est atten-
 „ dri jusqu'aux larmes, son suffrage
 „ n'est-il pas donné dès cet instant ? »

Ce que dit ici Quintilien, ne doit
 point être pris pour une exagération.
 L'Eloquence chez les Anciens opéroit
 ces miracles. J'en pourrois citer plu-

plusieurs exemples. Je n'en donnerai qu'un, mais bien frappant. Il n'est point d'homme de lettres qui n'ait lu plusieurs fois le plaidoyer de Cicéron pour Ligarius, & qui ne l'admire. Dans cette affaire César étoit en même-temps le Juge & l'offensé : & nous apprenons de Plutarque, qu'il étoit venu dans la ferme résolution de demeurer inflexible, parce qu'il regardoit Ligarius comme un ennemi personnel, que rien ne pouvoit regagner. C'avoit donc été la curiosité seule qui l'avoit amené au tribunal, parce que depuis bien des années il n'avoit point entendu plaider Cicéron. Mais il ne fut pas le maître de lui-même. On le vit plusieurs fois changer de couleur : tous les mouvemens que l'Orateur voulut lui inspirer, se peignirent successivement sur son visage : & enfin lorsque Cicéron exprima les dangers de la bataille de Pharsale, César frissonna & trembla de tout le corps ; & les piéces du procès, qu'il avoit apportées, lui tombèrent des mains. C'étoit bien là, suivant l'idée de Quintilien, absoudre d'action l'accusé, avant que de prononcer le jugement. Ligarius obtint sa grace, & il

en fut uniquement redevable à la force avec laquelle l'Orateur avoit su émouvoir & entraîner son Juge. Cet événement peut être regardé comme le chef-d'œuvre & le triomphe de l'Eloquence. Echauffer & remuer une multitude, n'est pas une entreprise si difficile, ni qui prouve d'une façon si merveilleuse la puissance du talent. Mais renverser & domter par la force du discours une ame telle que celle de César, c'est ce qui montre que rien n'est impossible à l'Eloquence animée par le sentiment.

C'est donc avec grande raison que les Anciens ont tant vanté le pouvoir des passions dans le discours oratoire, & nous ont fait regarder l'habileté à les manier, comme la principale partie de l'art de persuader. La chose est certaine, quoique la différence des temps & des lieux doive en modifier l'usage. Avec cette restriction, nous suivrons hardiment, dans ce que nous avons à dire des passions, les leçons, & souvent les expressions mêmes des grands Rhéteurs de l'Antiquité.

Les passions en Eloquence peuvent se considérer ou en général, ou dans

Division.

le détail de ce qui les regarde chacune en particulier. En général on peut les envisager sous trois rapports : du côté de l'Orateur , qui doit les exciter ; du côté des auditeurs , qu'il s'agit d'é-mouvoir , & enfin eu égard à la nature des choses qui doivent y donner matiere. Nous allons traiter par ordre ces trois objets , & nous ajouterons ensuite quelques réflexions , premièrement sur le style qu'il convient d'employer en ce genre , & en second lieu , sur les occasions & les matieres où l'on doit en faire usage : après quoi nous passerons aux considérations propres à chaque passion particulière. Les moyens de calmer les passions excitées par le discours feront le sujet d'une troisième section : & nous terminerons tout le traité des *Passions* oratoires par les comparer brièvement avec les *Mœurs*.



SECTION PREMIERE.

Des Passions en général.

ARTICLE I.

De ce qui est requis de la part de l'Orateur, pour exciter les Passions.

UN mot unique comprend tous les devoirs de l'Orateur qui veut exciter les passions. Pour toucher ceux qui l'écoutent, il faut qu'il soit touché lui-même. C'est ce que Boileau nous prescrit dans son Art Poétique :

Pour toucher les autres, l'Orateur doit être touché le premier.

Chant III.

« Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.
» Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez. »

Horace avoit dit la même chose avant lui. Et Cicéron développe ce précepte avec une étendue & une force qui ne laissent rien à désirer. C'est Antoine qu'il fait parler. « L'avis que je vous donne, dit ce grand Maître à deux jeunes Orateurs qui se faisoient une gloire de se rendre ses disciples, » c'est qu'en plaidant vous puissiez vous échauffer de colere, vous attendrir jusqu'aux larmes. Car il

*De Or.
l. I l.*

» n'est pas possible que votre audi-
 » teur entre dans les sentimens de
 » douleur, de haine, d'envie, de
 » crainte, de pitié, de tendresse, si
 » tous ces mouvemens, dont vous
 » prétendez l'affecter, ne paroissent
 » d'abord agir sur vous-même, &
 » vous pénétrer jusqu'au fond du
 » cœur. Comment le Juge conce-
 » vroit-il de l'indignation d'un fait
 » pour lequel vous sembleriez indif-
 » férent? Comment haïra-t-il, s'il ne
 » vous voit enflammé de haine? Com-
 » ment le toucherez-vous de com-
 » passion, si vous ne lui peignez
 » en vous-même la douleur par vos
 » expressions, par vos pensées, par
 » le ton de voix, par l'air du visage,
 » & enfin par les pleurs qu'il vous
 » verra répandre? Il n'est point de
 » matière si combustible, qui puisse
 » rendre flamme, si l'on n'y met
 » le feu: & nulle ame ne sera si bien
 » disposée à recevoir toutes les im-
 » pressions de l'Orateur, qu'elle puisse
 » s'allumer, si vous vous en appro-
 » chez dans un état de froid & de
 » glace. »

La chose lui Cicéron se fait une objection, non
 est possible. sur l'utilité de la pratique qu'il recom-

mande, (rien n'est plus évident) mais sur la possibilité. « Est-il au » pouvoir de l'homme, dit-il, de » se donner, quand il veut, les sentiments de colere, de pitié, de » toutes les autres passions ; & cela » par rapport aux affaires d'autrui ? » Oui sans doute, répond-il, la » chose est possible à l'Orateur, » & même sans qu'il lui faille employer ni feinte ni tromperie. La » nature y a pourvu. Les sujets même qu'il traite, les idées & les » tours qu'il met en œuvre, peuvent » beaucoup, & agissent d'abord sur » lui, avant que de communiquer » leur action à ceux qui l'écoutent. Il » en est lui-même plus fortement » ému, qu'aucun de ceux qu'il prétend émouvoir. »

Quintilien éclaircit & appuie cette *L. VI, c. 2.* doctrine par des réflexions qui la rendent sensible & palpable. « Aïdons-nous, dit-il, du secours de » l'imagination. Elle a une grande » force. Par elle les objets, même » absens, même chimériques, deviennent aussi présens à notre esprit, » que si nous les avions sous les yeux. » Nous croyons les voir & les tou-

» cher. » L'habile Rhéteur apporte en preuve ces jeux d'imagination, ces chimères folles, dont l'esprit des plus sages se repaît & s'amuse quelquefois, & que notre La Fontaine a si bien peintes dans sa Fable de la Laitière & du Pot au lait. J'emprunte volontiers le langage de cet aimable Poète.

« Quel esprit , *dit-il* , ne bat la campagne ?

» Qui ne fait châteaux en Espagne ?

» Picrocole , Pyrrhus , la Laitière , enfin tous ,

» Autant les sages que les fous ?

» Chacun songe en veillant : il n'est rien de plus doux.

» Une flatteuse erreur emporte alors nos ames.

» Tout le bien du monde est à nous ,

» Tous les honneurs , toutes les femmes.

» Quand je suis seul , je fais au plus brave un défi :

» Je m'écarte , je vois détrôner le Sophi.

» On m'élit Roi : mon peuple m'aime :

» Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant. »

Quintilien , qui s'est servi de cette idée même , observe que « dans de » pareils écarts nous voyons les fan- » tômes que notre imagination forge , » comme s'ils étoient réellement » existans. Nous ne croyons pas rê- » ver , mais agir. C'est un vice dans » notre esprit , ajoute-t-il. Mais qui

„ nous empêche de le tourner à bien ,
 „ & d'en faire un usage avantageux ?
 „ Par exemple , j'ai à plaindre le sort
 „ d'un homme cruellement assassiné.
 „ Ne puis-je pas me mettre sous les
 „ yeux le lieu , le moment , toutes
 „ les circonstances de l'action ? Je
 „ vois l'assassin sortir subitement de
 „ l'endroit où il s'étoit caché. Je vois
 „ le malheureux qui est attaqué , trem-
 „ bler d'effroi , crier au secours , de-
 „ mander grace , ou tâcher de pren-
 „ dre la fuite. Je vois l'un qui porte
 „ le coup , l'autre qui tombe par
 „ terre. Le sang qui coule , la pâleur
 „ répandue sur le visage , les gémis-
 „ semens , enfin le dernier soupir du
 „ mourant , se peignent dans mon
 „ esprit. » Qui saura se présenter
 les choses à l'imagination avec cette
 force , ne demandera pas comment
 il peut s'émouvoir au gré des cir-
 constances.

« Si nous avons besoin d'exciter la
 „ commisération , dit encore Quin-
 „ tilien , persuadons-nous que c'est
 „ nous à qui sont arrivés les maux
 „ que nous devons déplorer. Soyons
 „ cet homme qui a souffert des trai-
 „ temens indignes & cruels. Ne trai-

» tons point la chose comme étran-
 » gere par rapport à nous : emprun-
 » tons la douleur de l'offensé. Alors
 » nous dirons tout ce que , si nous
 » étions dans le même cas , nous di-
 » rions pour nous-mêmes. »

L'objection est assurément bien ré-
 solue par les observations de Cicéron
 & de Quintilien. Ils y joignent l'un
 & l'autre l'exemple des Comédiens ,
 qui ont à représenter non pas des
 objets réels , mais des sujets feints ,
 sans vérité , sans existence , ou du
 moins éloignés de nous par des dis-
 tances immenses & de temps & de
 lieux ; & qui néanmoins s'attendris-
 sent jusqu'à verser des larmes , s'é-
 chauffant & s'allumant jusqu'au point
 que leurs yeux étincellent de colere
 & paroissent en feu. « Si l'Acteur est
 » affecté par des vers qu'il récite sim-
 » plement de mémoire , pensez-vous ,
 » dit Antoine , que le Poète , en les
 » composant , fût froid & tranquille ?
 » Cela n'est pas possible. Il faut de
 » l'enthousiasme au Poète , & du sen-
 » timent dans l'Orateur. »

Antoine se cite lui-même pour
 exemple : il rappelle ce qu'il avoit
 fait en défendant la cause d'Aquil-

lius accusé de concussion , lorsque dans la péroration , il prit son client par le bras , le fit lever , lui déchira sa tunique pardevant , pour montrer aux Juges les cicatrices des blessures honorables que ce brave guerrier avoit reçues en plusieurs combats.

« Ne croyez pas , dit-il , que dans
» cette cause , où je n'avois pas à ex-
» primer par le discours une image
» des anciennes aventures & des dou-
» leurs vaines d'un héros fabuleux ,
» mais à sauver de l'exil un illustre
» Consulaire vivant & existant sous
» mes yeux ; où il me falloit non
» pas faire un rôle étranger & de
» commande , mais parler en ma
» propre personne : ne croyez pas
» que ce que je fis alors , je l'aie fait
» sans un vif & réel sentiment de
» douleur. Je me souvenois de l'avoir
» vu Consul , Général décoré par le
» Sénat des plus glorieux témoigna-
» ges , montant en triomphe au Ca-
» pitole : & je le voyois actuellement
» abattu aux pieds des Juges , plongé
» dans une tristesse amère , menacé
» de perdre l'honneur , & la jouis-
» sance de sa patrie. Cette comparai-
» son me pénétoit moi-même de

„ compassion , avant que j'entreprisse
 „ d'en toucher les Juges. Je remar-
 „ quai véritablement que l'auditoire
 „ fut tout-à-fait attendri , lorsque je
 „ fis lever ce Vieillard couvert de
 „ deuil & accablé d'affliction , que je
 „ lui déchirai sa tunique , & que je
 „ montrai aux Juges les cicatrices de
 „ ses blessures : tout cela , non pas
 „ assurément par art & par étude ,
 „ mais par l'impression d'une dou-
 „ leur très-profonde. Je profitai de
 „ tout. Marius , qui avoit eu Aquil-
 „ lius pour collègue dans le Consulat ,
 „ étoit présent , & il témoignoit par
 „ ses larmes l'intérêt qu'il prenoit à la
 „ cause. Je lui adressai souvent la paro-
 „ le ; & je lui recommandai les intérêts
 „ d'un ancien collègue , & en la per-
 „ sonne d'un seul ceux de tous les
 „ guerriers. Ce ne fut pas sans beau-
 „ coup de larmes que j'employai ainsi
 „ tous les ressorts de la commisération ,
 „ intéressant dans ma cause les Dieux
 „ & les hommes , les citoyens & les
 „ alliés. Si à tous ces discours eût
 „ manqué de ma part le sentiment de
 „ douleur , mes paroles auroient exci-
 „ té non pas la pitié , mais la risée. »

C'est ainsi qu'Antoine prouve par

le fait, qu'il est aussi possible que nécessaire à l'Orateur d'être touché lui-même pour parvenir à toucher les autres : & Quintilien joint ici son témoignage. « J'ai plaidé, dit-il, & » avec quelque réputation. Je puis » affurer, que non seulement les larmes ont souvent coulé de mes yeux, mais que la pâleur s'emparoit de mon visage, & que je me suis senti affecté d'une douleur qui avoit les caracteres de la véritable. »

L'Eloquence ne manquera jamais à celui qui aura le don de s'affecter ainsi. Nous en voyons la preuve dans des personnes à qui, sans le secours de l'étude & de la culture de l'esprit, *la colere suffit & vaut un Apollon* ; & qui dans la douleur d'une perte récente disent quelquefois les plus belles choses du monde, uniquement par la force du sentiment. Celui qui n'aura point cet heureux talent, doit renoncer à la premiere & principale gloire de l'Orateur. Il pourra instruire le Juge : mais il ne parviendra point à le toucher.

ARTICLE II.

De ce que l'Orateur doit considérer dans les personnes qu'il veut toucher.

L'Orateur doit étudier les dispositions de l'esprit de ceux qu'il veut toucher.

Nous avons observé que la différence des dispositions de l'ame produit des jugemens différens. Le sentiment est plus dépendant encore de cette différence. Telle ou telle disposition de l'ame la rend plus ou moins susceptible de tel sentiment que de tel autre. Si celui qui vous écoute est dans l'affliction, & que vous entrepreniez de lui inspirer subitement de la joie, vous le rebuterez & l'offenserez au lieu de l'égayer. Il faut vous conformer à sa triste pensée, si vous voulez trouver accès dans son cœur. C'est donc une nécessité pour l'Orateur qui veut émouvoir les esprits, d'en étudier & d'en bien connoître les dispositions, pour régler sur elles le ton de ses discours : sans quoi il manquera son but, & produira quelquefois un effet tout contraire à celui qu'il souhaite.

Cette matiere est très-étendue. La variété des dispositions des esprits est infinie. Ils sont diversément disposés & modifiés par la différence des âges,

des fortunes , des nations , des gouvernemens , des mœurs & des caractères.

Sur l'affaire que vous avez à traiter actuellement , ils peuvent avoir des préventions ou favorables ou contraires. Nous commencerons par ce dernier article , sur lequel nous laisserons encore parler Antoine , introduit sur la scène par Cicéron. Voici comment s'explique cet habile Maître , dont le talent propre étoit l'adresse & la sagacité.

1°. Leur disposition actuelle par rapport à l'affaire qu'il traite.

*De Or.
l. II.*

“ Quand j'entreprends une cause
 „ difficile , & dans laquelle je vois
 „ qu'il est besoin de dextérité pour
 „ manier les esprits des Juges , j'ap-
 „ porte toute mon attention & tous
 „ mes soins à deviner , par tous les
 „ indices que je puis observer , quelle
 „ est la disposition de leurs esprits ,
 „ ce qu'ils pensent , à quoi ils s'at-
 „ tendent , ce qu'ils souhaitent , de
 „ quelle impression ils seront plus
 „ aisément susceptibles. S'ils se pré-
 „ tent , & que d'eux-mêmes ils pen-
 „ chent vers le côté où j'ai intérêt
 „ de les pousser , je profite de ce
 „ que l'on m'offre , & voyant que le
 „ vent qui souffle m'est favorable ,
 „ je présente les voiles à son action.

„ Si le Juge est indifférent & dans un
 „ état d'équilibre, il y a plus à tra-
 „ vailler. Car il faut tout faire par la
 „ force du discours, & créer à neuf
 „ ce qui n'a nulle existence. Mais
 „ quand même il seroit prévenu con-
 „ tre ma cause, je ne me décourage
 „ point. Car je fais que l'Eloquence
 „ a été appelée à bon titre par En-
 „ nius, maîtresse des esprits & des
 „ cœurs, & arbitre souveraine de
 „ toutes les choses de la vie. Elle peut
 „ non seulement pousser les hommes
 „ vers le penchant où leur cœur est
 „ enclin, non seulement faire pencher
 „ celui qui se tient droit & ferme,
 „ mais vaincre la résistance qu'on lui
 „ oppose, & d'un adversaire décidé,
 „ en faire son captif. „

Exemple de
 l'Orateur
 Antoine
 dans la cau-
 se de Nor-
 banus.

Ce n'est point là une vaine brava-
 de. Ce qu'Antoine annonce, il l'avoit
 fait. Je crois devoir transporter ici
 tout ce qu'il dit sur la cause de Nor-
 banus ; cause très-difficile, pour ne
 rien dire de plus, & dans laquelle
 l'Orateur triompha & de la diffi-
 culté de l'affaire en elle-même, & de
 la préoccupation fâcheuse de ses
 Juges. Le morceau est long ; mais
 il me paroît très-instructif.

Norbanus étant Tribun avoit accusé Cépion devant le peuple au sujet du pillage de l'or de Toulouse. Cépion est celui dont la mauvaise conduite dans le commandement des armées avoit été cause de l'horrible défaite des Romains près du Rhône par les Cimbres, où furent détruites deux armées consulaires, & qui mit la ville de Rome en danger de se voir attaquée par les vainqueurs. L'auteur du désastre ne demeura pas impuni. Il fut dégradé du commandement, privé du droit d'entrée au Sénat, & ses biens furent confisqués. Cette condamnation étoit sévère. Norbanus ne la jugea pas suffisante : & après un intervalle de dix ans, il releva l'accusation de concussion, pour raison de l'or de Toulouse enlevé par Cépion & tourné à son profit, & il la porta devant le peuple. L'accusé trouva des amis & des protecteurs. Il étoit agréable au Sénat, en faveur duquel il avoit fait passer une loi dans son Consulat par rapport à la querelle entre cet Ordre & celui des Chevaliers Romains pour la Judicature. L'Orateur Crassus, actuellement Consul, Scaurus, Prince du Sénat, & sans

doute tout l'Ordre des Sénateurs ; prirent hautement sa défense. Deux Tribuns du Peuple firent une opposition en forme à la proposition de leur Collegue. Norbanus soutint par la violence ce qu'il avoit entrepris, soit par un faux zele, soit par le motif de quelque intérêt particulier. Il excita une sédition furieuse. Scaurus fut contraint de s'enfuir de la place publique, & il reçut même un coup de pierre. Les Tribuns opposans furent chassés de la Tribune aux harangues. Le peuple admit l'accusation, & Cépio fut condamné. L'année suivante Norbanus, sorti de charge, fut accusé devant les Juges, comme ayant offensé la majesté du Peuple Romain par la sédition qu'il avoit allumée : & c'est de cette cause qu'Antoine se rendit le défenseur. Je ne le louerai pas de s'en être chargé. Mais on ne peut refuser des éloges à l'adresse incomparable avec laquelle il la défendit, & qui peut servir de modele dans des causes bonnes en elles-mêmes, mais devenues odieuses par des préventions injustes, dont il faut faire revenir les Juges.

Antoine

Antoine développe ainsi dans Cicéron l'art qu'il y employa.

Addressant la parole à Sulpicius ; jeune Orateur plein de feu , qui avoit été l'accusateur de Norbanus , il commence par exposer toute la difficulté d'une cause défavorable dans toutes ses circonstances , comme on peut aisément le sentir par le récit abrégé du fait que je viens de présenter. A la considération des choses il ajoute celle de la personne des deux Avocats. « Vous , dit-il , Sulpicius , jeune » encore , vous paroissiez faire un » fort beau rôle en vous intéressant » pour l'ordre public , manifestement violé : au lieu qu'il ne sembloit guere séant à moi , dans l'âge » où je suis , après avoir été Consul » & Censeur , de défendre un citoyen » séditieux , qui avoit pris à tâche » d'aggraver l'infortune d'un personnage Consulaire. A grande peine » m'accordoit-on quelque ombre lé- » gere d'excuse , sur ce qu'après tout ; » celui pour qui je plaidois , avoit été » mon Questeur , ce qui , selon nos » mœurs , fait une liaison très-étroite. » Je sentoie tous ces désavantages , & » pour en empêcher l'effet , voici

„ de quelle façon je m'y pris. „
 „ Par rapport au fond de la chose ,
 „ je recueillis (a) & parcourus tous
 „ les différens genres de séditions qui
 „ avoient agité la République , en
 „ remontant jusqu'aux temps les plus
 „ reculés , & j'en parlai franchement,
 „ n'en dissimulant point les inconvé-
 „ niens & les dangers : mais j'eus soin
 „ d'observer que si toutes les sédi-
 „ tions avoient été fâcheuses , quel-
 „ ques-unes pourtant devoient être
 „ regardées comme justes, & avoient
 „ été presque nécessaires. C'est ce que
 „ je prouvai en remarquant que l'on
 „ n'avoit pu ni chasser les Rois , ni
 „ créer les Tribuns , ni mettre des
 „ bornes à la puissance Consulaire ,
 „ comme on l'avoit fait si souvent par
 „ les ordonnances du Peuple , ni éta-
 „ blir le droit de l'appel du Peuple ,
 „ ce droit que l'on peut appeller la
 „ sauvegarde des citoyens & le rem-
 „ part de la liberté , sans trouver une
 „ forte résistance de la part des No-
 „ bles , toujours accompagnée de
 „ troubles violens. De tout cela je

(a) J'emprunte la tra- | Cicéron dans son Histoire
 duction que M. Rollin a | Romaine , l. xxx.
 donnée de ce morceau de |

» conclus que si ces fédérations avoient
 » été salutaires à la République , il
 » ne falloit donc pas tout d'un coup
 » & sans autre examen, faire un crime
 » capital à Norbanus des mouvemens
 » tumultueux excités par le Peuple
 » dans l'affaire dont il s'agissoit. »

» Après ce premier pas , j'en fis un
 » second. J'ajoutai que si l'on recon-
 » noissoit que le Peuple eût eu dans
 » quelques occasions de justes raisons
 » de s'émouvoir & de se soulever ,
 » comme on n'en pouvoit disconve-
 » nir , jamais il n'en avoit eu de cause
 » plus légitime que dans le cas pré-
 » sent. Alors je pris l'essor : j'invec-
 » vai avec force contre la défaite hon-
 » teuse dont Cépion avoit été la cause :
 » je déplorai la perte de l'armée, que la
 » mauvaise conduite du Général avoit
 » livrée à la boucherie. Par-là je re-
 » nouvellois la douleur, je rouvrois la
 » plaie de ceux qui pleuroient leurs
 » proches tués dans ce malheureux
 » combat : & en même-temps je ral-
 » lumois , & j'appuyois d'un motif de
 » bien public , la haine des Cheva-
 » liers Romains , nos Juges , contre
 » Cépion , qui avoit voulu leur ôter ,
 » au moins en partie , les jugemens. »

„ Quand je sentis que je m'étois
„ rendu maître de mon auditoire , &
„ que mes moyens de défense étoient
„ biens reçus; alors, aux passions vives
„ & véhémentes , que j'avois em-
„ ployées jusques-là , je substituai des
„ sentimens plus doux. Je représentai
„ qu'il s'agissoit ici de tout pour
„ moi ; que je parlois , si j'osois le
„ dire , pour un fils , puisqu'ayant été
„ mon Questeur , Norbanus devoit ,
„ selon la maxime de nos ancêtres ,
„ m'être aussi cher que si j'étois son
„ pere ; qu'après avoir été souvent
„ de quelques secours à des inconnus ,
„ qui n'avoient d'autre titre de liaison
„ avec moi que la qualité de ci-
„ toyens , il me seroit également
„ douloureux & honteux , de n'avoir
„ pu servir avec le même succès
„ celui qui m'étoit si étroitement lié.
„ Je demandois aux Juges qu'ils se
„ laissassent toucher par la considéra-
„ tion de mon âge , des charges dont
„ j'avois été honoré , des services
„ que je pouvois avoir rendus à la
„ République , enfin de la douleur
„ si juste & si convenable dont ils
„ me voyoient pénétré ; qu'ils ne
„ me refusassent pas une grace , qu

„ étoit la première que je leur eusse
 „ demandée pour moi personnelle-
 „ ment , ne m'étant jamais intéressé
 „ pour d'autres accusés que comme
 „ pour des amis , au lieu qu'ici je
 „ me regardois comme étant moi-
 „ même en danger. „

„ Je traitai donc cette cause d'une
 „ manière qui pourroit paroître con-
 „ traire aux regles de l'art , mais qui
 „ me réussit. Je ne fis qu'effleurer légé-
 „ rement la discussion du crime de
 „ lese-Majesté publique , qui étoit le
 „ fond de l'affaire. Tout le fort de mon
 „ plaidoyer roula sur les passions &
 „ les mœurs , c'est-à-dire , que je m'at-
 „ tachai d'une part à ranimer avec
 „ véhémence les mouvemens de haine
 „ contre Cépion , & de l'autre à
 „ me concilier l'affection de mes Ju-
 „ ges en exprimant en moi les sen-
 „ timens d'un tendre & fidele ami.
 „ C'est ainsi qu'ayant plutôt remué
 „ les cœurs qu'éclairé les esprits , je
 „ triomphai de l'accusation. „

Voilà , je pense , ce que l'habileté
 humaine peut imaginer de plus
 adroit pour manier une cause diffi-
 cile : & si la cause est difficile sans
 être mauvaise , le modele est plei-

nement louable , & peut être proposé à l'imitation de nos Orateurs , autant que nos mœurs le permettent. On ne pardonneroit pas aujourd'hui à un Avocat de couler sur le point principal de l'affaire. Par rapport aux passions & aux Mœurs , il faudroit qu'il déguisât sa marche , & qu'il fondît le sentiment dans le raisonnement même & les preuves. Mais l'exemple d'Antoine peut être utile , s'il est tourné habilement : & en voici la preuve.

M. Cochin
a suivi cet
exemple, au-
tant que le
permettent
nos usages &
nos mœurs.

Præf. p. lv.

Dans une cause moins grave , & dont l'intérêt étoit moins grand , mais cependant importante , soit par la dignité des personnes , soit à raison du bien général de la société , M. Cochin a éprouvé des difficultés pareilles , & a su les vaincre. Le fait est ainsi présenté par l'Editeur de ses Œuvres. « Une fille aussi
,, vertueuse que noble , se prétend
,, veuve d'un des principaux Offi-
,, ciers de Marine (le Comte d'Hau-
,, tefort.) Avec l'acte de célébra-
,, tion , elle produit une quittance
,, de dot , & des lettres où le dé-
,, funt lui donne le titre d'épouse.
,, L'héritier (le Marquis d'Hautefort)

„ s'est rendu défavorable par une pro-
 „ cédure violente au criminel. M. Co-
 „ chin entreprend néanmoins de le
 „ défendre. Ni la prévention du
 „ Royaume entier ne l'étonne , ni la
 „ perplexité des Magistrats ne l'inquie-
 „ te. Les condamnations même qu'il
 „ effuie sur l'incident criminel , ne le
 „ découragent point. „ Sa cause étoit
 bonne au fond : & c'est de quoi le
 Public , qui avoit d'abord pris parti
 contre lui , est demeuré ~~en~~ per-
 suadé. Aussi par rapport à ce qui fai-
 soit la matiere du procès , il n'usa
 point de l'artifice frauduleux d'An-
 toine. Il n'évita point l'examen & la
 discussion de l'affaire en elle-même.
 Il la traita à fond : il fit valoir ses
 preuves : il détruisit les objections
 des adversaires. Sa cause gagnoit à
 être connue : & il n'auroit pas réussi
 par une autre voie auprès de Juges
 aussi éclairés , aussi instruits des regles,
 que ceux qui composent parmi nous
 le premier Tribunal du Royaume.
 L'Avocat donc n'annonce que le des-
 sein de mettre le vrai en évidence ;
 mais il ne néglige point les secours
 qu'il peut tirer & de la conciliation

des esprits , & des mouvemens excités dans les cœurs.

S'il parle avec force contre la partie adverse , sa véhémence , à quelque degré qu'elle se porte , ne tombe que sur les choses , en respectant la personne. Il ne méprise point sa naissance , il n'attaque point ses mœurs : & cette modération fait honneur à l'Avocat , & lui mérite l'estime de ceux qui l'écoutent.

Pour celui qui est de la compassion , il trouve l'art de la tourner en faveur de celui pour qui il plaide , quoique tous les dehors fussent contre lui , & eussent d'abord prévenu & touché le Public sur le sort d'une personne , dont la fortune ne répondoit point à la naissance , & qui plaidoit pour les intérêts les plus chers & les plus précieux contre un homme puissant , accrédité , & dont les procédés avoient été violens. Dans une situation si peu favorable , M. Cochin entreprend de décider la commisération du côté du Marquis d'Hautefort. Il avoit commencé , comme je l'ai dit , par travailler à convaincre les esprits du bon droit de sa partie. Après cette prépa-

ration nécessaire , il met en œuvre le
 ressort de la pitié. “ Si des Magis-
 „ trats , dit-il , qui n’ont que la vé-
 „ rité pour objet , & la loi pour re-
 „ gle , pouvoient se laisser toucher à
 „ des sentimens de compassion , le
 „ Marquis d’Hautefort seroit bien plus
 „ en état de se procurer ce secours ,
 „ que la Demoiselle de Kerbabu. Un
 „ homme de condition, qui n’a jamais
 „ suivi que les sentimens de l’honneur
 „ & de la vertu , n’est-il pas un objet
 „ digne que la Justice s’intéresse pour
 „ lui , lorsqu’on le voit exposé à toute
 „ la malignité d’un parti , qui ne le
 „ déchire que parce qu’il a cru devoir
 „ résister à ses attentats ? A quel ex-
 „ cès la fureur n’a-t-elle pas été con-
 „ tre lui ! On ne s’est pas renfermé
 „ dans les bornes de l’accusation défé-
 „ rée à la Justice ; on a répandu dans
 „ le Public des traits que l’on auroit
 „ rougi d’exposer à l’Audience. Cha-
 „ que jour a vu naître de nouvelles fa-
 „ bles , propres à le décrier. Les faits
 „ les plus calomnieux ont été débités
 „ sans réserve & sans ménagement : on
 „ en appelle à la notoriété publique.
 „ Et quelle est la source de ce torrent
 „ d’injustices & de déclamations ? Une

„ accusation frivole , chimérique , dé-
 „ créditée par elle-même , confondue
 „ par les procédures mêmes de celle
 „ qui l'a formée : on ne craint point
 „ de le répéter , un squelette d'accu-
 „ sation , qui n'a ni force , ni appui ,
 „ ni mouvement. N'est-ce pas là ce
 „ qui doit exciter dans le cœur des
 „ Magistrats & du Public les sentimens
 „ vifs & de compassion d'une part ,
 „ & d'indignation de l'autre ? „

C'est assurément un grand art , que de savoir ainsi faire changer d'objet à la commisération publique , substituer la pitié à l'indignation , & l'indignation à la pitié. M. Cochin avoit d'autant plus de raison d'emprunter ce secours , qu'il combattoit contre un illustre
M. Aubri, Avocat , dont le talent étoit grand pour peindre , pour remuer , pour échauffer , & qui s'étoit bien rempli de l'esprit des grands Maîtres de l'Antiquité , au genre desquels le portoit son génie.

2°. L'Orateur doit aussi avoir égard aux dispositions habituelles de ses auditeurs , qui varient. Voilà donc ce que doit faire l'Avocat , lorsqu'il trouve les esprits prévenus contre sa cause. Il a besoin aussi , pour réussir à toucher , de varier ses discours selon toutes les différences qu'il peut & doit observer dans

les esprits , à raison de la différence des positions & des circonstances. Je parcourrai les principales de ces différences , que j'ai annoncées en commençant cet article.

I. Et d'abord les âges ont chacun , A raison
des âges. comme on le fait , des caractères différens. Aristote a peint cette diversité : Horace l'a suivi : & Boileau , marchant d'après eux , y a si bien réussi , qu'il nous dispense de recourir à d'autres Maîtres. Ses vers sont très-connus : mais ils sont si propres à mon sujet , que je ne puis me dispenser de les présenter ici.

« Le temps , qui change tout , dit le Poëte François ;
change aussi nos humeurs.

» Chaque âge a ses plaisirs , son esprit , & ses mœurs.

» Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices ,

» Est prompt à recevoir l'impression des vices ;

» Est vain dans ses discours , voïage en ses desirs ,

» Rétif à la censure , & fou dans les plaisirs.

» L'âge viril , plus mûr , inspire un air plus sage ,

» Se pousse auprès des Grands , s'intrigue , se ménage :

» Contre les coups du sort songe à se maintenir :

» Et loin dans le présent regarde l'avenir.

» La vieillesse chagrine incessamment amasse.

» Garde , non pas pour soi , les trésors qu'elle entasse :

» Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé :

» Toujours plaint le présent , & vante le passé :

» Inhabile aux plaisirs , dont la jeunesse abuse ,
 » Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ces portraits sont excellemment dessinés : si ce n'est que le dernier trait du tableau de la vieillesse ne paroîtra peut-être ni bien moral , ni exactement vrai. Il n'est pas besoin du sentiment de jalousie pour blâmer ce qui est blâmable , l'abus des plaisirs.

Le Poète termine ses descriptions par cet avis , qu'il adresse à ceux qui travaillent pour le Théâtre.

« Ne faites point parler vos Acteurs au hasard :
 » Un vieillard en jeune homme , un jeune homme
 en vieillard. »

Nous disons de même à l'Orateur : observez la différence des âges dans ceux que vous prétendez toucher. Les motifs & les moyens qui remuent un jeune homme , ne sont pas les mêmes qui agissent sur l'esprit d'un vieillard. Mentor voulant détourner Télémaque de rester dans l'isle de Calypso , où l'amour le retenoit , lui explique quelle est l'adresse des passions à se déguiser & à s'envelopper sous des prétextes spécieux. Télémaque venoit de lui dire , qu'il n'avoit plus de raison de

retourner à Ithaque : que sans doute Ulyssé ne vivoit plus , & que l'on devoit croire que Pénélope n'avoit pu résister aux poursuites de tant de prétendans ; qu'il n'avoit plus à espérer aucun agrément dans Ithaque , & que mille dangers l'y attendoient. « Voilà *Télémaque ; l. VII.*
 ,, l'effet , répond Mentor , d'une aveu-
 ,, gle passion. On cherche avec subti-
 ,, lité toutes les raisons qui la favo-
 ,, risent , & on se détourne de peur de
 ,, voir toutes celles qui la condam-
 ,, nent. On n'est plus ingénieux que
 ,, pour se tromper , & pour étouffer
 ,, ses remords. ,, Il prend ensuite le
 ton d'autorité & de reproche , qui
 peut & doit faire impression sur un
 jeune homme bien né , mais qui irriteroit un homme fait & parvenu à l'âge de maturité ; & il le pique par l'exemple de son pere. « Lâche fils , lui dit-
 ,, il , d'un pere si sage & si généreux !
 ,, menez ici une vie molle , sans hon-
 ,, neur , au milieu des femmes : faites ,
 ,, malgré les dieux , ce que votre pere
 ,, crut indigne de lui. ,, Ce discours
 est proportionné au caractère de la jeunesse qui a peu d'expérience , qui a besoin d'être instruite , & qui conserve encore de la docilité pour les

sages avis d'un maître qu'elle est accoutumée de longue main à respecter. Ailleurs le même Mentor invitant L. X. Nestor à rompre le projet de la guerre contre Idoménée, lui tient un bien autre langage. Il loue sa sagesse : il atteste son expérience. « O Nestor ! sage „ Nestor, vous n'ignorez pas combien „ la guerre est funeste à ceux mêmes „ qui l'entreprennent avec justice, & „ sous la protection des dieux. „ Voilà un motif digne d'être présenté à un sage vieillard, & du ton qui lui convient.

Je ne cite point d'exemples des vices remarqués dans les caractères des différens âges. Ce détail auroit quelque chose d'odieux : & l'Orateur doit les connoître, non pour en profiter par rapport à des vues d'intérêts, c'est le métier du flatteur : mais pour les corriger, si son ministère l'y appelle ; & toujours pour éviter de les heurter imprudemment, de peur d'y trouver des obstacles au bien qu'il veut faire.

A raison de la différence des conditions & des fortunes.

II. La différence des conditions & des fortunes produit encore de très-grandes différences dans les dispositions des esprits, & par conséquent dans la méthode que l'on doit

suivre pour les manier , & dans les moyens qui peuvent réussir à leur inspirer le mouvement des passions. Les grands & les riches doivent être traités avec plus de ménagement ; les pauvres & les foibles , avec affection & bonté. La noblesse & les gens de guerre sont sensibles à l'honneur , & c'est le plus puissant ressort pour les échauffer. Quelle exhortation plus persuasive , & plus capable d'enflammer le courage , que ce peu de mots de Henri IV , combattant la Ligue à Ivry :
“ Enfans , si les cornettes vous man-
,, quent , voici , disoit - il en leur
,, montrant son casque surmonté d'un
,, grand panache blanc , voici le signe
,, du ralliement. Vous le trouverez
,, toujours au chemin de l'honneur &
,, de la victoire. Dieu est pour nous. ,,
L'ordre médiocre des citoyens est touché des biens de la paix & du bon ordre. Les besoins de la subsistance sont ce qui intéresse le plus vivement le menu peuple. Il est aisé de pousser plus loin ces considérations : & on sent combien elles doivent influencer dans les pensées & les expressions de l'Orateur qui veut toucher ; combien au contraire leur déplacement rendroit le

discours non seulement incapable d'émouvoir, mais ou offensant, ou ridicule.

A raison
de la diffé-
rence des
nations.

III. Selon la différence des Nations, les discours qu'on leur adresse doivent prendre des formes différentes. La gravité espagnole, la vivacité pétillante de nos François, la finesse des Italiens, la fierté Angloise, la pesanteur judicieuse des peuples du Nord, ne seroient pas sans doute remuées par des motifs semblables & semblablement présentés. Tite-Live remarque qu'Annibal, qui avoit une armée composée de plusieurs nations diverses, employoit divers motifs, en les menant au combat, pour les engager à bien faire. Il promettoit aux troupes auxiliaires, outre leur paie ordinaire, de grandes récompenses à prendre sur les dépouilles des ennemis. Il réveilloit dans les Gaulois la haine qu'ils portoient naturellement au nom Romain. Il mettoit sous les yeux des Liguriens les fertiles campagnes de l'Italie, au lieu des montagnes stériles qu'ils habitoient. Il faisoit craindre aux Maures & aux Numides la domination tyrannique de Masinissa. Pour ce qui regarde les

Tit. Liv.
XXX, 32.

Carthaginois , il leur repréſentoit qu'il s'agiſſoit de défendre les murailles de leur patrie , leurs Dieux Pénates , les tombeaux de leurs ancêtres, leurs peres & leurs meres, leurs femmes & leurs enfans.

Dans nos mœurs , les négociations auprès des peuples différens ne ſuiſſent pas , ſi les Miniſtres qui s'y emploient , ne ſavoient prendre des tours & des procédés différens , ſelon la diverſité des principes , des maximes , des façons de penſer de ceux avec qui ils traitent. Tel motif qui auroit un heureux effet à la Cour de Rome , échoueroit à celle de Londres. Les Lettres du Cardinal d'Oſſat offrent un parfait modele de cette flexibilité d'eſprit néceſſaire à un bon Négociateur. En demeurant bon François , il devient Italien avec les Italiens.

IV. On ſent aſſez que les mêmes observations & les mêmes raisonnemens ont lieu par rapport à la différence des Gouvernemens. Ainſi tout ce que j'ai à dire ici , ſe réduit à donner très-ſommairement les vrais principes de tout Gouvernement : matière difficile & délicate , que les plus

A raiſon de la différence des Gouvernemens.

grands Ecrivains n'ont pas toujours traitée avec assez d'exactitude, & sur laquelle il est néanmoins important pour l'Orateur de ne se pas tromper, s'il veut parler d'une façon qui convienne aux personnes qu'il prétend émouvoir, & les faire entrer dans les sentimens que demande l'intérêt de la cause.

Tout Gouvernement doit tendre à rendre heureux tous les membres de l'Etat.

L'unique moyen d'obtenir le bonheur dont cette vie est susceptible, consiste dans la vertu.

Ainsi tout Gouvernement doit favoriser, faciliter, étendre la pratique de la vertu.

Tel est l'esprit, la fin, le ressort, le principe de tout Gouvernement.

Pour parvenir à cette fin commune, on a pris des voies différentes. Dans certains pays l'autorité a été remise entre les mains d'un seul; dans d'autres en celles de plusieurs: & cette seconde partie de l'alternative a deux branches. L'autorité confiée à plusieurs s'exerce ou par le Corps entier de la Nation, & c'est ce que l'on appelle Démocratie; ou par un certain

nombre de citoyens d'élite , & c'est uné Aristocratie. Le Gouvernement d'un seul , ou Monarchique , est établi en France , la Démocratie chez les Suisses , l'Aristocratie à Venise. Quelquefois ces trois formes de Gouvernemens , ou deux des trois , sont unies dans un même Etat. Mais nous nous en tenons aux trois formes principales.

Chacune a son esprit particulier , toujours subordonné à la fin générale.

Dans une Monarchie pleine , l'Etat est tout entier dans son chef , & du salut d'un seul dépend le salut de tous. Ainsi l'esprit de ce Gouvernement est l'affection pour le Roi , & le zele pour le servir , & pour concourir avec lui & sous ses ordres , au bien commun.

Dans une Démocratie , chacun des citoyens a part au Gouvernement , & comme tels ils sont tous égaux. La base de cette forme d'Etat est donc l'égalité entre les citoyens ; & l'esprit propre qui lui convient , est le maintien de cette égalité.

Dans l'Aristocratie , l'Etat est composé de deux ordres de citoyens , dont les uns gouvernent , & les autres

sont gouvernés. La modération dans les premiers, la soumission dans les seconds, voilà ce qui sauve & ce qui fait subsister la République. L'esprit de ce Gouvernement est donc le desir de la conservation de ces deux dispositions essentielles.

Un sentiment commun à toutes les formes d'Etat, c'est que les citoyens soient attachés par le cœur au Gouvernement établi. Rien n'est plus juste ni plus sensé que le mot d'Auguste au sujet de Caton d'Utique, dont quelques flatteurs blâmoient en sa présence, la rigidité républicaine. « Sachez, leur dit-il, que quiconque s'oppose au changement du Gouvernement actuel de l'Etat, est un bon citoyen & un honnête homme. »

*Macrob.
Sat. II, 4.*

Par ces principes exposés en abrégé, on conçoit suffisamment quelle différence opère dans les façons de penser des hommes, la différence des Gouvernemens : & que par conséquent l'Orateur ne doit pas parler à des Républicains comme aux sujets d'un Monarque. Démosthène & Cicéron, qui vivoient en pays de Démocratie, nous montrent quel ton

Pon doit prendre avec les citoyens d'un Etat populaire. Celui qui convient dans le Gouvernement Monarchique se manifeste dans tous nos Orateurs François , sacrés & profanes.

V. Je ne m'étendrai pas sur ce qui regarde la différence des mœurs & des caracteres. Il n'est personne qui ne voie du premier coup d'œil qu'il faut d'autres motifs pour toucher un méchant homme , que pour faire impression sur un homme vertueux : & que les caracteres posés & tranquilles demandent pour être ébranlés , d'autres ressorts & une autre manœuvre , que les esprits vifs & ardens. Je remarquerai seulement que l'usage de cette observation qui se rapporte au caractère particulier de chacun , est moins familier à l'Orateur , qui d'ordinaire adresse son discours à une multitude , ou à une assemblée. Néanmoins dans le Gouvernement Monarchique l'Eloquence a de fréquentes occasions de s'exercer auprès du Roi , soit par des requêtes , soit par les différentes especes de complimens solennels ; & en toute supposition les conseils se donnent plus souvent à un seul qu'à plusieurs ensemble.

A raison
des mœurs
& du caractère de chacun.

238 RHÉTORIQUE

Les exemples sont peu nécessaires sur une doctrine si claire en elle-même , mais ils satisfont l'esprit , & le délassent de la sécheresse des préceptes. J'observerai donc que Burrhus, dans Racine , lorsqu'il entreprend d'arracher du cœur de Néron le cruel dessein de faire empoisonner Britannicus , commence par employer le motif de la crainte. Ce motif est proportionné à un mauvais caractère.

- « Britannicus mourant , *lui dit-il* , excitera le zèle
- » De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
- » Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs ,
- » Qui même après leur mort auront des successeurs.
- » Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
- » Craint de tout l'univers , il vous faudra tout craindre ,
- » Toujours punir , toujours trembler dans vos projets ,
- » Et pour vos ennemis compter tous vos sujets. »

Au contraire dans la Bérénice du même Poète , Paulin donne des conseils à un Empereur aimable & vertueux : & pour fortifier Titus dans la résolution de renvoyer Bérénice , il fait usage des motifs d'honneur & de gloire , toujours puissans sur les belles ames. Titus vient de lui dire , qu'il prend le parti de se séparer de celle qu'il aime. Paulin lui répond :

« Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire ,
 » Qui par-tout après vous attache la victoire.
 » La Judée asservie & ses remparts fumans ,
 » De cette noble ardeur éternels monumens ,
 » Me répondoient assez que votre grand courage
 » Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage ;
 » Et qu'un Héros vainqueur de tant de Nations ,
 » Sauroit bien , tôt ou tard , vaincre ses passions. »

Voilà ce que nous avons à dire touchant les considérations tirées des personnes en qui l'Orateur prétend exciter les passions. Nous finissons ici cet article en avertissant néanmoins que nous n'avons pas épuisé toutes les différences qui peuvent s'observer à cet égard. Nous n'avons point parlé des diversités dans la Religion , objet qui agit plus efficacement qu'aucun autre sur les esprits & sur les cœurs , & qui exige par conséquent de l'Orateur les plus grandes & les plus délicates attentions. Nous n'avons point dit que les gens d'esprit sont plus difficiles à émouvoir que les simples ; & ceux qui ont l'esprit cultivé , plus que les ignorans. Ces différences , & peut-être plusieurs autres , n'échapperont point à un homme attentif , & elles n'ont pas besoin , après ce que nous avons dit , de préceptes particuliers.

Autres différences à observer.

Récapitu-
lation.

Qu'il nous suffise de résumer ici les principales différences que nous avons traitées , en y appliquant le précepte que donne Horace sur le même sujet aux Poètes Dramatiques. L'Orateur qui parle aux autres hommes , doit avoir les mêmes attentions que le Poète qui les fait parler. Disons donc , d'après Horace , « que le discours doit être bien ,
 ,, différent , selon qu'il s'adresse à un
 ,, sage vieillard , ou à un jeune hom-
 ,, me dont le sang bout dans les vei-
 ,, nes ; à un Négociant qui court les
 ,, mers , ou au paisible Cultivateur du
 ,, champ de ses peres ; à une grande
 ,, Princeesse , ou à une tendre nourri-
 ,, ce ; à un Romain , ou à un habitant
 ,, de la Grande - Bretagne. ,,

A R T I C L E III.

De ce que l'Orateur qui veut remuer les passions doit considérer dans les choses.

L'Orateur ne doit pas employer le pathétique dans les petites causes.

La premiere attention de l'Orateur , relativement au pathétique , c'est d'examiner si sa matiere le comporte. Car les grands mouvemens ne con-
 viennent pas aux petites affaires. « Ce
 Cic. de Orat. II ,
 205.
 L. VI , c. I. » seroit , dit Quintilien , chauffer le cothurne

» cothurne à un enfant , & lui mettre
 » en main la massue d'Hercule. » Ce
 vice va jusqu'au ridicule : & il suffit de
 ne pas manquer absolument d'esprit
 pour s'en garantir. Un Avocat capable
 de s'y laisser aller , seroit un vrai per-
 sonnage de comédie. Aussi ce rôle fait-
 il un fort bon effet dans la comédie des
 Plaideurs. On ne peut s'empêcher de
 rire , lorsque l'on entend le prétendu
 Avocat d'un chien qui a mangé un
 chapon , commencer son plaidoyer
 par ce grave début :

« Messieurs , tout ce qui peut étonner un coupable ;
 » Tout ce que les mortels ont de plus redoutable ,
 » Semble s'être assemblé contre nous par hasard ,
 » Je veux dire la brigue & l'éloquence. »

Cet exorde est soutenu par des
 traits risibles d'une véhémence dé-
 placée.

« Qu'arrive-t-il , Messieurs ? On vient. Comment
 vient-on ?

» On poursuit ma partie. On force une maison.
 » Quelle maison ? Maison de notre propre Juge.
 » On brise le cellier qui nous sert de refuge.
 » De vol , de brigandage , on nous déclare auteurs ;
 » On nous traîne , on nous livre à nos accusateurs. »

Ce portrait est chargé sans doute : Mais il n'en est que plus propre à faire toucher au doigt le ridicule du vice qui s'y trouve exprimé.

Il ne doit pas s'y jeter brusquement & sans préparation.

De Orat.
II, 215.

Si la nature de la cause donne lieu aux mouvemens, il reste encore une précaution à prendre ; c'est de ne se point jeter tout d'un coup dans ces transports éclatans, qui par eux-mêmes peuvent être regardés comme des écarts. Cicéron donne cet avis aux Orateurs Romains, dont le Barreau étoit pourtant plus favorable que le nôtre à ce genre d'éloquence pathétique. La pratique qu'il recommande est encore plus nécessaire parmi nous. Le Juge veut d'abord être mis au fait, & savoir de quoi il s'agit. Les mouvemens de l'ame supposent quelque connoissance dans l'esprit, & ils ne peuvent venir qu'à la suite.

Il doit rassembler, & faire valoir toutes les circonstances.

T. I, p. 257.

Quand les esprits ont été ainsi préparés, alors l'Orateur, pour toucher les Juges, peut & doit employer toutes les circonstances de la chose, des personnes, des temps, & des lieux, selon qu'elles seront capables de faire l'impression qu'il souhaite. M. Cochin, plaidant pour un homme, qui, renvoyé absous d'une accusation cri-

minelle, avoit été forcé par ses Juges de payer les frais du procès, & poursuivoit devant un Tribunal supérieur la restitution de ses frais, relève & fait valoir avec une grande force toutes les circonstances d'une persécution si odieuse. « Un accusé n'est-
 ,, il pas assez à plaindre, dit l'Ora-
 ,, teur, d'avoir effuyé une instruction
 ,, criminelle; d'avoir été fugitif pen-
 ,, dant un temps; pendant un autre d'a-
 ,, voir éprouvé les horreurs d'une pri-
 ,, son; de s'être consumé en frais pour
 ,, faire triompher son innocence, sans
 ,, qu'on lui fasse payer encore, en
 ,, prononçant son absolution, jus-
 ,, qu'aux poursuites mêmes qui ont été
 ,, faites contre lui? Si la regle & l'u-
 ,, sage ne permettent pas d'adjuger
 ,, des dépens contre la partie publi-
 ,, que, quoiqu'elle ait formé une ac-
 ,, cusation injuste: si tout ce que l'on
 ,, réserve au malheureux qui a gémi
 ,, long-temps sous le poids d'une accu-
 ,, sation, terrible même à l'innocen-
 ,, ce, est de demander qu'on lui dé-
 ,, couvre le dénonciateur, au moins
 ,, ne peut-on pas exiger de lui qu'il
 ,, récompense celui qui le persécute,
 ,, & qu'il lui paie les peines qu'il a

p. 262i

„ prises pour le faire périr. » Toutes les circonstances qui rendent digne de compassion l'état de celui pour qui parle l'Avocat, la durée de la persécution, les différentes formes qu'elle a prises, l'indignité de payer lui-même les injustices qu'il a souffertes, tous ces traits réunis excitent la pitié pour l'innocence si cruellement traitée, & l'indignation contre l'odieux procédé de ses persécuteurs.

Si la personne maltraitée eût été d'une naissance & d'une condition illustres, ou au contraire foible & sans appui; s'il se fût agi d'un vieillard respectable, ou au contraire d'un jeune homme à la fleur de l'âge; s'il eût été permis d'insister fortement sur l'iniquité des premiers Juges, on conçoit bien que ces nouvelles circonstances n'auroient pas été omises par l'Avocat, & qu'elles auroient donné un nouveau degré de véhémence à son discours. Chaque fait a ainsi ses traits propres, qu'un Orateur habile ne manque pas de saisir, & dont il profite pour remuer les cœurs. Le même M. Cochin, parlant pour un homme de naissance dont on avoit révoqué en doute la noblesse, appuie ainsi sur

l'atrocité de l'injure. « C'est tout à la
 „ fois une injure sanglante , & une in-
 „ jure faite gratuitement & sans objet.
 „ Ces deux circonstances concourent
 „ également pour faire sentir toute
 „ l'énormité du crime , & toute la ri-
 „ gueur que l'on doit employer pour
 „ en procurer la vengeance. »

Les Orateurs Romains faisoient Les Ora-
teurs Ro-
mains fai-
soient un
plus grand
usage que
les nôtres ,
du pathéti-
que au Bar-
reau.
 grand usage de cette méthode , & ils
 recueilloient avec soin toutes les cir-
 constances propres à émouvoir. Les
 plaidoyers de Cicéron sont remplis
 de semblables traits. Nul n'est plus fa-
 meux que la description du supplice

de Philodamus & de son fils. « Spec- L. in Verr.
76.

„ tacle déplorable & cruel ! dit l'Ora-
 „ teur. On voit paroître sur l'écha-
 „ faud , d'un côté un pere avancé en
 „ âge , & de l'autre son fils , tous deux
 „ condamnés à mort , l'un pour avoir
 „ préservé sa fille des attentats d'un
 „ ravisseur infame , l'autre pour avoir
 „ défendu la vie de son pere & l'hon-
 „ neur de sa sœur. Ils versent des
 „ larmes, non chacun sur soi-même &
 „ sur son sort personnel ; mais le pere
 „ pleuroit la mort de son fils , & le fils
 „ celle de son pere. » Rien assurément
 n'est plus touchant ni plus pathétique.

C'étoit une ressource dont les Anciens usoient avec une pleine liberté, que celle des larmes & de la commiseration. Ils faisoient des peintures vives de la douleur de l'accusé, de son accablante disgrâce; du deuil de sa famille & de ses proches. Si l'accusé, par une fermeté d'ame extraordinaire, dédaignoit de témoigner de la crainte, & de s'attendrir sur lui-même, l'Orateur se substituoit à la place de son client, & il exprimoit en sa propre personne les sentimens convenables à la triste fortune de celui qu'il défendoit. Ce tour est ce qui nous a produit la Péroration de Cicéron pour Milon, qui est un chef-d'œuvre d'habileté & d'adresse, autant que d'éloquence de sentimens. Je ne crois point en dire trop : & pour mettre mon Lecteur à portée d'en juger par lui-même, je vais en détacher ici quelques traits.

La peine que pouvoit craindre Milon, & qui lui fut réellement infligée, étoit l'exil. Voici de quelle manière Cicéron le fait parler sur ce sujet

« En quittant mes concitoyens, je
 » fais pour eux les vœux les plus ar-
 » dens. Qu'ils vivent heureux ! qu'ils

„ se maintiennent dans une situation
 „ florissante ! puissent-ils dans le sein
 „ de leur patrie , qui est aussi la mien-
 „ ne , & qui me fera toujours chere ,
 „ puissent-ils jouir d'une heureuse &
 „ parfaite tranquillité ! Ils en jouiront
 „ sans moi , mais elle n'en sera pas
 „ moins mon ouvrage , puisque c'est
 „ moi qui les ai délivrés de celui qui
 „ en étoit l'ennemi. Je prendrai ma
 „ résolution : je me séparerai de leur
 „ commerce & de leur vue. Si je ne
 „ puis partager avec eux le bonheur
 „ de la République , au moins je n'en
 „ éprouverai point les maux : & la
 „ premiere ville où je trouverai éta-
 „ bli le regne des loix & des mœurs ,
 „ je la choisirai pour y fixer mon
 „ séjour. „

Dans ces paroles respire la fermeté
 d'ame , mais une fermeté douce , &
 qui n'éclate point en reproches. Pour
 l'adoucir encore , & pour empêcher
 absolument que les Juges ne se crus-
 sent bravés , l'Orateur ajoute tout de
 suite quelque chose de tendre , & des
 expressions de douleur. « Triste récom-
 „ pense de mes travaux ! „ fait-il dire
 à Milon. « Combien me suis-je trompé
 „ dans mes espérances ! Combien mes

» projets ont-ils été démentis par l'é-
 » vénement ! » Il suppose que son ami
 malheureux lui adresse la parole à lui-
 même , & lui dit : « Quoi ! mon cher
 » Cicéron , lorsque je vous rendois à
 » la patrie , devois-je penser que je
 » me verrois privé moi-même du
 » droit d'en jouir ? Votre voix & vo-
 » tre talent ont été secourables pour
 » un si grand nombre de citoyens en
 » péril : & moi , qui tant de fois me
 » suis exposé à la mort pour vous ,
 » ferois-je le seul qui ne puisse en reti-
 » rer aucun fruit ? » Des plaintes si
 tendres pourroient sembler déroger
 à la fermeté du caractère de Milon.
 Cicéron va au-devant de cet inconvé-
 nient. « Ce que je vous répète d'après
 » lui , dit-il aux Juges , il ne me le dit
 » pas les larmes aux yeux , comme je
 » vous le rends , mais du même air de
 » visage que vous lui voyez dans le
 » moment que je vous parle. » C'est
 ainsi que l'Orateur entre-mêlant deux
 sentimens qui paroissent contraires ,
 satisfait en même-temps à ce qu'exige
 la circonstance , & à ce qui convient
 à la personne.

Ce mélange alternatif de fermeté &
 de douleur , qui se temperent l'une

par l'autre , regne dans toute la Péro-
raison : & c'est ce qui m'a fait dire
qu'elle est traitée avec toute l'habileté
possible. Elle réunit ainsi en faveur de
Milon le double intérêt de l'admira-
tion pour la vertu , & de la compas-
sion pour l'infortune. Mais comme
ce dernier sentiment est par sa nature
le plus puissant sur les Juges , & le
plus avantageux pour la cause , Cicé-
ron , qui ne vouloit pas en recueillir
le fruit à demi , prend en plein sur
lui-même tout ce qu'il étoit obligé de
partager & d'affoiblir dans la personne
de Milon. Il se peint comme le plus
malheureux des mortels. Les Juges
étoient des hommes choisis , gens de
bien , & du nombre de ces citoyens à
qui Cicéron pensoit être redevable de
son retour d'exil. Il leur dit : « Quoi !
» Milon a pu me rappeler dans ma
» patrie par votre secours , & je ne
» pourrai pas l'y conserver par vos
» suffrages ? Quel crime ai-je donc
» commis , lorsque j'ai découvert ,
» mis au jour , dissipé & détruit cette
» conjuration horrible qui menaçoit
» Rome de sa ruine ? De cette source
» partent toutes les douleurs les plus
» ameres , tous les traits les plus cruels

» contre moi , & contre tout ce qui
 » me touche. Pourquoi avez - vous
 » souhaité que je revinsse dans ma pa-
 » trie? Etoit-ce afin que j'en visse chas-
 » ser ceux à qui je dois mon rétablisse-
 » ment? Ne souffrez point, Messieurs,
 » que mon état après le retour soit
 » plus douloureux pour moi , que ne
 » l'a été mon triste départ. Car com-
 » ment puis-je me croire rétabli , si
 » ceux par qui je l'ai été , sont arra-
 » chés de mes bras. » Il faut se souve-
 nir que Cicéron , qui plaidoit , étoit
 l'égal du Président , & supérieur en
 dignité à la plupart des Juges. C'est
 ce qui lui permettoit de leur présenter
 sa douleur comme un objet qui devoit
 les intéresser.

Cette maniere de traiter les pas-
 sions en plaidant , est bien éloignée
 de notre usage actuel. On a vu plus
 haut , dans un exemple cité de M. Co-
 chin , que l'Avocat voulant faire naî-
 tre quelque sentiment de commiséra-
 tion pour le Marquis d'Hautefort sa
 partie , ne l'entreprend qu'après en
 avoir fait aux Juges une sorte d'excuse ,
 & se contente de quelques secousses
 légères sans enfoncer le trait.

A la fin du siècle dernier notre Bar-

reau ne pouffoit pas encore les choses jusqu'à cette sévérité. M. Erard, qui plaidoit alors avec applaudissement, donnoit plus aux mouvemens que n'a fait M. Cochin. Parlant pour des fils qui avoient toujours été traités très-durement par leur pere, & que son testament frustroit d'une grande partie des droits de leur naissance, pour avantager leur frere cadet, il finit son plaidoyer par des considérations touchantes, dont je n'extrairai que ce morceau. « Il n'y a que trop long-temps
 » que ceux pour qui je parle sont ban-
 » nis de la place qu'ils devoient occu-
 » per dans leur famille. La moitié de
 » leur vie n'a été qu'une souffrance
 » continuelle. Il est temps que votre
 » autorité sauve des mêmes disgraces le
 » reste de leurs jours, & qu'elle com-
 » mence à les faire jouir des avanta-
 » ges de leur naissance. Ne rendez pas,
 » Messieurs, inutile le seul bonheur
 » qu'ils ont eu dans leurs infortunes,
 » d'avoir été conservés par une espe-
 » ce de miracle jusqu'à cet heureux
 » moment, qui doit finir leurs misè-
 » res par votre secours. N'ajoutez pas
 » à leurs autres maux la honte de voir
 » confirmer cette disposition injurieu-

p. 239

» se par le plus équitable de tous les
 » Tribunaux, dont le Jugement au-
 » toriseroit toutes les duretés que leur
 » pere a eues pour eux, & persuade-
 » roit qu'ils n'ont rien souffert qu'ils
 » n'aient mérité. »

Je ne fais quel jugement on porte-
 roit d'un Avocat qui parleroit ainsi
 aujourd'hui. Encore moins osé-je dé-
 cider lequel des deux goûts est le
 meilleur. Ce que je vois, c'est que
 notre maniere moderne prive d'un
 grand ornement & d'un puissant res-
 sort l'éloquence du Barreau.

Nous avons
 retranché
 avec raison
 ce qui dé-
 viendrait
 théâtral.

Mais en tout il faut savoir garder
 les bornes. Les Anciens se permet-
 toient certaines pratiques, qui paroîs-
 sent plus dignes du théâtre que de la
 gravité des Jugemens : & c'est avec
 raison que notre usage les a proscrites.
 On a beaucoup vanté dans Rome le
 trait rapporté plus haut de l'Orateur
 Antoine, qui défendant Manius Aquil-
 lius, le fit lever de sa place à l'Audien-
 ce, & lui ayant déchiré sa tunique
 pardevant, montra aux Juges les
 plaies glorieuses dont il étoit couvert.
 Antoine le Triumvir, petit-fils de
 l'Orateur, faisant l'éloge funebre de
 César, étala aux yeux du peuple la

toge encore sanglante du Dictateur massacré ; & en la développant , il faisoit remarquer les coups dont elle étoit criblée. Il fit plus : & ne pouvant montrer à l'assemblée le corps même de César , qui étoit étendu sur le lit de parade , il y substitua un simulacre en cire de grandeur naturelle , percé à tous les endroits où César avoit reçu des blessures. Cette représentation se démontoit par des ressorts , qui mettoient en évidence tantôt une partie , tantôt l'autre. Ce spectacle étoit pour le peuple. Mais les Avocats présentoient souvent aux Juges les enfans en bas âge d'un pere accusé , & ils tâchoient d'émouvoir la compassion de l'auditoire par les larmes de toute une famille gémissante sous leurs yeux. Tout cela étoit un peu théâtral : & de plus il en résultoit un grand inconvenient. Si le coup manquoit par quelque circonstance imprévue , l'Orateur demouroit déconcerté , & la chose tournoit en risée.

C'est de quoi Quintilien cite quelques exemples , & un en particulier , dans lequel il fut Acteur. Il plaidoit une question d'état , où l'on présentoit comme sœur de celui pour qui il par-

loit, une jeune enfant qu'il prétendoit ne point appartenir à la famille. L'Avocat adverse crut faire un coup de Maître en Eloquence, de prendre l'enfant entre ses bras, & de la porter à l'autre bout pour la laisser sur les genoux d'un frere dénaturé qui refusoit de reconnoître sa sœur. Malheureusement pour lui Quintilien avoit prévu le tour; & par son avis son client s'étoit retiré sans faire de bruit. Le pathétique Orateur fut bien étonné de ne point trouver ce qu'il cherchoit. Il demeura muet, & s'en retourna honteux & confus.

De pareilles scenes sont désagréables pour l'Avocat, & peu séantes à la majesté du Tribunal. Nous faisons bien sans doute de les éviter, en nous interdisant ce qui pourroit y donner occasion. Mais c'est une grande sévérité que de bannir du discours les traits de commisération qui naissent du sujet.

L'Elo- L'Eloquence de la Chaire a plus de
quence de liberté en ce genre. Il est permis à
la Chaire l'Orateur sacré, lorsque dans un éloge
se permet funebre il présente à ses auditeurs
le pathétique quelque mort touchante, de se livrer
au sentiment, & de recueillir toutes

les circonstances qui peuvent accroître la douleur & la pitié. M. Bossuet commence ainsi l'Oraison funebre de Madame, Duchesse d'Orléans. " J'é-
 ,, tois donc encore destiné à rendre ce
 ,, devoir funebre à très-haute & très-
 ,, puissante Princesse HENRIETTE-
 ,, ANNE D'ANGLETERRE, DUCHES-
 ,, SE D'ORLEANS. Elle que j'avois vue
 ,, si attentive pendant que je rendois le
 ,, même devoir à la reine sa mere, de-
 ,, voit être si-tôt après le sujet d'un dis-
 ,, cours semblable, & ma triste voix
 ,, étoit réservée à ce déplorable mi-
 ,, nistère. O vanité ! ô néant ! ô mor-
 ,, tels ignorans de leurs destinées !
 ,, L'eût-elle cru il y a dix mois ? Et
 ,, vous, Messieurs, eussiez-vous pen-
 ,, sé, pendant qu'elle versoit tant de
 ,, larmes en ce lieu, qu'elle dût si-tôt
 ,, vous y rassembler pour la pleurer
 ,, elle-même ? Princesse, le digne ob-
 ,, jet de l'admiration de deux grands
 ,, royaumes, n'étoit-ce pas assez que
 ,, l'Angleterre pleurât votre absence,
 ,, sans être encore reduite à pleurer
 ,, votre mort ! Et la France qui vous
 ,, revit avec tant de joie, environnée
 ,, d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus
 ,, d'autres pompes & d'autres triom-

„ phes pour vous , au retour de ce
 „ voyage fameux , d'où vous aviez
 „ remporté tant de gloire & de si
 „ douces espérances ! *Vanité des va-*
 „ *nités ! & tout est vanité !* C'est la
 „ seule parole qui me reste : c'est la
 „ seule réflexion que me permet , dans
 „ un accident si étrange , une si juste
 „ & si sensible douleur. „ Voilà cer-
 tainement du pathétique : & pour le
 produire , toutes les circonstances du
 temps , du lieu , des personnes , sont
 soigneusement rassemblées.

Dans les Sermons , la compassion
 est un ressort que le prédicateur n'a
 pas souvent occasion de toucher. Car
 la Passion de N. S. J. C. n'est pas un
 objet de pitié humaine : c'est une leçon
 qui nous instruit admirablement de
 l'énormité du péché , de la redoutable
 sévérité de la justice divine , & de la
 grande miséricorde que nous avons
 reçue. Mais si par un cas rare le sujet
 traité dans un sermon donne & exige
 le sentiment de compassion , l'Ora-
 teur ne craindra point d'en faire usa-
 ge , & de le peindre aux yeux de ses
 auditeurs , comme a fait le P. Massillon
 prêchant sur l'Aumône dans une an-
 née de disette & de calamité. « Tant

„ de miseres publiques & cachées ;
 „ tant de familles déchues ; tant de
 „ citoyens autrefois distingués , au-
 „ jourd'hui sur la poussiere , & con-
 „ fondus avec le plus vil peuple ; les
 „ arts devenus presque inutiles ; l'ima-
 „ ge de la faim & de la mort répan-
 „ due sur les villes & sur les campa-
 „ gnes ; (enfin) tant de désordres se-
 „ crets qui éclatent tous les jours , qui
 „ sortent de leurs ténèbres , & où
 „ précipite le désespoir & l'affreuse
 „ nécessité. „

La commisération se traite donc par l'amas des circonstances que le sujet fourni : & il en est de même de toutes les autres passions.

ARTICLE I V.

Quel style il convient d'employer pour émouvoir les passions.

La nature nous instruit sur le style que nous devons prendre pour émouvoir les passions. Elle nous dicte elle-même les expressions convenables aux divers sentimens dont nous pouvons être affectés , à la joie , à la tristesse , à l'espérance , à la crainte. Que l'Orateur donc s'affecte lui-même de

Quand il s'agit de remuer les passions, le style doit être simple.

son sujet, suivant qu'il lui a déjà été recommandé ; & il ne sera point en peine de chercher quel style il emploiera. La langue est l'interprete du cœur : & si le cœur est touché, il fournira à celui qui parle la maniere de toucher les auditeurs.

Boileau a raison de nous avertir, que

» Chaque passion parle un différent langage. »

Mais il est un goût de style commun à toutes en général. C'est une simplicité qui coule de source, & qui s'éloigne de toute affectation & de toute recherche. La passion s'occupe fortement de son objet : elle y fixe l'ame, elle l'y plonge toute entiere. Si donc vous avez le temps de penser à quelque autre chose que ce puisse-être, si vous vous retournez sur vous-même, vous n'êtes point ému ; la passion n'est point en vous, & ne peut par conséquent se transmettre par votre discours à ceux qui vous écoutent. Le langage des passions ne doit donc être ni philosophique & guidé par une métaphysique raffinée, ni fleuri & paré, ni pompeux & magnifique, ni sententieux. Reprenons ces quatre points l'un après l'autre.

La Métaphysique est une science sublime, dont la dignité est grande, & l'utilité très-étendue, si on fait la manier avec sagesse. Je lui rends très-volontiers hommage, & je suis tout-à-fait éloigné d'en vouloir diminuer l'estime. Mais il faut l'appliquer aux usages auxquels elle convient : & très-certainement son mérite n'est pas celui d'exciter les passions. Elle est le fruit de la réflexion : elle demande un esprit tranquille, recueilli en lui-même, qui écarte tout ce qui est sensible. Or c'est précisément le sensible qui remue, qui échauffe, qui transporte. Les objets qui frappent nos sens, portent le mouvement dans l'ame, & leurs images font un effet semblable. Le talent de l'Orateur est de rendre l'impression des images égale en vivacité & en force, s'il est possible, à celle des objets eux-mêmes. Ne nous laissons donc point entraîner au torrent de la mode, qui porte partout l'esprit métaphysique, qui veut tout creuser, réfléchir sur tout, analyser tout, ou renonçons à la gloire de toucher les cœurs, & de remuer les passions.

Un inconvénient palpable de la

maniere philosophique de s'exprimer ; est de devenir difficile à suivre & à entendre. Elle demande de l'effort & de la contention de la part de l'auditeur , pour être bien comprise. C'est autant de perdu pour la passion. L'esprit de celui qui vous écoute , partagé par la difficulté qu'il éprouve à deviner votre pensée , ne peut pas se livrer tout entier à l'impression du sentiment.

La Philosophie , qui aime à mettre tout dans sa dépendance , à tout subjuguier , a prétendu même fournir à l'Orateur un secours pour remuer les ames , dans les connoissances physiques de la mécanique corporelle des passions. C'est comme si elle soutenoit qu'en nous expliquant le tissu des fibres de l'œsophage & de l'estomac , la nature du levain qui sert à la coccion des alimens , en un mot toute la mécanique de la digestion , elle nous apprend à mieux goûter ce que nous mangeons. Vaines prétentions ! C'est le sentiment qui est notre maître par rapport à ces sortes d'objets. C'est lui qui nous fait discerner ce qui est utile pour nous nourrir. C'est lui-même aussi qui nous enseigne ce qui

est propre à émouvoir les passions.

J'ai dit en second lieu que le dis-Point fleuri
cours, pour toucher, doit être exempt
de tout ce qui s'appelle fleurs, & or-
nemens tant soit peu recherchés. Il
n'est pas besoin, après ce que je viens
de dire, de rendre raison de ce pré-
cepte. On sent assez que l'Orateur qui
pare son langage, se regarde lui-mê-
me, veut être loué, & attire sur soi
une partie de l'attention de l'auditeur.
Il n'est point rempli de son objet, &
il ne peut point en remplir l'esprit des
autres. Un exemple rendra la chose
sensible.

Tout le monde connoît le trait fa-
meux d'Arria, qui après s'être percé
le sein retira le couteau tout sanglant,
& le présentant à son mari, qui n'a-
voit pas autant de fermeté qu'elle,
lui dit : « Pétus, il ne m'a point fait
» de mal. » *Pæte, non dolet.* Rien n'est
plus simple : rien n'est plus noble, ni
plus capable d'inspirer du courage à
Pétus, qui en manquoit. Martial a pré-
tendu orner & enjoliver la pensée,
& il l'a gâtée. Il fait dire à Arria : « Le
» coup que je me suis portée, ne me
» fait point de mal : celui que vous

„ vous porterez , voilà ce qui m'en
 „ fera. „ *Vulnus quod feci, non dolet,*
inquit, sed quod tu facies, hoc mihi,
Poëte, dolet. C'est là , comme a fort
 bien dit un Ecrivain judicieux , de
 l'esprit substitué au sentiment. Le mot
 d'Arria tout simple , nous remue ,
 nous intéresse. La paraphrase ingénieuse
 de Martial nous fait dire que
 le Poëte avoit de l'esprit.

J'aime mieux tirer de l'Antiquité
 des exemples défectueux , que de nos
 Orateurs modernes. Cependant les
 modernes sont plus convenables au
 plan de mon Ouvrage , & plus utiles
 au Lecteur François. Personne n'esti-
 me plus que moi M. Fléchier , l'Ora-
 teur le plus harmonieux & le plus
 élégant que notre Nation ait produit.
 Mais je ne puis me dissimuler qu'assez
 souvent la parure un peu recherchée
 diminue la force de son discours.
 Voici un morceau dont la pensée est
 grande , belle & touchante ; mais
 qui , au jugement de M. Rollin , perd
 une partie de son mérite par les anti-
 theses multipliées. L'Orateur , déplo-
 rant la mort de M. de Turenne, adresse
 à Dieu ces paroles : « O Dieu ter-

„ rible , mais jufte en vos confeils fur
 „ les enfans des hommes , vous difpo-
 „ fez & des vainqueurs & des vic-
 „ toires. Pour accomplir vos volon-
 „ tés , & faire craindre vos jugemens ,
 „ votre puiffance renverfe ceux que
 „ votre puiffance avoit élevés. Vous
 „ immolez à votre fouveraine gran-
 „ deur de grandes viétime : & vous
 „ frappez , quand il vous plaît , ces
 „ têtes illuftres que vous avez tant de
 „ fois couronnées. „

Ce n'eft pas ainfi que le vrai , le
 fimple , le pathétique Bossuet manie
 le fentiment. Il termine l'Oraifon fu-
 nebre du Prince de Condé , par cette
 apoftrophe au Héros lui-même :
 „ Agréez , PRINCE , ces derniers
 „ efforts d'une voix qui vous fut con-
 „ nue. Vous mettrez fin à tous ces dif-
 „ cours. Au lieu de déplorer la mort
 „ des autres , GRAND PRINCE ,
 „ dorénavant je veux apprendre de
 „ vous à rendre la mienne fainte.
 „ Heureux ! fi , averti par ces cheveux
 „ blancs du compte que je dois ren-
 „ dre de mon adminiftration , je ré-
 „ ferve au troupeau que je dois nour-
 „ rir de la parole de vie , les reftes
 „ d'une voix qui tombe , & d'une

» ardeur qui s'éteint. » Le sentiment parle ici tout seul : les mots ne sont employés que pour le besoin précisément de la pensée, & ils laissent voir à nu la fermeté courageuse d'une ame chrétienne, que la vue de la mort qui approche enflamme du desir de remplir ses devoirs plus exactement que jamais.

Point pompeux & magnifique.

Le style pompeux & magnifique est encore un obstacle à la vérité du sentiment. Il peut frapper d'admiration ; mais il amortit & éteint la douleur.

« Que devant Troie en flamme Hécube désolée ,
nous dit Boileau ,

» Ne vienne point pousser une plainte ampoulée ,

» Ni sans raison décrire en quels affreux pays ,

» Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais. »

Et la raison de ce précepte est claire, d'après les principes que nous avons posés.

» Ces grands mots, dont alors l'Auteur remplit sa
bouche,

» Ne partent point d'un cœur que sa misère touche. »

La douleur veut un style simple, même dans la Tragédie. C'est un mot d'Horace, que tout le monde connoît : *Tragicus dolet sermone pedestri.*

Quoi de plus simple, que ces
paroles

paroles de Thésée , qui craint que ses imprécations contre son fils n'aient été trop tôt exaucées.

- « Thérámene , est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
 » Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
 » Mais d'où naissent ces pleurs que je te vois repandre ?
 » Que fait mon fils ? »

L'inquiétude , la crainte , la tendresse alarmée , se peignent dans ce langage , où l'on ne remarque pas un mot qui sente la pompe & l'élévation. La réponse de Thérámene est du même goût.

- « O soins tardifs & superflus !
 » Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus. »

La douleur est ici exprimée de manière qu'un Lecteur sensible ne peut retenir ses larmes. Mais elles tarissent , lorsque Thérámene embouche la trompette épique pour décrire le monstre envoyé par Neptune.

- « Son front large est armé de cornes menaçantes.
 » Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 » Indomtable taureau , dragon impétueux ,
 » Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
 » Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
 » Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
 » La terre s'en émeut : l'air en est infecté :
 » Le flot qui l'apporta , recule épouvanté. »

Voilà de beaux vers : & leur beauté a séduit le Poète lui-même , tout judicieux qu'il étoit , tout instruit qu'il étoit dans les principes des plus grands Maîtres de l'antiquité. Mais le sentiment n'y est plus. Inutilement

Boileau , les amis de Racine ont - ils voulu le
Réflex. XI,
sur Longin.
M. Racine , faite de cette description pompeuse.
filz, Réflex.
sur la Poésie, Pour en sentir le vice , il n'y a qu'à
c. VIII, la comparer , comme j'ai fait , avec
art. 1. ce qui a précédé.

Point sententieux.

Le style sententieux a beaucoup d'affinité avec le style pompeux & relevé : & l'inconvénient en est le même par rapport à l'expression du sentiment. Il suppose dans celui qui l'emploie , la tranquillité de l'esprit , & il la produit dans l'Auditeur. Ce vice domine dans les meilleures pieces de celles qui composent la collection de Tragédies que nous avons sous le nom de Sénèque. Elles sont de divers Auteurs. Mais les Critiques conviennent assez que la Troade est l'ouvrage de Sénèque le Philosophe. Le début de cette piece est une grave sentence , mise dans la bouche d'Hécube , qui voit actuellement sous ses yeux Troie en cendres , & qui attend ce que le

fort décidera d'elle-même , & à qui il la donnera pour esclave. Dans cette position Hécube ouvre ainsi la scène.

„ Quiconque se confiant à l'éclat du
 „ Trône , & environné d'une Cour
 „ superbe sur laquelle il domine , ne
 „ craint point les caprices de la for-
 „ tune , & fonde de crédules espérances
 „ sur ses faveurs trompeuses ; pour se
 „ défabuser , il n'a qu'à jeter les yeux
 „ sur mon état & sur celui de Troie.
 „ Jamais il n'a été donné au monde
 „ d'exemple plus frappant de l'incer-
 „ titude & de la fragilité des choses
 „ humaines. „ Rien n'est plus vrai
 que cette maxime. Elle seroit tout-à-
 fait louable , si elle étoit prononcée
 par le Philosophe auteur de la pièce.
 Mais on sent combien cette même
 maxime est froide & déplacée dans la
 bouche d'une Reine malheureuse , à
 qui ses infortunes présentes & futures
 doivent inspirer de bien autres pen-
 sées.

En toute circonstance l'état où se trouve celui qui parle , donne la loi & le ton au style. Il inspire le sentiment qui lui convient ; joyeux , s'il est prospère ; triste , s'il est malheureux ; inquiet & tremblant , s'il est

Le style
 doit être
 conforme à
 l'état de ce
 lui qui parle

dangereux : & le sentiment ensuite dirige & gouverne le langage. Cette gradation a été remarquée par Horace. Voilà quelle est la loi inviolable du style que l'on doit prendre pour émouvoir les passions. Considérez la circonstance où vous vous trouvez ; prenez les sentimens qui y conviennent : & le style suivra de lui-même.

Et en général à la nature de l'objet qu'il exprime.

Cette regle n'est qu'une branche de la maxime générale qui veut que le langage se conforme à la nature des choses qu'il exprime : & elle est si impérieuse , qu'elle force même la nature des ouvrages entrepris , & change leur allure accoutumée. Ainsi , pour continuer à raisonner d'après Horace , la comédie , qui roule sur des aventures bourgeoises , demande par elle-même un style commun & sans élévation. Mais si la situation de quelqu'un de ses personnages excite en lui la colere , comme la colere est superbe & veut des mots altiers , le style s'élèvera & deviendra presque tragique. Au contraire la tragédie a pour objet les catastrophes de Princes & de Héros , & par cette raison son style ordinaire doit être soutenu , noble , & respirant

la grandeur. Cependant , si un de ses personnages se trouve dans une affliction qui le pénètre de douleur , comme l'abattement s'explique en des termes moins fiers , il faudra que le style s'abaisse , & devienne simple , humble , & plaintif.

Pour citer un exemple qui se rapporte directement à l'art oratoire , je le prendrai dans une Mercuriale de M. d'Aguesseau. On fait , & je l'ai déjà observé plus d'une fois , que les discours de MM. les Gens du Roi ont pour caractère propre l'égalité & l'indifférence pour tout autre intérêt que celui du vrai. La dignité du personnage qu'ils soutiennent , exclut de leur langage tout ce qui sent la passion. Mais la situation d'un ami à qui la mort vient d'enlever un ami tendrement aimé , & tout-à-fait digne de l'être , demande du sentiment & de la douleur. C'étoit le cas où se trouvoit M. d'Aguesseau , lorsqu'il prononça sa treizieme Mercuriale. Il venoit de perdre tout récemment un collègue & un ami , M. le Nain , Avocat-Général : & sa place l'obligeoit de faire l'éloge de cet illustre & aimable Magistrat. Il n'avoit pas besoin

d'emprunter le secours de l'Art : son cœur étoit affligé amèrement. Ce que je remarque ici , c'est que malgré l'austérité de son ministère , il se livra au sentiment : & le portrait qu'il traça de M. le Nain , fit une telle impression sur lui-même , qu'il fut contraint de s'interrompre , & de s'arrêter quelques momens.

Il entre ainsi en matière : « Qui
 „ l'auroit cru , que sa perte (celle du
 „ Président de Lamoignon) dût être
 „ suivie si promptement de celle du
 „ Magistrat aussi aimable que respec-
 „ ta , qu'une mort prématurée vient
 „ d'enlever à la Justice , au Public , &
 „ (puisqu'il faut que nous pronon-
 „ cions cette triste parole) à nous-mê-
 „ mes ? » Suit un éloge aussi complet
 que vrai & mérité , de celui qu'il re-
 grette. Cet éloge comprend toutes les
 vertus & tous les talens : & l'Orateur
 le termine par louer « les graces in-
 „ nocentes que M. le Nain avoit. su
 „ allier à la vertu héréditaire de sa
 „ famille , & qui , sans lui rien faire
 „ perdre de sa droiture inflexible , ré-
 „ pandoient sur elle ce charme secret
 „ qui lui attiroit l'amour encore plus
 „ que l'admiration. »

„ Quelle facilité dans le commerce !
 „ ajoute-t-il. Quel agrément dans
 „ les mœurs ! Quelle douceur ! Ce
 „ n'est pas assez dire : Quel enchanté-
 „ ment dans la société ! Faut-il que
 „ nous rouvrions encore cette plaie ?
 „ Et ne pouvons-nous le louer , sans
 „ toucher ici la partie la plus sensible
 „ de notre douleur ? Vrai , simple ,
 „ sans faste , sans affectation , aucun
 „ fard ne corrompoit en lui la vérité
 „ de la nature. On eût dit que son
 „ ame étoit le tranquille séjour de la
 „ paix. Nul homme n'a jamais mieux
 „ su vivre avec soi-même : nul hom-
 „ me n'a jamais mieux su vivre avec
 „ les autres. Content dans la solitude ,
 „ content dans la société , par-tout il
 „ étoit à sa place ; & sachant toujours
 „ se rendre heureux , il répandoit le
 „ même bonheur sur tous ceux qui
 „ l'environnoient. „

Un éloge si touchant & si tendre est
 suivi de l'expression des regrets. « Le
 „ ciel n'a pas permis que nous ayons
 „ joui plus long-temps de ce bonheur :
 „ il a rompu les liens de cette union si
 „ douce , si intime , qui dans les pei-
 „ nes & dans les travaux attachés à
 „ notre ministère , étoit notre force ,

„ notre sûreté , notre gloire , nos dé-
 „ lices. Mais si la mort nous enleve
 „ un Magistrat si digne de nos re-
 „ grets , nous aurons du moins la
 „ consolation de ne le pas perdre tout
 „ entier. Gravé dans le fond de notre
 „ ame par les traits ineffaçables de
 „ notre douleur , il y vivra encore
 „ plus utilement par ses exemples.
 „ Nous n'aurons plus le plaisir de
 „ l'avoir pour collègue & pour coad-
 „ juteur de nos fonctions , mais nous
 „ l'aurons toujours pour modèle : &
 „ si nous ne pouvons plus vivre avec
 „ lui , nous tâcherons au moins de
 „ vivre comme lui. „

La douleur vit & respire dans tout
 ce morceau , & elle a forcé le minis-
 tère le plus ennemi des passions , à lui
 payer ce tribut : tant il est vrai que la
 nature des objets que traite l'Orateur ,
 est la loi suprême de son style.

De tout ce qui vient d'être dit , il
 résulte que toucher les Auditeurs , &
 les attendrir par le discours , n'est pas
 une entreprise aisée , ni à laquelle
 fût un médiocre talent. Et ce qui est
 bien remarquable, c'est qu'en ce genre il
 n'y a point de milieu. Celui qui ne réussit
 point à tirer des larmes, excitera la risée.

Il nous reste à examiner en quelles matieres , & en quelles circonstances l'Orateur doit employer le langage passionné.

A R T I C L E V.

En quelles matieres , & en quelles circonstances l'Orateur doit employer le style de mouvement & de passion.

Nous l'avons déjà dit : toutes sortes de sujet ne comportent pas le style de mouvement & de passion. Il seroit déplacé dans les petits intérêts, dans les causes simples & sommaires. Nous ajoutons ici que les discussions de raisonnement, même dans les matieres les plus importantes, n'en sont pas susceptibles. Quand il s'agit d'établir un principe, & d'en bien déduire les conséquences ; d'interpréter un texte, & d'en faire voir la convenance avec ce que nous avons à prouver, l'Orateur doit être de sens froid, & les Auditeurs attentifs : de part & d'autre, les ressorts de l'esprit sont tendus. La passion ne suit point cette marche. Elle trouble, elle agite, elle échauffe, elle entraîne. Ce n'est point par des réflexions & des raisonnemens

Le style passionné ne convient point aux discussions de raisonnement, mais il les surpasse.

que le cœur agit , c'est par le sentiment.

Mais si la passion ne se traite point par le raisonnement , elle le suppose. Il seroit absurde & extravagant d'entreprendre de remuer l'Auditeur , sans lui avoir expliqué & prouvé ce qui doit exciter en lui l'indignation ou la pitié , l'affection ou la haine. Les choses & le raisonnement sont la base : le sentiment ne peut venir qu'à la suite.

On ne doit point l'employer lorsque l'on ne peut en espérer aucun fruit.

Cicéron exprime encore un cas dans lequel l'Orateur ne doit pas tenter le ressort des passions : c'est lorsque les Juges sont tellement prévenus du sentiment contraire , qu'il n'y a point d'espérance de les ébranler. Alors celui qui voudroit les émouvoir en sa faveur , ne seroit que les irriter & les aigrir. Le raisonnement & les preuves sont la seule ressource en une telle circonstance. Les Juges sont obligés de s'y prêter : refuser d'entendre ce qui tend à les éclairer & à leur montrer le vrai , ce seroit manquer à leur premier devoir.

De Or. II,
205.

Il ne faut point y insister trop long-temps.

Quand l'Orateur a rempli la juste mesure du sentiment , il doit cesser. Ne rien dire de trop , est une règle

générale : mais nulle part il n'est plus nécessaire de l'observer , qu'en ce qui regarde les mouvemens excités par le discours : & cela par deux raisons. Premièrement , parce que ce genre , suivant ce que nous avons déjà dit d'après Cicéron , est hors de la cause & y paroît étranger. Or s'il est nécessaire de ne point passer les bornes , c'est sur-tout dans ce qui n'est pas essentiel par soi-même. En second lieu , si vous insistez trop long-temps , vous courez risque de lasser & d'ennuyer l'Auditeur ; & cette surcharge vous fait perdre le fruit de ce que vous aviez gagné précédemment. Quintilien observe *L. VI, c. xi* que la commisération sur-tout doit être sagement ménagée. « Rien , dit-il , » ne tarit si aisément que les larmes : » & il ne faut pas espérer que qui » que ce soit pleure long-temps les » maux d'autrui. » L'Orateur lui-même doit craindre , après voir épuisé les traits les plus forts , de retomber par son propre poids dans le foible : alors tout est perdu. Car le mouvement qui commence à se ralentir est bien proche de sa fin. Sachons donc nous borner , si nous ne voulons fatiguer au lieu de toucher.

Il ne faut point y être trop court.

Cic. de Or.
l. 11.

Cette juste mesure, que je recommande ici, n'est point aisée à trouver.

Car s'il ne faut pas insister trop longtemps sur les passions oratoires, il ne faut point non plus être trop court. Un raisonnement se saisit : & dès que le trait est parti, il porte son coup, & fait son impression dans l'esprit de l'Auditeur. Il n'en est point ainsi d'un mouvement de douleur, d'affection, de haine. L'amorce ne prend pas tout d'un coup. C'est un feu qu'il faut allumer par degrés, & nourrir peu à peu en lui fournissant successivement des alimens convenables. Il est donc besoin d'un goût délicat, pour discerner ce qui suffit, & ce qui dégèneroit en surabondance nuisible. Cette sage économie est plus nécessaire encore dans notre Barreau, où le mouvement des passions n'est admis qu'à titre précaire. Le trop y nuiroit plus que le trop peu.

A quelles parties du discours convient le style passionné,

C'est dans la Péroration que les passions ont une plus libre carrière. Alors toute la cause est expliquée, toutes les preuves ont été traitées : les esprits y sont préparés par tout le discours qui a été entendu. Si l'affaire est susceptible de sentimens,

l'Orateur , qui a rempli son devoir d'instruire , n'a plus besoin que de toucher. D'ailleurs , comme il ne lui reste plus rien à dire aux Juges avant qu'ils prononcent , & que la disposition où il va les laisser , est celle dans laquelle ils donneront leurs suffrages , c'est-là qu'il doit faire les derniers efforts pour se les rendre favorables : & nul ressort , comme nous l'avons dit tant de fois , n'est plus puissant que celui des passions. Cicéron est sur ce point un modele excellent. Toutes ses Péroraisons sont animées & enflammées des sentimens qui naissent de la cause , & qui lui conviennent. Si la sévérité de nos usages ne permet pas aux Avocats de l'imiter en plein , au moins ils ne peuvent que gagner à l'envisager , à l'étudier , & à prendre son esprit. Nos Orateurs sacrés ont une liberté plus grande. Les matieres qu'ils traitent sont si intéressantes par leur nature , que malgré notre goût décidé pour le flegme , elles se sont conservé le droit des Péroraisons touchantes & pathétiques.

Quoique la Péroraison soit la partie du discours où dominant sur-tout les passions , ce n'est pas à dire qu'elles

doivent être bannies de la Narration & de la Confirmation. Si vous aviez traité votre objet sans aucun mouvement dans tout le corps du discours, il seroit trop tard d'entreprendre en finissant d'y intéresser votre auditoire. Accoutumé à le considérer froidement lorsqu'il lui étoit nouveau, il ne s'enflammeroit pas à votre gré, lorsque ce même objet lui reparoitroit sous les yeux, déjà connu, & ayant perdu, si j'ose ainsi parler, sa première pointe. Chaque chose doit être présentée selon ce qu'elle est : & la nature du sujet décide souverainement du style. Si donc le fait que vous exposez dans la narration est grand, atroce, & digne de pitié, si les moyens que vous faites valoir dans la Confirmation sont vifs & pressans, donnez & au fait & aux moyens les sentimens qui leur conviennent : mais ne les épuisez pas ; & réservez les plus grands coups pour la Péroration.

¶ L'Exorde, dans les discours des genres délibératif & judiciaire, n'est point par lui-même susceptible du mouvement des passions, à moins que la matière dont il s'agit, ne soit extrêmement grave de sa nature, & de

plus , connue dans ce qu'elle a d'essentiel de ceux qui vous écoutent. Dans les cas ordinaires il doit seulement préparer & disposer le feu qu'allumeront les autres parties du discours ; & ébranler l'auditeur , pour l'abattre dans la suite , ainsi que nous le dirons ailleurs plus amplement.

Mais s'il y a des cas où la force des mouvemens n'est pas de saison , il n'en est aucun où une heureuse chaleur ne doive animer le discours. Par-tout mettez en œuvre des ressorts qui puissent attacher ou l'auditeur , ou même le lecteur. Car ce précepte est général , & il embrasse tous les genres , l'Eloquence & la Poésie , l'Histoire , & même les ouvrages de pur raisonnement. Il faut jeter de l'intérêt dans tout ce qu'on dit ou qu'on écrit , sous peine de n'être point écouté , ou de n'être point lu. La pureté du langage , l'élégance de la diction , la droiture du sens , l'exactitude du raisonnement , sont de grandes parties : mais elles ne suffisent pas. Tel écrivain , à qui aucune de ces qualités ne manque , demeure , faute de chaleur , enseveli dans la poussière. Voyez au contraire avec quelle chaleur le P. Malebranche

Par-tout le style doit avoir de la chaleur.

traite des matieres purement philosophiques. Aussi la Recherche de la Vérité passe-t-elle avec justice pour un ouvrage vraiment éloquent.

Quel est donc le moyen de produire cet intérêt si nécessaire, qui a du rapport avec ce que nous avons appelé passions, & qui néanmoins en est différent? Toujours le même principe. Il faut que l'Orateur ou l'Écrivain prenne lui-même intérêt à son sujet. S'il le considere froidement, le froid qui le morfond passera à ses Auditeurs ou à ses Lecteurs, & il les glacera. Qu'il se renferme dans les Mathématiques, qui sont seches par essence. Non-seulement ce qui est Oratoire, mais tout ce qui appartient aux grands objets de la Morale & de la Métaphysique, demande du feu dans celui qui parle ou qui écrit, à moins que l'on ait dessein de faire des ouvrages purement didactiques, & destinés uniquement à l'instruction.

Après avoir traité des passions en général, nous devons maintenant donner nos observations sur le détail de chacune en particulier.

SECTION II.

Des Passions considérées chacune en particulier.

LEs passions principales que l'Orateur doit exciter ou calmer par le discours , sont , comme je l'ai déjà dit , l'amour & la haine , la crainte & l'espérance , la joie & le déplaisir , la compassion & l'envie. Aristote & Cicéron ont excellemment traité cette matiere ; l'un dans le second livre de sa *Rhétorique* , l'autre dans le second livre de l'*Orateur*. Le premier fait très-bien connoître la nature des passions différentes ; ce qu'éprouvent ceux qui en sont affectés ; à quelles occasions & à l'égard de quelles personnes , & de quels objets elles naissent dans l'ame. Le second s'attache davantage à expliquer les moyens qu'il faut employer pour les émouvoir ou les apaiser. L'un donne plus à la spéculation ; la méthode de l'autre se rapporte plus directement à la pratique. Comme c'est la pratique qui nous intéresse ici le plus , nous nous en tiendrons à Cicéron , & nous sui-

vrons son texte , en y joignant quelquefois nos observations.

Nous remarquerons d'abord que l'amour , l'affection , la bienveillance , sentimens que nous rangeons maintenant sous le *Pathos* , c'est-à-dire , dans la classe des *Passions* , rentre visiblement dans ce que nous avons appelé *Mœurs* ou *Ethos* , dont l'objet est de rendre aimable la personne de l'Orateur , & les personnes de ceux pour qui il parle. On pourroit , en subtilisant beaucoup , y trouver quelque différence. Mais la chose n'en vaut pas la peine. L'inconvénient n'est pas grand dans une Rhétorique , de traiter deux fois le même sujet , pourvu qu'on le traite différemment.

Par quels
moyens l'O-
rateur doit
s'attirer la
bienveillan-
ce.

Cicéron enseigne donc que le moyen de s'attirer l'affection , est de se faire regarder comme soutenant un parti avantageux à ceux devant qui l'on parle ; comme s'intéressant pour des hommes de bien , ou du moins pour des hommes qui soient bons & utiles aux auditeurs. Cette dernière considération est celle qui concilie l'amour proprement dit : l'autre produit l'amour d'estime , ressort bien moins puissant auprès des hommes ,

faits comme ils sont. Il est plus foible, mais aussi plus digne & plus généreux : & il est de tous les temps & de tous les pays, au lieu que les occasions de faire usage de l'autre sont très-rares dans notre Barreau. Le motif d'utilité ne peut guere être proposé aux Juges par nos Avocats : le Tribunal s'en trouveroit insulté. J'entends l'utilité propre & particulière. Car pour ce qui est de l'utilité publique, c'est un motif grand & noble, digne de la majesté même du Trône.

Cicéron l'admet sans doute, & il en a tiré un grand parti dans plusieurs de ses discours. Mais il fait combien l'amour-propre agit puissamment sur les hommes, & il veut que les considérations tirées du bien commun, soient portées par l'Orateur à une activité semblable à celle du bien particulier de chacun. Prenant le sentiment de l'intérêt propre pour guide, il remarque que l'on réussira mieux à se faire aimer en flattant les auditeurs de l'espérance d'un avantage futur, qu'en rappelant le souvenir d'un service passé. Il veut que celui que l'on veut rendre aimable soit représenté comme n'ayant jamais agi en vue

de son utilité personnelle. « Car ;
 » ajoute-t-il , l'avantage que vous
 » possédez , est un objet d'envie : au
 » lieu que votre desir d'en faire part
 » aux autres , vous attire l'affection. »
 Toujours dans le même esprit , il recommande de ne point trop exalter par des louanges magnifiques les belles actions de ceux à qui l'on prétend concilier la bienveillance. C'est le moyen d'exciter l'envie contre leur personne.

On conçoit bien que pour allumer la haine , il faut employer toutes ces mêmes considérations en sens contraire. On doit en dire autant de l'espérance & de la crainte , de la joie & du déplaisir. C'est du bien ou du mal de ceux qui vous écoutent , que vous devez tirer les moyens d'exciter toutes ces passions.

Il ne doit
 jamais exci-
 ter la haine
 contre les
 personnes.

Remarquons néanmoins en ce qui regarde la haine , une différence déduite de la Morale. Haïr quelqu'un pour le mal qu'il nous a fait , est un sentiment vicieux , & pros crit par le Christianisme. Il n'est donc point permis à l'Orateur de le faire naître ou de le nourrir. Le vice est digne de la haine des gens de bien ; & l'Orateur

peut alarmer l'indignation contre les vices , jamais contre les personnes.

On doit penser de même , & à plus forte raison , de l'envie , qui est un sentiment encore plus vicieux , quoique très-commun , & extrêmement puissant sur le cœur humain. On en conçoit aisément la force. Pour connoître jusqu'à quel point il est commun , si l'expérience n'en instruisoit pas assez , il suffit de se rappeler un trait fameux de l'Histoire Grecque. Tout le monde fait l'aventure d'Aristide , qui fut prié par un payfan qui ne le connoissoit pas , & qui ne savoit pas écrire , de mettre son nom sur la coquille dont ce villageois devoit se servir pour le condamner à l'exil. « Quel mal vous a donc fait » Aristide ? dit le sage Athénien , & » pourquoi voulez-vous qu'il soit » exilé ? Le payfan répondit : Il ne » m'a point fait de mal , je ne le con- » nois même pas , mais je suis fati- » gué & blessé de l'entendre par-tout » appeler *le Juste*. » Ainsi ce rustre , qui dans la condition basse où il vivoit n'étoit à portée d'avoir jamais rien à démêler avec un citoyen si fort au-dessus de lui , qui ne le connoissoit pas

Encore
moins l'en-
vie.

même de visage , portoit envie à sa gloire , & s'en trouvoit piqué & humilié. C'est que l'envie est un mal aussi commun que l'orgueil , dont elle est la fille. Mais ce vice si ordinaire est en même temps si bas & si odieux , qu'il ne convient point à la probité de l'Orateur d'en allumer la flamme ou de l'entretenir dans le cœur de qui que ce soit. Ne parlons donc point de la maniere dont il peut s'y prendre , pour émouvoir le sentiment de l'envie , puisqu'il ne le fera jamais. Considérons seulement ce qu'il doit faire pour l'appaiser & pour l'éteindre quand le besoin de sa cause le demandera.

Moyens de
calmer l'en-
vie.

Ce qui donne matiere à l'envie , c'est un bien que nous voyons possédé par d'autres , & que nous souhaiterions pour nous-mêmes. Le sentiment de l'envie s'augmente à proportion que le bien est , ou nous paroît grand ; si nous croyons qu'il ait été acquis sans avoir été mérité , ou même par de mauvaises voies ; si celui qui le possède en est orgueilleux & insolent. Ce sont donc les idées contraires qui sont le remede de l'envie : & par conséquent pour l'appaiser , il

faut représenter le bien qui l'excite comme moins grand qu'il ne paroît, comme mêlé d'inquiétudes & de misères. C'est ce qui ne sera pas fort difficile. Car il est d'expérience que les fortunes les plus brillantes sont les plus exposées aux chagrins & aux traverses. Il faudra dire que la gloire de celui qui est l'objet de l'envie, lui a coûté bien des peines & bien des périls ; que les actions par lesquelles il y est parvenu, se rapportoient au service de la patrie & de ses concitoyens, & non pas à son propre avantage ; qu'il n'en abuse point ; qu'il n'en est point enflé d'orgueil ; & que si la fortune l'élève au-dessus des autres, sa conduite modeste le met au niveau de tous. Ces considérations, & autres pareilles, ne peuvent manquer de diminuer, ou même de calmer l'envie. Bien entendu qu'elles seront vraies & réelles. C'est la condition essentielle, & je la suppose par-tout.

La commisération est un sentiment contraire, digne de l'humanité, & qu'il convient à l'Orateur d'exciter dans les esprits. Le moyen le plus sûr d'y réussir, est de faire envisager dans l'infortune d'autrui l'image de celle

D'exciter
la commisération.

que ceux qui vous écoutent peuvent craindre pour eux-mêmes. Et rien n'est plus vrai, ni mieux fondé, que cette appréhension : car il n'est personne à qui ne puisse arriver ce qui arrive à son semblable. *Cuius potest accidere quod cuicumque potest.* Toutes les miseres humaines sont capables d'attendrir : mais la vertu persécutée & malheureuse tire d'autant plus sûrement les larmes, qu'elle avertit chacun, que pour ne point éprouver les disgrâces, il ne suffit pas de ne les avoir point méritées. C'est pour cela que les Poètes tragiques ont grand soin de rendre aimables & estimables les personnes dont ils veulent faire des objets de compassion. Iphigénie toucheroit bien moins, si elle étoit une personne moins accomplie. Et dans les rôles même vicieux, le Poète a l'attention de mêler quelques correctifs, qui ôtent au vice ce qu'il auroit de trop odieux, comme il paroît par *la douleur vertueuse*,

{*De Phedre malgré soit perfide, incestueuse.*

Dans tout ce que nous avons dit des Passions, nous avons été beaucoup plus occupés des moyens de les
exciter,

exciter , que de ceux de les calmer : & en effet , de l'un de ces objets à l'autre , la conséquence est aisée à tirer , & il paroît peu nécessaire de les traiter séparément. Néanmoins il est quelques observations propres au dessein d'appaiser les passions excitées par l'adversaire dans l'ame des Juges : & je vais les présenter au Lecteur.

SECTION III.

Des moyens que l'Eloquence emploie pour calmer les Passions.

TROIS moyens peuvent être employés par l'Orateur , pour calmer les passions excitées & enflammées par le discours de l'adversaire : le sens froid , les mouvemens contraires , le ris.

I. Si l'adversaire s'est échauffé pour produire de grands mouvemens d'indignation , de pitié , & autres semblables , un moyen bien naturel & bien sûr d'éteindre ce feu qu'il a allumé , c'est de montrer autant de sens froid qu'il a exprimé de passion , & de réduire à rien par un style simple & uni les idées qu'il a grossies par

Le sens froid opposé à la véhémence.

sa véhémence. M. Cochin nous fournit un bel exemple de cet art dans sa quarante-neuvième cause. La Demoiselle de Kerbabu avoit été arrêtée en vertu d'un décret prononcé par le Juge de Laval sur la poursuite du Marquis d'Hautefort. A ce sujet, son Avocat avoit « déployé, dit M. Cochin, tous les talents de l'Orateur pour toucher, pour émouvoir le Public. On a peint, ajoute-t-il, la Demoiselle de Kerbabu arrachée avec violence des bras de sa mère éplorée, & conduite à Neaufle (a) au milieu d'une troupe de satellites, la Providence venant à son secours par une foule de miracles opérés en un instant; mille périls affrontés sans qu'elle en ait reçu aucun mal, le Ciel & la Terre, les êtres inanimés, tout, en un mot, s'intéressant pour elle. Qu'il est triste, que ces prodiges éclatans se réduisent à une petite négociation avec des archers, qui lui ont procuré une évasion commode, & une retraite assurée! » L'observation toute simple de M. Cochin, & mêlée d'une ironie douce, inspire

(a) Village à quelque distance de Paris.

la tranquillité : elle fait honte à l'adversaire des grandes figures qu'il a prodiguées sur un si mince sujet : & elle dissipe l'impression qu'il avoit pu faire sur l'esprit des Auditeurs.

C'étoit par cette méthode que la sagesse de Phocion le rendoit si redoutable à l'éloquence de Démosthène.

Celui-ci trembloit lorsqu'il voyoit ce grave & tranquille adversaire se lever pour le réfuter. « Voici , disoit-il , la » hache qui va couper par le pied » tous mes discours. » C'est que Phocion , envisageant les choses en elles-mêmes , & les voyant telles qu'elles étoient , opposoit la raison à la véhémence , & le sens froid aux exagérations pathétiques.

C'est aussi cette même route qu'a prise récemment un Ecrivain Philosophe , que j'ai déjà cité , pour renverser l'édifice d'illusion & de prestige élevé par le génie enchanteur de Jean-Jacques Rousseau. Qu'oppose le P. Gardil à l'avantage que donne à celui qu'il réfute , *le brillant du coloris , & ces traits fiers & pathétiques , qui étonnent l'imagination , qui pénètrent l'ame & qui l'enlèvent ?* Il n'a garde d'entreprendre de le combattre avec

*Plut. vit.
Phoc.*

*Reflex. sur
l'Educ.*

p. 359

des armes pareilles. « Je me conten-
 » terai , dit-il , d'exposer tout simple-
 » ment les réflexions que la lecture
 » du livre d'Emile fera naître dans
 » mon esprit , sans aspirer à d'autre
 » mérite qu'à celui de la justesse &
 » du bon sens : qualité qui n'a rien de
 » brillant , mais qui n'est jamais sans
 » utilité. » Le ton est très-modeste :
 mais ce que je remarque ici , c'est
 que le vrai moyen de dissiper l'illu-
 sion , c'est de présenter en contraste la
 vérité toute simple & toute nue.

Les mou-
 vemens con-
 traire.

II. Une autre maniere de détruire
 ces mouvemens , est d'y opposer des
 mouvemens contraires , & une bat-
 terie plus puissante , qui fasse taire
 celle par laquelle on vouloit nous fou-
 droyer. Les exemples en sont fré-
 quens dans Cicéron : & j'ai déjà
 exposé comment l'Orateur Antoine ,
 par l'indignation dont il enflamma les
 esprits contre Cépion , & par les lar-
 mes qu'il tira des yeux de ses Juges
 sur la perte de l'armée dont ce mau-
 vais Général avoit causé le désastre ,
 éteignit la haine excitée par l'accusa-
 teur contre Norbanus. Je trouve un
 fait du même genre , quoiqu'en ma-
 tiere moins tragique , dans la même

cause de M. Cochin, que je viens de citer. J'ai dit ailleurs que les esprits avoient été d'abord prévenus en faveur de la Demoiselle de Kerbabu contre le Marquis d'Hautefort. Les Juges étoient émus de pitié : le Public y prenoit un grand intérêt. M. Cochin, pour empêcher l'effet de cette prévention, effraie & les Juges & le Public par la vue des conséquences fâcheuses, que peut avoir pour la société l'entreprise de ceux contre qui il parle. Il commence par faire sentir la foiblesse & l'insuffisance des titres qu'on lui oppose. « Que rapporte-t-on ? dit-il... Un prétendu acte de célébration sur une feuille volante, que l'on a pu fabriquer quand on a voulu ; deux lettres missives, & deux autres petits écrits sous seing privé, ouvrages qui par eux-mêmes n'ont aucune authenticité, & qui ne dépendent que du talent plus ou moins parfait d'imiter l'écriture d'un autre. » Sur cet exposé l'Orateur appuie & amène le sentiment que demande le bien de la cause. « En vérité, ajoute-t-il, c'est faire dépendre l'état des hommes de trop peu de chose. . . . A cette seule

p. 378; 379;

» réflexion , que le Magistrat tremble
 » sur son siege , & que le Public , qui
 » voudra s'ériger en Juge, comprenne
 » toute l'importance d'une affaire ,
 » qu'il ne regarde peut-être que
 » comme un amusement pour lui , &
 » de laquelle cependant dépend le
 » sort de toutes les familles. »

Le Ris.

III. Trouver le secret de faire rire sur ce qui a été représenté comme atroce , c'est peut-être le moyen le plus efficace d'en détruire l'impression : un bon mot a quelquefois réduit à rien les poursuites les plus sérieuses. Tout le monde fait le trait de ces jeunes Tarentins , qui en buvant s'étoient émancipés à parler très-mal du Roi Pyrrhus. On leur en faisoit une affaire criminelle : & Pyrrhus les ayant mandés , les interrogea d'un ton de colere & de menace. « Rien
 » n'est plus vrai, dit l'un des coupables,
 » nous avons très-mal parlé de vous :
 » & si le vin ne nous eût manqué ,
 » nous en eussions dit & fait davantage. » Cette faillie démonta le sérieux du Roi. Il comprit qu'il devoit s'en prendre au vin : il rit , & il pardonna.

Val. Max.
V, 1.

Si la plaisanterie est en soi d'une grande utilité , l'usage en est très-

difficile. C'est un talent infiniment rare : & l'on en peut juger, comme l'observe Quintilien, par l'exemple des deux plus grands Orateurs de l'Antiquité, Cicéron & Démosthène, dont l'un a péché en ce genre par excès, & l'autre par défaut. *L. VI, c. 3.*

Ajoutons que ce talent dépend presque uniquement de la nature : les préceptes n'y peuvent rien. Toutes les parties de l'Eloquence supposent les dispositions naturelles : elles en naissent, & leur doivent tout le fond de ce qu'elles sont. Mais enfin ces dispositions peuvent se perfectionner & s'accroître par l'exercice & par les avis judicieux des Maîtres de l'Art. Le don de plaisanter agréablement ne s'acquiert, ni ne se cultive. Il faut l'avoir reçu tout entier de la nature.

Nous ferons donc fort courts sur cette matiere ; & tout ce que nous avons à en dire, se réduira à distinguer deux especes différentes de plaisanteries, & à donner quelques avertissemens pour éviter les principaux vices qui les rendroient reprehensibles.

La premiere espece dans le genre de plaisanterie est ce qu'on appelle

N iv

Deux especes différentes de plaisanteries.

bon mot, qui consiste en un trait vif, court, & plein de sel. Tel est le mot du jeune Tarentin à Pyrrhus, que je viens de rapporter. On a fait des recueils de bons mots, parmi lesquels il s'en trouve très-peu qui soient dignes de ce nom.

Outre les bons mots dont le sel est le caractère, il y en a qui frappent par un grand sens, & par la manière délicate de faire deviner la pensée sans l'expliquer trop clairement. Telle est la réponse d'une grande Princesse, que le Roi son oncle marioit à un Prince puissant, mais étranger, & qui auroit bien mieux aimé, demeurant dans sa patrie, épouser son cousin, héritier du Trône de France. Le Roi lui disoit : « Vous voyez, Mada-
 » me, comment je vous traite : je ne
 » pourrois pas faire plus pour vous,
 » quand vous seriez ma fille. Il est
 » vrai, Monsieur, dit la Princesse
 » peu contente de son sort, vous ne
 » pourriez pas faire plus pour votre
 » fille ; mais vous pouviez faire plus
 » pour votre niece. » Fille du Roi, elle n'auroit pas pu épouser son frère : niece, elle pouvoit, avec dispense, épouser son cousin.

Les bons mots , de quelque nature qu'ils soient , n'ont guere de grace , que lorsqu'ils sont en repartie. Ceux qui se disent en attaquant , peuvent paroître préparés & recherchés : & dès-lors ils perdent beaucoup de leur prix.

La seconde espece de plaisanterie n'est pas un trait qui parte comme un éclair , mais un enjouement soutenu & continué dans une suite de discours. Un exemple emprunté de Cicéron éclaircira cette définition : il est tiré de son Plaidoyer pour Cluentius. Cicéron raconte que Fabricius , pour-
 suivi criminellement pour raison de complicité dans un empoisonnement , & condamné d'avance en la personne de Scamandre son affranchi , qui avoit été le ministre du crime , ne trouva aucun Avocat de quelque nom , qui voulût se charger de sa cause. « La » disette le força , dit agréablement » l'Orateur , de recourir aux freres » Cépafius , gens laborieux , & qui » croyoient avoir obligation à quicon- » que leur fournissoit une occasion de » plaider. L'ainé des deux freres se » charge de l'affaire ; & lorsque l'accusateur eut tranché son plaidoyer

n. 57 , 58.

„ en deux mots , comme traitant une
 „ cause déjà jugée , il entreprend de
 „ répondre , & il enfile un exorde ver-
 „ beux & tiré de loin. Quand enfin il
 „ fut venu au fait , quoique sa cause fût
 „ par elle-même bien mauvaise , il y
 „ ajoutoit encore de nouvelles bleffu-
 „ res. Ce n'étoit pas trahison ni infidé-
 „ lité de sa part ; il y alloit de la meil-
 „ leure foi du monde : & cependant
 „ on eût dit qu'il s'entendoit avec l'ac-
 „ cusateur : il comptoit dire des choses
 „ merveilleuses , & dans la Pérorai-
 „ son il déploya toutes les finesse de
 „ l'art , & déclama avec complaisance
 „ ce morceau touchant & pathétique :
 „ *Regardez , Messieurs , l'inconstance*
 „ *des fortunes humaines : regardez*
 „ *les tristes & fâcheux caprices du*
 „ *sort : regardez la vieillesse de ma*
 „ *Partie.* Après avoir tant de fois dit ,
 „ *regardez* , il regarda lui-même : & il
 „ ne vit plus Fabricius , qui , plus sensé
 „ que son Avocat , & prévoyant sa
 „ condamnation certaine , avoit pris
 „ le parti de se retirer. Les Juges se
 „ mirent à rire. Mais l'Avocat fut de
 „ très - mauvaise humeur de ne pou-
 „ voir achever ce qu'il avoit si bien
 „ commencé : & peu s'en fallut qu'il

„ ne courût après son client , pour le
 „ saisir au collet , le ramener par force
 „ à l'Audience , & avoir ainsi la li-
 „ berté de dire en entier le plus bel
 „ endroit de son discours. „

Rien n'est plus enjoué que ce recit.
 On y trouve quelques bons mots :
 mais le tissu respire la gaieté d'un ba-
 dinage agréable : & je l'ai rapporté ici
 d'autant plus volontiers , que l'on y
 voit de plus , dans l'exemple de Cépa-
 sius , que les meilleurs préceptes de-
 viennent ridicules dans l'exécution ,
 lorsqu'ils sont mis en œuvre par une
 main mal-adroite.

Ce genre de plaisanterie ne dépend
 point de l'Art , non plus que le pre-
 mier. Je pense néanmoins que l'imi-
 tation y peut quelque chose. La lec-
 ture réfléchie des excellens modeles ,
 tels que les Satyres d'Horace , les
 Fables de la Fontaine , & sur-tout les
 dix premières Lettres au Provincial ,
 aidera le talent naturel , en égayant
 l'imagination , & en accoutumant l'es-
 prit à ces tours agréables , qui savent
 dire le vrai en riant , & donnent des
 graces à la raison. Quand on ne liroit
 pas dans ce dessein , l'effet s'ensuivra
 naturellement ; & , comme dit Cicé-

ron , en se promenant au soleil , on prendra de la couleur , quoique l'on se promene pour toute autre vue.

Avis sur
l'usage &
contrel'abus
du talent de
plaisanter.

En plaisantant de quelque maniere que ce puisse être , l'Orateur doit toujours éviter la bouffonnerie & la scurrilité. Il n'est point besoin d'avertir l'honnête homme de s'interdire l'obscénité. Les équivoques , quand elles ne contiendroient rien d'obscene , sont toujours de peu de mérite. On peut néanmoins se les permettre quelquefois lorsque le sens est bon & vrai. Boileau , après avoir condamné sévèrement le *jeu de mots grossiers* , ajoute avec raison :

Art Poët. « Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Chant II. » Sur un mot en passant ne joue & ne badine ,
» Et d'un sens détourné n'abuse avec succès. »

De Orat. Voici , par exemple , une équivoque de ce genre , rapportée par Cicéron. Un maître disoit d'un de ses esclaves , habile & adroit voleur : « Il » est le seul pour qui je n'ai rien de » fermé dans ma maison. » On en diroit autant d'un serviteur parfaitement fidele , en qui son maître auroit une entiere confiance.

Entre les attentions nécessaires dans

l'usage de la plaisanterie , la plus importante est celle de n'offenser jamais les personnes par un bon mot. Il est permis à un Orateur d'investiver avec véhémence , si sa cause le demande : c'est son état , c'est son ministère. Railler , c'est offenser gratuitement & sans objet. Et la raillerie porte le caractère du mépris , sorte d'offense qui ne se pardonne point. Quelles sont les suites de cette pétulance ? Ou des inimitiés dangereuses , ou une satisfaction humiliante. Que l'Orateur se respecte lui-même. Tout ce que dit l'honnête homme doit être marqué au coin de la dignité & de la décence. « C'est » acheter bien cher le plaisir de faire » rire , dit Quintilien , que de lui sa- » crifier l'honneur & la probité. »

L. IV.
c. 3.

En général , faire rire est toujours quelque chose de petit. C'est , selon Cicéron , le plus mince avantage que l'on puisse tirer de son esprit : *tenuissimus ingenii fructus*. De là il s'ensuit que quand même on éviteroit tous les autres vices en plaisanterie , ce seroit pécher contre les bonnes règles , que d'en faire un trop fréquent usage. Ainsi le dernier avis que nous donnerons sur cette matière , c'est d'y gar-

De Orat.
II, 247.

der une grande sobriété, & de ne point croire que l'on perdra beaucoup en perdant l'occasion de dire un bon mot : le trop peu en ce genre n'encourra jamais le blâme ; le trop sera toujours l'objet d'une juste censure.

Pour résumer & présenter en raccourci tout ce qui regarde l'usage de la plaisanterie en Eloquence, je ne puis mieux faire que de transférer ici un morceau de Cicéron, qui exprime d'une façon serrée & rapide les règles

Or. n. 88,
 39. „ n'usera point de railleries ni trop
 „ fréquentes, pour ne point faire le
 „ personnage de bouffon; ni trop tirant
 „ sur l'obscène, pour ne point imiter
 „ les joueurs de farces; ni pétulantes,
 „ ce qui ressent l'effronterie; ni
 „ contre les malheureux, ce qui est
 „ inhumain; ni contre le crime, de
 „ peur que le ris ne prenne la place
 „ de l'indignation; ni enfin mesléantes
 „ à sa personne, à celle des Juges, à
 „ la circonstance. Il évitera les bons
 „ mots qui sentent l'art & l'étude,
 „ qui ne naissent point de l'occasion,
 „ mais qui viennent du cabinet, parce
 „ qu'ils sont froids nécessairement.
 „ Il respectera les droits de l'amitié,

» le rang des personnes. Il se tiendra
 » en garde contre les offenses mortel-
 » les , & qui ne laissent plus lieu au
 » remede. Il ne piquera que ses ad-
 » versaires , non pas tous néanmoins ,
 » ni à tous égards , ni en toutes ma-
 » nieres. » Ces regles sont excellen-
 tes , pourvu que ceux qui ont le ta-
 lent de la plaisanterie , soient assez
 sensés & assez judicieux pour les suivre.

Il ne me reste plus pour achever ce
 que j'ai à dire des *Passions* , que de les
 comparer avec ce que l'on appelle en
 Rhétorique les *Mœurs*. C'est ce que
 je vais faire en peu de mots.

S E C T I O N I V.

Comparaison des Passions & des Mœurs.

L Es *Passions* sont diverses & de plu-
 sieurs genres , indignation , pitié ,
 crainte , espérance , & autres mou-
 vemens de l'ame. Les *Mœurs* n'ont
 qu'un caractère , qui est la douceur &
 la modestie. Les *Passions* ne convien-
 nent pas à toutes les matieres , ni à
 toutes les formes du discours. Les
Mœurs doivent régner par-tout. Qui-

304 RHÉTORIQUE
conque parle ou écrit , est obligé ;
s'il veut réussir , de mériter l'estime de
ses auditeurs ou de ses lecteurs.

Chant IV. » Que votre ame & nos mœurs , dit Boileau , peintes
dans vos ouvrages ,

» N'offrent jamais de vous que de nobles images. »

¶ Il faut mê-
ler ensem-
ble ces deux
natures de
sentimens.

De Orat.
II, 112.

Quelque différence qu'il y ait en-
tre ces deux natures de sentimens , Ci-
céron a très-bien remarqué qu'ils se
prêtent un mutuel secours , & que
l'Orateur doit , autant qu'il est pos-
sible , les joindre ensemble. « Il faut ,
» dit-il , que la douceur , par laquelle
» nous nous concilions les esprits ,
» tempere la véhémence que nous
» employons pour les remuer ; & ré-
» ciproquement , que la véhémence
» communique un peu de son feu à la
» douceur , qui pourroit devenir fade.
» Jamais le discours n'est mieux &
» plus utilement assaisonné , que
» quand son activité & sa force sont
» adoucies par le caractère de bonté &
» de modération dans l'Orateur ; &
» que de l'autre part la modeste & ai-
» mable bonté est animée & acquiert
» de la vigueur , par le mélange des
» sentimens fermes & élevés. »

M. Cochin , dont le goût décidé

étoit la modestie , mais qui favoit
 donner aux choses toute la force qu'el-
 les exigeoient , est plein d'exemples de
 cette heureuse alliance , de la véhémence & de la modération. J'en vais
 citer un, tiré de la réplique pour les Bénédictins contre M. Languet , Evêque de Soissons. « Il faut , dit-il , se laver
 » du reproche que M. de Soissons fait
 » aux Bénédictins, d'avoir répandu dans
 » leur Mémoire des traits violens &
 » hautains , qui choquent la bienséan-
 » ce , & qui ne conviennent point au
 » style d'une troupe d'humbles So-
 » litaires destinés à faire au monde
 » orgueilleux des leçons de modestie par leur exemple. On n'exami-
 » nera pas , pour dissiper ce repro-
 » che , si M. de Soissons a plus mé-
 » nagé les Bénédictins , qu'il n'a été
 » ménagé par eux : on n'examinera
 » pas si les Evêques ne doivent pas au-
 » tant d'exemples de modération , que
 » les Religieux en doivent d'humilité
 » & de modestie. On répondra seule-
 » ment qu'on a conservé pour la per-
 » sonne de M. de Soissons , pour sa
 » dignité , & pour son caractère , tous
 » les égards & tous les ménagemens
 » qui conviennent. On ne peut rien

T. VI,
 p. 312.

„ demander de plus. Car de croire
 „ qu'il sera permis de flétrir un Ordre
 „ célèbre , de lui imputer les faussetés
 „ les plus odieuses , de faire tomber
 „ sur lui les traits les plus piquans &
 „ les plus satyriques ; & que parce que
 „ c'est à des Religieux qu'on s'adresse,
 „ il leur sera défendu de repousser
 „ avec force les outrages dont on les
 „ accable , c'est exiger une déférence
 „ qu'aucun autre n'avoit jamais pré-
 „ tendu avant M. de Soissons. „ Voilà
 bien un discours mêlé de force & de
 douceur. L'Avocat n'omet aucun des
 traits nécessaires pour définir & quali-
 fier l'injure , & en même-temps il res-
 pecte la personne de qui elle part. Il
 lui épargne les termes offensans , &
 les laisse à suppléer aux Juges.

Nous avons traité tout ce qui ap-
 partient à la première partie de la
 Rhétorique , c'est-à-dire , à l'Inven-
 tion. Suit la Disposition.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

LA DISPOSITION.

JUſqu'ici nous avons des matériaux : mais pour conſtruire l'édifice du diſcours , il faut les mettre en ordre , ſans quoi nous ne nous verrions qu'un amas confus de richesses ſans aucune grace ; & même , on peut le dire , ſans véritable utilité. De belles pierres , des marbres , de grandes pièces d'un bois bien choiſi , tout cela jeté pêle-mêle & au haſard , ne formera qu'un monceau , dont les parties pourront avoir leur mérite , mais qui dans ſon tout ne ſera capable ni de plaire , ni d'être de ſervice. Rangez en ordre ces différens matériaux , mettez-les chacun en leur place : alors s'élèvera un bâtiment , dont le ſpectacle ſatisfera les yeux , & qui vous procurera une des grandes commodités de la vie humaine. Tel eſt l'effet de la diſpoſition en Eloquence. Les choſes que vous avez trouvées & amaffées dans votre eſprit , & qui brilloient chacune de leur propre beauté ,

Importance de la Diſpoſition en Eloquence.

acquierent , par l'agréable distribution que vous en ferez faire , un nouvel éclat , & elles se prêtent un mutuel appui , au moyen duquel elles se soutiennent , elles se fortifient réciproquement , & deviennent tout autrement propres à opérer la persuasion.

De Orat.
II, 120.

C'est donc avec raison que Cicéron a dit de cette partie de l'Art de bien dire , qu'elle a tant de force & de valeur , qu'aucune ne contribue plus puissamment à la victoire. Il ne suffit pas qu'une preuve soit bonne en elle-même : il faut qu'elle soit préparée & amenée , séparée de ce qui l'offusqueroit , mise en un mot dans son jour. C'est une des principales attentions que doit avoir l'Orateur.

La disposition influe sur tout. Elle distribue le discours en ses principales parties : elle arrange les preuves entr'elles : elle place convenablement les pensées qui entrent dans la composition de chaque morceau. Nous la considérerons sous ces trois points de vue , mais en enveloppant le second dans le premier , parce que le lieu naturel pour parler de l'arrangement des preuves est l'article de la Confirmation.

CHAPITRE PREMIER.

De la distribution des parties du Discours.

LA distribution des parties du discours est ce qui coûtera le moins à l'Orateur : la nature elle-même nous l'enseigne , comme l'observe Cicéron. “ C'est elle , dit-il , qui nous apprend à ne point entrer brusquement en matière , & à commencer par y préparer les esprits ; à exposer ensuite le point dont il est question ; puis à prouver notre thèse en faisant valoir nos raisons , & en détruisant celles qui peuvent être alléguées au contraire ; enfin à mettre au discours une conclusion qui le termine. „ Voilà la marche de la nature : & en conséquence le discours a quatre parties principales. L'exorde , la Narration , s'il s'agit d'un fait , comme il s'en agit toujours dans les causes judiciaires , la Confirmation ; la Péroration.

La nature elle-même nous enseigne la distribution usitée des parties du discours.

De Orat. II, 307.

Il est pourtant bon de remarquer , que cette distribution n'est pas une

Il est des cas où l'Orateur doit pourtant s'en écarter ;

loi tellement invariable , qu'elle ne cede quelquefois aux circonstances , & à l'utilité de la cause , qui est la loi souveraine de l'Orateur. Cicéron , dans son plaidoyer pour Milon , ne fait pas marcher la narration immédiatement après l'exorde. Il insere entre deux une ample réfutation de quelques préventions extrajudiciaires , dont il craignoit que les esprits des Juges ne fussent frappés. Les ennemis de Milon déclamoient contre lui avec fureur , & ils avoient souvent répété , & dans le Sénat & devant le peuple , que puisque Milon avouoit avoir tué , il se reconnoissoit lui-même pour criminel , & ne méritoit plus de voir le jour. Ils disoient que sa cause avoit été préjugée contre lui , & par un décret du Sénat , & par la loi que Pompée avoit portée , pour ériger la commission même qui devoit connoître de l'affaire. Tant que les Juges auroient été préoccupés de ces pensées , ils n'auroient pas même écouté les défenses de l'accusé , ne croyant pas qu'il leur fût permis de l'absoudre. Cicéron devoit donc , avant tout , détruire ces obstacles , qui lui fermoient les oreilles de ses Juges , & qui tant

qu'ils auroient subsisté, eussent rendu absolument inutile tout ce qu'il pouvoit dire en faveur de son client.

De pareils cas sont rares : & communément les parties du discours doivent être rangées suivant l'ordre que nous venons de marquer comme prescrit par la nature. Elles demandent chacune des observations particulières, que nous allons exposer au lecteur, en l'avertissant qu'il pourra trouver quelques répétitions, mais amenées par le besoin de la matière.

Avant que d'entrer dans ce détail, je placerai ici une observation générale. C'est qu'il est des causes tellement chargées de faits & de questions, que le plaidoyer qui les embrasse est un composé d'autant de discours, qu'il y a de faits & de questions à traiter. Mais chacun de ses discours en sous-ordre a presque les mêmes parties, que le discours pris en entier, son exorde, sa narration sa confirmation. C'est ainsi que Cicéron a traité l'affaire de Verrès & celle de Cluentius ; & M. d'Aguesseau, les causes de la succession de Longueville & de la Pairie de Luxembourg.

Je viens maintenant aux règles de l'exorde.

De l'Exorde.

Définition
de l'Exor-
de, & ses
trois de-
voirs.

L'Exorde est l'annonce du discours. Il doit donc mettre l'Auditeur au fait, par une idée sommaire mais précise du sujet : il doit de plus préparer l'esprit du Juge ; je dis, du Juge, car c'est dans le genre judiciaire sur-tout que cette précaution a lieu. Elle est communément au moins nécessaire dans les deux autres genres de cause : & si le cas arrivoit, on pourroit y appliquer ce que nous allons dire de l'exorde judiciaire.

Préparer l'esprit du Juge, c'est l'intéresser par le sentiment, attirer son attention, le mettre à portée de s'instruire : ou, comme l'on s'exprime communément, rendre le Juge bien affectionné, attentif, docile. J'évite ce dernier terme : qui n'a pas dans notre langue le même sens que chez les Latins, de qui nous l'avons pris.

J'observe d'abord que ces trois devoirs n'appartiennent point à l'Exorde exclusivement, & qu'il faut que l'Orateur les remplisse dans tout le tissu du discours. Mais on les a spéciale-
ment

ment affectés à l'Exorde, parce qu'ils y sont encore plus nécessaires qu'ailleurs. En effet, si lorsque votre Juge commence à prendre connoissance de la cause, vous ne savez pas l'y intéresser, si en lui exposant votre sujet, vous ne le rendez pas attentif, ou si vous ne lui en parlez pas avec assez de clarté, tout le reste de votre discours court risque d'être perdu. Manquer à quelqu'un de ces devoirs dans d'autres endroits du discours, c'est une faute, mais le danger en est moins grand.

Intéresser en faveur de votre cause, Intéresser le Juge par le sentiment. par des motifs tirés de la chose même, de votre personne, de celle de votre client, de celle des Juges, de celle de vos adversaires, dont vous présenterez le rôle comme odieux, c'est une matière que nous avons déjà traitée en parlant des *Mœurs* & des *Passions*. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit : & nous nous contenterons de deux observations. L'une, que les louanges que vous donnerez aux Juges pour gagner leur bienveillance, auront un mérite singulier, si elles roulent sur des qualités qui aient leur application directe à votre cause :

par exemple , sur leur inclination à la bonté & à la commifération , fi vous plaidez pour un malheureux ; & au contraire sur leur amour des regles & leur juſte ſévérité , fi vous pourſuivez la vengeance d'un crime.

L'autre obſervation que j'ai déjà faite , mais qui ne peut pas ſ'omettre ici , eſt que vous devez ſeulement eſfleurer le ſentiment dans l'Exorde , & non pas l'épuifer. Il n'eſt pas encore temps d'y inſiſter , lorsque vous ne pouvez pas l'apuyer ſur le fond de la cauſe bien connu. Vous pourrez vous donner plus de carrière dans le corps du diſcours , à meſure que l'occafion l'exigera ; & ſur-tout dans la Périoraifon , ſi les uſages vous le permettent.

Le rendre
attentif.

L'attention du Juge ſ'obtient par l'importance de l'affaire , ſi vous la peignez comme nouvelle , ſingulière , ayant quelque choſe de ſurprenant , capable d'intéreſſer le bien de la ſociété. Il faut que ces idées ſoient maniées avec chaleur , quoique ſans l'eſſor des grands mouvemens. Il ne ſuffit pas de demander au Juge qu'il vous écoute avec attention , il y eſt obligé par devoir ; mais ſi vous lui parlez

froidement, vous ne pouvez manquer de l'endormir. Il faut que l'attention soit méritée par la chose même.

» Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. »

*Despréaux,
Art Poët.
Chant III.*

Ce n'est pas que l'orateur ne puisse & ne doive dans la suite du discours réveiller de temps en temps l'attention de son auditoire, en la demandant expressément, quand il a sur-tout à dire quelque chose de grand, d'important, qui mérite d'être observé singulièrement & retenu avec soin. M. Bossuet louant le Prince de Condé, dit de lui : « Il avoit pour maxime, » (écoutez : c'est la maxime qui fait » les grands hommes) que dans les » grandes actions il faut uniquement » songer à bien faire & laisser venir » la gloire après la vertu. » La pensée, comme l'on voit, valoit la peine d'être remarquée. Le P. Bourdaloue adresse très-souvent dans ses sermons des avertissemens semblables à ses auditeurs, pour les exhorter à se rendre attentifs; & l'Avocat ne doit pas manquer d'en faire autant, lorsqu'il touchera les endroits essentiels de son plaidoyer, & pleinement avantageux à sa cause.

Oraison funèbre de Louis de Bourbon.

L'éclairer
par une bon-
ne division.

Le troisieme devoir de l'Orateur dans l'Exorde est d'éclairer & de mettre à portée de s'instruire l'esprit de l'auditeur. Il y réussira en posant bien nettement l'état de la question, en présentant les différentes faces sous lesquelles il considérera sa matiere, & en la distribuant selon toutes ses branches, en un mot, par une bonne division, qui dans les sermons & les oraisons funebres, accompagne & termine toujours l'Exorde. Dans les plaidoyers elle est ordinairement rejetée après la Narration, parce qu'elle suppose une connoissance générale du sujet. Mais par sa nature elle se rapporte à l'Exorde, puisqu'elle est une préparation à tout ce qui sera dit dans la suite.

Autrefois nos Orateurs sacrés remanioient à diverses reprises leur division, & l'inculquoient plusieurs fois dans des membres de phrase artistement compassés & symétrisés. On a renoncé à cette mode, & avec raison. La division, qui doit servir de guide à ceux qui suivent le discours, ne peut être trop simple ni trop précise. Elle en fera mieux conçue, & se retiendra plus aisément.

Les Exordes sont déployés avec étendue dans les chaires évangéliques. Exemples de l'exécution de ces préceptes.

Au Barreau ils sont communément plus courts & traités plus succinctement, à moins que la cause ne soit d'un grand éclat. Néanmoins dans tous les cas on y voit pratiqués exactement, suivant les diverses circonstances du sujet & des personnes, les préceptes que je viens d'exposer. Je n'en donnerai qu'un seul exemple, qui sera l'Exorde du Mémoire de M. Cochin, pour les Religieux de l'Abbaye de S. Corneille de Compiègne, contre M. l'Evêque (a) de Soissons. Il commence ainsi.

“ M. l'Evêque de Soissons, pour
 „ étendre sa juridiction sur une Eglise
 „ que ses prédécesseurs n'ont jamais
 „ gouvernée, attaque tous les privilèges
 „ de l'Abbaye de S. Corneille de
 „ Compiègne. Les Bulles des Papes,
 „ les Chartes des Empereurs & des
 „ Rois, les jugemens les plus solennels,
 „ les reconnoissances de ses prédécesseurs,
 „ & les siennes même,
 „ huit siècles de possession, rien ne
 „ le touche : au contraire le nombre
 „ & la qualité des titres paroissent l'a-

(a) M. Languet.

„ nimer de plus en plus , l'exciter à
 „ faire de nouveaux efforts pour ren-
 „ dre ces titres impuissans. Ils lui pa-
 „ roissent frivoles & méprisables : la
 „ juridiction prétendue par les Reli-
 „ gieux , n'y est point établie. Cepen-
 „ dant l'art des plus habiles faussaires
 „ a été employé pour fabriquer ces
 „ pieces inutiles. Mais l'iniquité s'est
 „ confondue elle-même par les mépri-
 „ ses , dans lesquelles une ignorance
 „ grossiere l'a précipitée. Ces privile-
 „ ges au surplus seroient abusifs : & ils
 „ ne subsistent plus. C'est ainsi que M.
 „ de Soissons , peu curieux même de
 „ sauver la contradiction qui éclate
 „ entre les moyens qu'il propose , mul-
 „ tiplie ses attaques , pour trouver un
 „ endroit foible dans les titres qu'on
 „ lui présente. „

Voilà le procédé de la partie adver-
 se peint avec des couleurs peu favo-
 rables , dont le fait tourne à l'avantage
 de ceux qui sont attaqués. L'Avocat
 ne se contente pas de cette maniere
 indirecte de concilier à ses cliens la
 bienveillance. Il les peint eux-mêmes
 avec des traits propres à faire aimer
 leur modestie & la sagesse de leur con-
 duite. « Les Religieux de Compiègne ,

„ dit-il , doivent & à la gloire de
 „ l'Ordre de S. Benoît , & à l'honneur
 „ de leur maison , & plus encore au
 „ respect & à la reconnoissance pour
 „ les Papes & pour les Rois qui les
 „ ont comblés de leur faveur , une
 „ défense solide à tant d'insultes & à
 „ tant de critiques. S'ils étoient seuls
 „ blessés par ces déclamations , ils
 „ souffriroient sans murmure l'humili-
 „ ation si convenable à leur état. Re-
 „ tenus par les égards qui sont dûs à la
 „ dignité épiscopale , ils étoufferoient
 „ leurs justes plaintes , & se console-
 „ roient même dans l'espérance de
 „ mériter un jour , par la régularité
 „ de leur conduite , l'estime d'un Pré-
 „ lat qu'ils ont toujours honoré. „

Tous les caracteres qui peuvent
 mériter l'affection , sont ici rassem-
 blés : la modestie poussée jusqu'à l'hu-
 milité , la régularité d'une conduite
 édifiante , le respect pour la dignité
 de l'adversaire , & même l'estime
 pour sa personne , la nécessité d'une
 juste défense , qu'il n'est pas permis
 de négliger. Ce dernier motif est en-
 core mieux développé dans ce qui va
 suivre , & il est joint à des considéra-
 tions qui montrent la grandeur de

la cause , & qui la rendent digne d'attention.

« Mais , ajoute l'Orateur , les pri-
 „ vileges qui sont attaqués ne leur ap-
 „ partiennent pas : ils n'en sont que
 „ les dépositaires , & par honneur ,
 „ aussi-bien que par religion , ils sont
 „ obligés de veiller à la conservation
 „ d'un dépôt si précieux. Ce sont
 „ moins les droits de l'Abbaye de
 „ Compiègne que l'on défend , que les
 „ prérogatives d'une fondation roya-
 „ le que les Papes ont voulu honorer ,
 „ par les graces qu'ils ont répandues
 „ sur cette Eglise , à l'instant même
 „ de sa naissance. C'est l'ouvrage de
 „ ces Puissances suprêmes , c'est le
 „ suffrage de tous les Evêques du
 „ Royaume , ce sont les applaudisse-
 „ mens de tous les peuples , que l'on
 „ se propose de justifier contre les
 „ reproches & contre les plaintes de
 „ M. de Soissons. » On auroit pu être
 tenté de regarder comme peu inté-
 ressante une cause où il ne s'agissoit
 que de l'exemption d'un Monastere.
 Voyez quel relief l'Avocat fait lui
 donner.

Suit le plan du plaidoyer , qui met
 de l'ordre dans les idées : & en finis-

fant son Exorde, l'Orateur exprime pour dernier caractère la confiance en la bonté de la cause qu'il défend.

« Les Religieux de Compiègne ne
 » craindront point, dit-il, d'entrer en
 » lice avec un grand Prélat. Ses traits
 » sont trop foibles par eux-mêmes,
 » pour qu'on puisse être effrayé de
 » l'autorité & de la force de celui
 » qui est armé pour les lancer. »

Cet Exorde est un modele de l'observation parfaite des préceptes énoncés ci-dessus. S'il n'y est point fait usage des considérations tirées de la personne de celui qui parle, cette omission n'est pas un défaut : elle est au contraire louable. On ne reprochera jamais à un Orateur de s'oublier soi-même, pour n'occuper que de son sujet les esprits de ses auditeurs. Et les circonstances, comme je l'ai remarqué ailleurs, permettoient plus aux Avocats de l'ancienne Rome & d'Athènes qu'aux nôtres, de faire mention de ce qui les touchoit personnellement.

On ne trouve point non plus dans l'exemple que j'ai rapporté, l'éloge des Juges. Mais ce n'est pas un devoir indispensable, ni qui soit tellement

du ressort de l'Exorde, que l'Orateur ne puisse attendre l'occasion que lui fournira la matière dans quelque autre partie du discours. C'est vers la fin d'un des ses plaidoyers que M. Erard, pour répondre à l'étalage des grands noms que l'on opposoit à son client, place cet éloge du Parlement. « Il

p. 243.

» faudroit ne pas connoître la fer-
 » meté qui est le caractère de cet
 » auguste Corps, & l'égalité avec
 » laquelle la justice y est administrée,
 » sans distinction & sans acception
 » des personnes, pour pouvoir se
 » flatter que le récit de plusieurs al-
 » liances éclatantes, ou l'appui d'un
 » nombre de personnes qualifiées, y
 » puissent faire trouver légitime ce
 » qui ne l'est pas : comme si leurs
 » suffrages devoient déterminer les
 » vôtres, & donner plus de poids aux
 » raisons de l'Intimée; ou que les voix
 » de ses parens dussent être comptées
 » pour former le jugement que vous
 » devez rendre. Le seul suffrage dont
 » on a besoin de se faire assister de-
 » vant des Juges aussi intègres & aussi
 » exempts de prévention, est le suffra-
 » ge de son bon droit & de son in-
 » nocence. »

Une dépendance, déjà remarquée, des regles de l'Exorde, c'est qu'il ne comporte point la véhémence. Les mouvemens doivent y être montrés, & non pas poussés avec force. C'est ce que M. Cochin a encore excellemment pratiqué. On a vu qu'il représentoit comme défavorables l'entreprise de M. de Soissons, & ses procédés dans l'affaire. Mais les termes sont mesurés & modérés. Ce n'est pas que la matiere lui manquât, comme on peut l'observer dans différens endroits du Mémoire, & en particulier dans celui où il commence la discussion des reproches de fausseté, que M. de Soissons avoit hasardés contre les titres des Religieux de Compiègne. Il s'anime alors, & rien n'est plus énergique ni plus véhément, que les pensées & les termes qu'il emploie.

L'Exorde
ne doit
point être
véhément.

p. 249.

« On ne peut imputer à M. de Soissons, dit-il, cette partie du Mémoire. L'aigreur, la passion, l'injustice & l'ignorance y éclatent d'une manière trop sensible, pour qu'il soit permis de présumer qu'un Prélat dont le caractère est si respectable, y ait d'autre part que la facilité d'avoir adopté trop légèrement des

„ recherches étrangères. L'Auteur ne
 „ s'y borne pas à combattre les droits
 „ de l'Eglise de Compiègne : il cherche
 „ à décrier un Ordre qui depuis tant
 „ de siècles a fait un des principaux
 „ ornemens de l'Eglise : il entreprend
 „ de flétrir tous les titres des Monas-
 „ teres , ces titres précieux où les Sa-
 „ vants ont puisé des reconnoissances si
 „ utiles à la Religion , à l'Etat , & aux
 „ grandes Maisons de l'Europe : il va
 „ fouiller jusques dans des libelles
 „ assez déshonorés par leur propre
 „ obscurité , des fables imaginées dans
 „ un esprit de déclamation : il hasarde
 „ des critiques dont les plus faciles
 „ recherches découvrent l'erreur.
 „ Tant d'égarement , tant de passion ,
 „ ne peut rejaillir jusques sur M. de
 „ Soissons. C'est une main étrangère ,
 „ c'est une main ennemie , qui a formé
 „ tous ces traits. M. de Soissons est à
 „ plaindre de les avoir employés avec
 „ confiance ; & le blâme , si on pou-
 „ voit l'étendre jusqu'à lui , ne tom-
 „ beroit que sur sa facilité. » A travers
 „ les ménagemens pour la personne ,
 „ qu'exigeoit la bienséance , on sent tou-
 „ te l'énergie & toute la véhémence des
 „ traits que l'Orateur emploie pour ca-

radérifier les choses. Cette véhémence auroit été moins bien placée dans l'Exorde, & elle auroit pu ne pas être favorablement reçue.

Mais si l'Exorde ne doit pas se livrer aux mouvemens, il doit y préparer. L'Orateur doit y faire sentir la première atteinte des passions, qu'il portera à leur comble dans la suite; commencer à tourner ses Auditeurs vers le côté où il veut les pousser; & ouvrir leurs cœurs aux sentimens dans lesquels il se propose de les faire entrer.

Cicéron est admirable en cette partie, comme dans tout le reste. Tous ses Exordes contiennent l'ébauche & le germe des sentimens qu'il souhaite que les Juges conçoivent par rapport à sa cause. Plaidant pour Cœlius, il vouloit faire regarder son affaire comme une bagatelle, comme une misère: & cependant les adversaires la traitoient comme une chose atroce, & qui par son importance ne souffroit aucun délai; & ils avoient eu le crédit de la faire placer en un jour de fête, où l'on célébroit des jeux publics, & où tous les Tribunaux étoient fermés. Cicéron tire de cette circonstance même le moyen d'inspirer le senti-

ment de mépris & d'indifférence ;
 qu'il a intérêt que l'on prenne pour
 le peu d'importance & la futilité de
 l'affaire. Il suppose qu'un étranger
 arrive dans le moment même où elle
 commence à se plaider. « Cet étran-
 » ger , dit-il , ne doutera pas qu'il
 » ne s'agisse d'un crime qui intéresse
 » le salut public , & dont l'impunité
 » menacerait l'Etat de sa ruine. Mais,
 » ajoute l'Orateur , lorsque par la dis-
 » cussion des faits il apprendra qu'il
 » n'est question de nul attentat , de
 » nul acte d'audace & de violence ;
 » & que c'est un jeune homme de
 » beaucoup d'esprit , d'un grand ta-
 » lent , considéré & estimé dans la
 » Ville , qui est accusé par le fils
 » de celui qu'il accuse lui-même , &
 » poursuit actuellement , & que la
 » persécution qu'on lui suscite , n'a
 » pour appui que le crédit d'une fem-
 » me décriée & sans honneur.
 » Il plaindra votre sort , Messieurs ,
 » d'être seuls laborieusement occupés
 » à juger un procès , pendant que
 » tous les autres citoyens jouissent du
 » repos & du plaisir des spectacles. »
 Cette première idée que l'Orateur
 donne de sa cause , conduit à la trai-

ter légèrement , & à la regarder comme n'étant de nulle conséquence ; ce qui est le but où Cicéron veut amener les Juges par tout son discours. Si la cause demande des mouvemens pathétiques , Cicéron suit la même méthode. Il les entame dans l'Exorde ; mais il en réserve la force pour d'autres parties du discours.

L'Exorde n'admet donc point la véhémence des grands mouvemens. Il exclut aussi la pompe du style , au moins dans les genres Délibératif & Judiciaire , où il s'agit d'affaires sérieuses , d'intérêts souvent délicats , qui demandent d'être maniés avec adresse ; & où par conséquent l'Orateur doit se présenter avec un appareil modeste , qui lui gagne la bienveillance.

Dans le genre Démonstratif , il a plus de liberté. S'il lui faut louer , par exemple , un saint ou un héros , l'Auditeur apporte de lui-même toutes les dispositions que l'Orateur peut souhaiter. Il s'intéresse au sujet , il admire ou même respecte celui dont il vient entendre les louanges. Loin d'être en garde contre l'Orateur , il le favorise d'avance : & tout l'em-

Ni pompeux , au moins dans les genres Délibératif & Judiciaire.

barras de celui qui parle , est de remplir l'attente de ceux qui l'écoutent. Ainsi il peut dès le commencement étaler toutes les richesses & toute la pompe de l'Eloquence , comme a fait M. Bossuet dans son magnifique début de l'oraison funebre de la Reine d'Angleterre.

Le texte annonce le ton de dignité ,
Rois , comprenez maintenant : instruisez-vous , Juges de la Terre : &
 l'Orateur commence à développer ainsi un texte si noble : « Celui qui regne
 ,, dans les Cieux , & de qui relevent
 ,, tous les Empires , à qui seul appar-
 ,, tient la gloire , la majesté , & l'in-
 ,, dépendance , est aussi le seul qui se
 ,, glorifie de faire la loi aux Rois , &
 ,, de leur donner , quand il lui plaît ,
 ,, de grandes & de terribles leçons.
 ,, Soit qu'il élève les Trônes , soit
 ,, qu'il les abaisse , soit qu'il commu-
 ,, nique sa puissance aux Princes , soit
 ,, qu'il la retire à lui-même , & ne
 ,, leur laisse que leur propre foiblesse ,
 ,, il leur apprend leurs devoirs d'une
 ,, maniere souveraine & digne de lui. ,,
 Ce début est non seulement pompeux , mais sublime. Tout le monde connoît l'Exorde de l'oraison fune-

bre de M. de Turenne , par M. Fléchier , où est étalée toute la richesse des pensées , toute la magnificence des tours & des expressions. En général , ce goût est celui qui convient aux Exordes dans le genre Démonstratif , pourvu que la matiere le comporte.

Dans les deux autres genres la modestie du style , en commençant , est de précepte & d'étroite obligation. La modestie en est le caractère le plus ordinaire.

« L'Orateur , dit fort bien Quintilien ,

„ ne s'est point encore introduit dans

„ les esprits , & l'attention toute fraîche

„ des Auditeurs l'observe & l'épie.

„ Tout ce qui sentiroit le faste les pré-

„ viendrait contre lui. Dans la suite

„ du discours , lorsque les esprits se-

„ ront échauffés , il lui sera plus libre

„ de prendre l'essor. „ Cette regle est

puisée dans la loi même de la nature.

De tout ce qui existe , il n'est rien

qui , en naissant , se développe tout

entier. Les commencemens de tout ce

qui doit devenir le plus grand & le plus

fort , sont petits & foibles. C'est la

remarque de Cicéron.

*L. IV;
c. 1.*

*De Orat.
II, 317.*

Aussi la modestie du début ne doit

pas seulement se faire sentir dans le

style. Il faut qu'elle regne dans toute

la personne de l'Orateur , dans son air de visage , dans le ton qu'il prend , dans son geste. La timidité même , pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'au déconcertement , sied très-bien au commencement du discours. L'Auditoire est bien aise de se voir respecté : & il en conçoit une bonne idée de la probité de celui qui parle. La modestie est le coloris propre de la vertu.

- L. 119,
121. Cicéron s'exprime sur cet article de la timidité avec une extrême énergie. Il fait parler ainsi l'Orateur Crassus :
- „ Ceux même qui ont le plus de faci-
 „ lité & de talent pour l'Eloquence,
 „ je trouve que s'ils ne se présentent
 „ avec un air timide , & ne ressentent
 „ en commençant quelque émotion,
 „ ils manquent de pudeur. Je me
 „ trompe : cela ne peut pas arriver.
 „ Car , à proportion que l'on est plus
 „ capable de bien dire , on sent mieux
 „ la difficulté de l'ouvrage , on craint
 „ plus l'incertitude du succès , & l'at-
 „ tente des Auditeurs donne de plus
 „ vives inquiétudes. Quant à ceux
 „ qui s'exposent hardiment à un dan-
 „ ger qu'ils ne connoissent pas , &
 „ qui , faisant mal leur rôle , mon-

» trent un front assuré, ils ne doi-
 » vent pas en être quittes pour une
 » simple censure ; ils méritent châ-
 » timent. »

J'excepte de la loi de la timidité le cas où l'Avocat se trouvera chargé d'une cause injustement décriée dans le public. Alors le ton humble seroit pris pour un aveu de foiblesse. Il faut prendre le ton d'assurance qui convient au bon droit : plus la vérité est humiliée, plus elle doit se relever, sur-tout devant des Juges tels que les nôtres, qui font gloire de ne regarder dans leurs décisions que le vrai, qui ne donnent rien à la considération des personnes, & qui veulent être seulement les interpretes de la loi, & en tenir la place, pour prononcer les jugemens qu'elle rendroit elle-même.

Je vois en effet que l'Exorde de M. Cochin, dans la cause du Marquis d'Hautefort, contre laquelle on étoit prévenu lorsqu'il commença à la plaider, n'est point d'un style humble, ne marque aucune crainte, exclut au contraire toute apparence de doute sur le mérite du fond, & annonce une pleine confiance. « Le projet formé,

T. II,
P. 368.

„ dit-il , par la Demoiselle Kerbabu ;
 „ de se donner pour veuve du Comte
 „ d'Hautefort , est une de ces en-
 „ treprises téméraires que l'ambi-
 „ tion inspire , que l'intrigue & l'ar-
 „ tifice préparent , & qui ne se sou-
 „ tiennent que par l'audace & par le
 „ crime. Mais ce qui distingue cette
 „ fable de tant d'autres dont les Tri-
 „ bunaux ont retenti , est que celle-ci
 „ a été trop mal concertée , pour que
 „ des personnes sages & éclairées
 „ puissent long-temps en être séduites.
 „ C'est une suite de faussetés manifes-
 „ tes qui la déshonorent , & de con-
 „ tradictions qui la détruisent. » Voilà
 bien le ton de persuasion & d'assuran-
 ce : & ce qui le rend encore plus re-
 marquable , c'est que jamais Orateur
 n'a été plus modeste que M. Cochin.
 Il a cru que les préventions injustes
 répandues dans le public , l'obli-
 geoient de donner ici dans l'Exorde
 même , de l'éclat à son style , & de
 prendre , contre son ordinaire , &
 contre son goût naturel , un air de
 fierté & de triomphe.

Les Anciens , plus vrais , plus na-
 turels , & moins composés que nous
 ne sommes , n'agissoient pas ainsi.

Dans les causes défavorables , ils prioient , ils s'humilioient , ils trembloient. Tel fut l'Exorde de l'Orateur Antoine , dans la cause de Norbanus , dont j'ai déjà beaucoup parlé d'après Cicéron. Sulpicius nous donne une idée de cet Exorde , en disant à Antoine lui-même : « Quel fut votre début ? *De Orat. I, § 220.*
 » Quelle timidité ! quel embarras !
 » Combien paroissiez-vous hésiter &
 » traîner votre prononciation & vos
 » paroles ! » Cette manière timide pouvoit faire un bon effet , sur des Juges qui ne se regardoient pas comme astreints à suivre la rigueur de la Loi , & qui se croyoient presque maîtres de faire grace. Elle convenoit aussi à la cause , qui étoit mauvaise. Mais je pense qu'elle ne réussiroit pas parmi nous , & nous ne devons imiter ni le procédé d'Antoine , qui se chargeoit d'une mauvaise cause , ni son Exorde humble & tremblant , qui annonçeroit la persuasion de succomber.

En excluant ces défauts , une insinuation douce qui ménage les pré- *Exorde par insinuation.*
 ventions fâcheuses des Juges pour parvenir ensuite à les détruire , est de tout les temps & de tous les pays. Les

anciens Rhéteurs ont fait sans nécessité, de cette insinuation, une sorte d'Exorde à part, pendant qu'il n'y a de différence que dans les causes. Ce qui est vrai, c'est que les causes dont le premier coup-d'œil n'est pas favorable, par quelque raison que ce puisse être, demandent des attentions particulières de l'Orateur; & que si tout en commençant il heurte de front les idées dont les Juges peuvent être préoccupés, il court risque de blesser les esprits, & d'ajouter un nouvel obstacle à ceux qu'il avoit déjà à surmonter.

T. IV, M. Cochin, plaidant pour la Demoiselle Ferrand, à qui l'on contes-
P. 469. toit son état, & qui demandoit à être admise à la preuve testimoniale, craignoit que cette cause ne fût confondue avec d'autres tentatives faites récemment pour un objet pareil, tentatives odieuses en elles-mêmes, & qui n'avoient pas réussi. Il commence par écarter cette prévention fâcheuse, sans effort, sans véhémence, d'un style doux & modéré, & en montrant, par le seul exposé de l'état de la question, combien sa cause étoit différente de celles contre lesquelles on

étoit justement prévenu. « Ce n'est
» point ici , dit-il , une de ces ques-
» tions d'état qui ont alarmé le Public,
» par la crainte de voir tomber toutes
» les familles dans le trouble & dans
» la confusion. S'il suffisoit à un in-
» connu , pour conquérir un rang dis-
» tingué , de présenter des faits arran-
» gés avec art , & d'offrir une preuve
» testimoniale pour les soutenir , il
» n'y a personne qui ne dût être effrayé
» d'un exemple si funeste : l'ambition
» & la cupidité franchiroient toutes
» les bornes , & les familles les plus
» illustres deviendroient la proie de
» l'audace la plus criminelle. Mais
» dans la démarche de la Demoiselle
» Ferrand , rien ne peut altérer l'or-
» dre public ni la tranquillité des fa-
» milles. Elle ne demande justice à la
» sienne qu'à la faveur des titres au-
» thentiques , dont personne ne peut
» méconnoître l'autorité. Tout est
» prouvé , la naissance d'une fille ,
» fruit du mariage de M. & de M^{me}.
» Ferrand , son existence , son iden-
» tité avec la personne qui agit ; & si
» l'on offre d'y joindre la preuve tes-
» timoniale , ce n'est que surabondam-
» ment , & pour augmenter l'éclat

„ qui accompagne la cause de la De-
 „ moiselle Ferrand. „ Ce début est
 sage & insinuant : la précaution & la
 prudence d'un Orateur adroit s'y fait
 sentir.

C'est cet art dont M. Rollin a
 fait un titre exprès dans son *Traité des*
Etudes, sous le nom de *Précautions*
Oratoires, & qu'il définit “ certains
 „ ménagemens que l'Orateur doit
 „ prendre pour ne point blesser la déli-
 „ cateſſe de ceux devant qui ou de
 „ qui il parle ; des tours étudiés &
 „ adroits dont il se fert pour dire de
 „ certaines choses , qui autrement pa-
 „ roîtroient dures & choquantes. „
 Cet art n'est point propre uniquement
 à l'Exorde , il est nécessaire toutes les
 fois que l'on est obligé d'exprimer des
 idées qui pourroient ne pas être agréa-
 bles à l'Auditeur. Mais jamais l'Ora-
 teur n'a plus de raison d'en faire usa-
 ge , que lorsqu'il commence à traiter
 une matiere contre laquelle il doit
 trouver les esprits préoccupés. Alors
 on l'observe , on l'épie , comme je
 l'ai déjà dit d'après Quintilien : l'atten-
 tion toute fraîche de l'Auditoire ne
 laisse rien échapper , & s'il blesse dès
 l'entrée , il prépare un mauvais
 accueil

accueil à tout le reste de son discours.

Il est des occasions où l'Exorde n'a point lieu , & doit s'omettre entièrement. Je ne connois qu'un cas de cette espece dans le genre judiciaire : c'est lorsque le sujet est si mince , & de si petite considération , qu'il veut être traité sommairement , & ne comporte l'appareil d'aucun préliminaire.

Dans le genre délibératif au contraire , si la chose est extrêmement grave , & excite par elle-même de violens sentimens d'indignation , de crainte , & autres semblables , en supposant d'ailleurs qu'elle soit suffisamment connue des auditeurs , l'Orateur doit tout d'un coup s'annoncer ému & agité des passions qu'exige la matière : la lenteur & le flegme de l'Exorde ne lui conviennent point. Il faut qu'il vienne d'abord au fait , & avec mouvement & transport. Tout le monde connoît le début impétueux de la premiere Catilinaire , sur lequel ont été faites , je pense , les regles que je viens d'exposer. « Jusqu'à
 » quand , Catilina , abuserez-vous de
 » notre patience ? Combien de temps
 » encore ferez-vous de nous le jouet
 » de vos fureurs ? Jusqu'à quel terme

» s'emportera votre audace effrénée ? » Cette véhémence étoit placée , & même nécessaire. Heureusement des circonstances semblables à celle qui animoit alors le zèle de Cicéron , ne sont pas fréquentes. Les Rhéteurs ont donné un nom à cette sorte d'Exorde , qui n'en est point un. Ils l'ont nommé Exorde *ab abrupto* , c'est-à-dire , brusque & sans préparation. Il sort des règles , & ne peut être regardé que comme une exception rare que la nécessité des circonstances arrache à la loi commune.

Matériaux
de l'Exorde.

On peut donc poser pour principe , que tout discours veut avoir son Exorde , dès que la matière est de quelque importance. Il s'agit d'examiner maintenant d'où l'Orateur le tirera. Il n'est pas douteux que ce qui doit le lui fournir , c'est la nature du sujet qu'il lui faut traiter , & ses circonstances. L'Exorde doit sortir du fond de la cause , puisqu'il est fait pour y préparer. Autrement ce ne seroit qu'un lambeau cousu au discours , pour me servir de l'expression d'Horace. Il ne seroit point une partie du tissu , & il n'y tiendrait que par des liens foibles , arbitraires , aisés à rompre ,

& par conséquent il deviendrait une pièce hors d'œuvre & inutile.

De là il s'ensuit que ce n'est qu'après avoir étudié la cause à fond, que l'Orateur doit songer à son Exorde. Il faut qu'il en ait présente à l'esprit toute l'étendue, les preuves, les objections, ce qu'elle offre de propre à concilier les esprits & à toucher les cœurs, ou au contraire de défavorable, & de capable de donner des préventions fâcheuses. Après que vous aurez envisagé ainsi, & même arrangé tout le plan de ce que vous avez à dire, vous trouverez sans peine par où il vous convient de débiter. Votre Exorde se présentera de lui-même, & propre à la cause. Cicéron, de qui je tire ce précepte, y joint son expérience personnelle. Il atteste par la bouche de l'Orateur Antoine, que si quelquefois il a voulu s'écarter de cette méthode, & commencer par chercher son Exorde, il n'en a pu trouver aucun qui ne fût foible, frivole, ou commun & trivial. Mais si l'on ne doit dresser le plan de son Exorde, qu'après l'inspection & l'étude de toute la cause, ce n'est pas à dire qu'il y ait nécessité

*II, De
Orat. 315.*

de ne le composer & de ne l'écrire que le dernier. Quand on se met à écrire ,
L. III, c. 9. Quintilien pense qu'il est plus convenable de suivre l'ordre selon lequel chaque partie du discours doit être prononcée ; & personne ne peut blâmer cette pratique.

Présentons un modele de ce que nous venons de donner en précepte , sur les matériaux qui doivent entrer dans la construction de l'Exorde. Nous ne pouvons mieux faire pour cela , que de transcrire le début du plaidoyer de M. d'Aguesseau , dans la
T. III, p. cause entre M. le Prince de Conti ,
 249 & madame la Duchesse de Nemours. On y remarque d'abord de la noblesse & de l'élévation dans le style & dans les pensées. C'est ce qu'exigeoit la haute dignité des Parties : & de plus c'est un Magistrat qui parle , & qui exerce un ministère dévoué au vrai , & supérieur à l'intérêt des personnes. Voici cet Exorde.

« L'éclat extérieur qui environne
 » cette cause , les grands noms des
 » Parties qui attendent en suspens le
 » Jugement que vous devez pronon-
 » cer , & tout ce qui attire aujour-

„ d'hui l'attention , les vœux , le con-
 „ cours du Public ; c'est ce que la sé-
 „ vérité de notre ministère nous or-
 „ donne d'oublier en commençant ce
 „ discours. Quelque respect que nous
 „ ayons pour les Parties , nous ne
 „ craignons point de dire d'abord ,
 „ que nous ne devons point envisager
 „ ici la personne d'un Prince dans
 „ lequel nous honorons avec toute
 „ l'Europe la valeur , la vertu , & le
 „ sang de nos Rois , ni l'héritière des
 „ biens de la Maison de Longueville ,
 „ qui semble apporter ici la faveur de
 „ ce nom si précieux à la France : &
 „ pour éviter l'écueil également dan-
 „ gereux d'une prévention favorable
 „ ou contraire à l'une ou à l'autre des
 „ Parties , nous ne pouvons les con-
 „ sidérer aujourd'hui , que comme la
 „ Justice elle-même les considère. Dé-
 „ pouillés en sa présence de ces avan-
 „ tages extérieurs , ils viennent dé-
 „ poser à ses pieds l'éclat de leur di-
 „ gnité : ils soumettent toute leur
 „ grandeur à l'empire de la Loi , pour
 „ attendre de ses oracles la certitude
 „ de leur destinée. Laissons donc à
 „ ceux qui ont le bonheur de pouvoir
 „ être simples spectateurs d'un si

» illustre différent , le plaisir de remar-
 » quer qu'une cause particuliere sem-
 » ble être devenue une cause publi-
 » que ; que l'intérêt d'un seul est re-
 » gardé comme l'intérêt de tous ; &
 » que si les jugemens sont partagés ,
 » au moins les vœux & les souhaits
 » se réunissent. »

Les considérations tirées de la per-
 sonne des Parties plaidantes , ne peu-
 vent être traitées plus dignement.
 L'Orateur semble les écarter : mais il
 en fait usage néanmoins. En leur don-
 nant l'exclusion , il y porte l'attention
 de ses auditeurs , & il s'acquitte lui-
 même des devoirs d'hommage & de
 respect envers le rang & les personnes.
 La seconde partie de l'Exorde roule
 sur la nature des questions qui se pré-
 sentent à examiner.

« Pour nous , nous osons dire qu'un
 » intérêt encore plus grand & plus
 » élevé attache aujourd'hui toute no-
 » tre application. C'est celui que le
 » Public doit prendre à une cause
 » dans laquelle les Loix semblent op-
 » posées les unes aux autres ; où la
 » volonté du Testateur est combattue
 » par une volonté contraire ; où sa
 » sagesse & sa démence paroissent éga-

„ lement vraisemblables ; où la faveur
 „ des héritiers testamentaires est ba-
 „ lancée par celle des héritiers du
 „ sang ; & , pour dire encore quelque
 „ chose de plus , où il s'agit de cher-
 „ cher , de découvrir , d'établir les
 „ principes solides de la certitude hu-
 „ maine , par lesquels on peut confir-
 „ mer pour toujours le véritable état
 „ des morts , & assurer après eux l'e-
 „ xécution de leurs sages volontés. „
 Ce court exposé des questions qu'em-
 brasse l'affaire , en même-temps qu'il
 intéresse & pique l'attention des audi-
 teurs , suppose une étude approfondie
 de la cause , & en est le résultat.

Le style qui convient à l'Exorde ,
 n'est point communément la véhémence : nous l'avons dit. Il ne faut
 pas en arrivant mettre tout en feu. La
 modestie , la douceur , la tranquillité ,
 sont les caractères qui sont propres au
 style comme aux choses : & par cette
 raison l'Exorde admet le nombre &
 l'harmonie de la période , qui s'allie
 avec le sens froid dans l'Orateur &
 dans celui qui écoute. Il n'est point
 de discours sur un sujet important ,
 sermons , oraisons funebres , grands
 plaidoyers , dont l'Exorde ne soit

Style de
l'Exorde.

traité dans ce goût de style. C'est de quoi les exemples se trouvent partout, & je n'y insisterai pas davantage. Il me reste à exposer les principaux défauts qui peuvent rendre l'exorde vicieux. C'est ce que l'on peut aisément déduire des regles que j'ai données sur ce qui en fait les vertus. Mais ces regles elles-mêmes n'en seront que mieux conçues par le contraste des vices opposés.

Vices que
l'on doit
éviter dans
les Exordes.

Le discours oratoire est un édifice, dont toute les parties doivent être proportionnées avec une exacte symétrie. De même donc qu'un grand portail qui feroit l'entrée d'un bâtiment médiocre, produiroit un mauvais effet, un Exorde seroit vicieux, s'il étoit trop long. Il pécheroit contre la loi des justes proportions. Ce seroit une tête d'une grosseur considérable, placée sur un corps qui n'y répondroit pas par son volume. Les Exordes de M. Cochin sont ordinairement fort courts.

Les Exordes que la Partie adverse pourroit employer, soit en entier, soit en y faisant de légers changemens, marquent une main mal-habile, qui manque son but, & qui

ne fait pas présenter son sujet sous le point de vue qui convient à l'utilité de la cause.

Nous avons parlé des Exordes qui feroient étrangers à la cause, & qui n'y tiendroient que par la place que l'Orateur leur auroit assignée arbitrairement à la tête de son discours. Ce feroit un vice choquant dans un plaidoyer, dans un sermon, dans tout ce qui est discours oratoire. Dans les ouvrages d'une autre nature, l'inconvénient est beaucoup moindre. Les préfaces des deux ouvrages historiques qui nous restent de Salluste, ne tiennent que de fort loin à son sujet. Le Traité des Loix de Cicéron ouvre par un préambule très-agréable, mais qui ne regarde les Loix en aucune façon. Une chose singulière, c'est que Cicéron tenoit des commencemens tout prêts, isolés & indépendans de toute matière, pour les appliquer aux ouvrages qu'il pourroit composer dans la suite. Tout cela a été pratiqué par de grands Ecrivains sans être blâmé. Mais l'Orateur le feroit certainement, s'il transportoit ces exemples aux Exordes de ses discours. L'auditoire qui s'est assemblé pour entendre

traiter un sujet , veut qu'on l'en entretienne tout d'abord & sans délai ; & il regarderoit un Exorde étranger à la matiere comme un écart intolérable.

Observe-
tion sur la
regle qui ex-
clut la pom-
pe des Exor-
des judiciai-
res.

Nous avons dit qu'un Exorde pompeux & magnifique ne feroit point aux causes judiciaires , & nous avons rapporté la raison de ce précepte. Si néanmoins le sujet étoit grand & important , alors ce ne seroit pas l'Orateur qui chercheroit la pompe , mais la matiere qui l'exigeroit , & qui forceroit la regle. En ce cas , quoique la regle commune ne pût pas être observée , il faudroit néanmoins ne la pas perdre entièrement de vue ; & l'Orateur devoit se souvenir que la pompe d'un Exorde dans le genre judiciaire ne doit pas être celle d'un panegyrique.

Je viens d'emprunter de M. d'Aguesseau un exemple de cette dignité de style sans orgueil. Elle a été aussi très-bien observée par M. Cochin , dans l'Exorde de son plaidoyer pour le Prince de Montbelliard , cause du plus grand éclat , & par son objet , & par le nom illustre des Parties. L'Orateur commence ainsi : « Le Prince de

„ Montbelliard , né pour jouir de tous
 „ les avantages que la souveraine
 „ puissance communique à ceux qui
 „ en sont revêtus, n'a cependant coulé
 „ ses jours depuis long-temps que
 „ dans l'amertume & la disgrâce. La
 „ jalousie du Duc de Wirtemberg ,
 „ l'ambition de la Baronne de l'Espé-
 „ rance , ont excité contre lui les plus
 „ rudes tempêtes : victime malheu-
 „ reuse de tant de passions , son rang ,
 „ son élévation , sa naissance , tout a
 „ été compromis. En vain , à la mort
 „ de son pere , la justice de ses droits
 „ a-t-elle été publiquement recon-
 „ nue ; en vain les vœux de ses sujets
 „ se sont-ils réunis pour son triomphe
 „ & pour sa gloire : la violence a con-
 „ sommé l'ouvrage que tant d'intri-
 „ gues avoient préparé. Ses Etats sans
 „ défense envahis à main armée ; prêt
 „ à tomber entre les mains d'ennemis
 „ dont il avoit tout à craindre , à quel
 „ sort étoit-il réservé , si la France ne
 „ lui avoit ouvert cet asyle favorable ,
 „ qui dans tous les temps a été le refu-
 „ ge des Princes malheureux ? „ Je
 „ n'acheve point le reste de l'Exorde ,
 „ qui est tout entier de ce style : style
 „ noble & élevé , mais qui ne dégénere

point en faſte. On y trouve même l'eſſai des ſentimens tendres & compatiffans qui convenoient à la fortune de l'illuſtre client.

De l'Exorde fini, l'Orateur, dans le genre judiciaire, paſſe à la Narration : & ce paſſage doit être naturel ; en ſorte que ce qui termine la première partie du diſcours, amene celle qui va ſuivre.

ARTICLE II.

De la Narration.

La Narration dans le diſcours eſt l'expoſition du fait, aſſortie à l'utilité de la cauſe. On l'appelle ſimplement *Fait* dans les plaidoyers & les mémoires de nos Avocats.

Définition
de la Narration
oratoire, & caractère
qui la
distingue de
la Narration
historique.

Le dernier trait de la définition, doit être ici ſoigneuſement remarqué. C'eſt ce caractère qui conſtitue la principale différence entre la Narration oratoire & la Narration historique. L'Historien & l'Orateur narrent l'un, & l'autre. Mais le premier, uniquement occupé du vrai, ne ſe propoſe que d'expoſer la choſe telle qu'elle eſt. Il pécheroit même contre la première règle de ſon genre, ſi à ce motif

si en méloit d'autres , & que dans la tournure de son récit , il consultât l'intérêt particulier de qui que ce soit , fût-ce même l'intérêt de sa Patrie. Il n'en est pas ainsi de l'Orateur. Il doit sans doute respecter la vérité , & il ne lui est pas permis de l'altérer. Les droits inviolables de la vérité exigent de lui cette fidélité : & de plus il nuirait même à sa cause , s'il s'exposoit à être surpris en mensonge ; parce que dès-lors il jetteroit en défiance ses auditeurs , & perdrait auprès d'eux toute créance. Mais l'intérêt du vrai n'est pas le seul qui dirige son discours. L'Orateur y joint la considération de ce que demande l'utilité de sa cause. Sans détruire la substance du fait , il le présente sous des couleurs favorables : il insiste sur les circonstances qui lui sont avantageuses , & les met dans le plus beau jour : il adoucit celles qui seroient odieuses & choquantes. Un Historien qui auroit eu à raconter la mort de Clodius , auroit dit , *les esclaves de Milon tuèrent Clodius*. Cicéron dit , *les esclaves de Milon firent ce que chacun de nous eût voulu que ses esclaves fissent en pareille occasion*.

La Partie publique narre comme l'Historien. Elle n'a d'autre intérêt dans la cause que celui du vrai , & elle le considère seul. Il ne s'agit pour elle ni de mitigations , ni d'attentions à donner à la chose un coloris , qui prévienne en faveur de l'une ou de l'autre des Parties plaidantes. Elle va droit au but , ne se proposant d'autre objet que d'instruire les Juges.

La Narration est de l'essence de la cause , & elle peut en être regardée comme le fondement & la base. Elle doit contenir le germe de tous les moyens qui seront employés dans la suite , & dont la confirmation n'est que le développement. On peut même dire que l'impression qui résulte de l'exposé des faits a un grand avantage sur la preuve de raisonnement. La conviction produite par le raisonnement est l'ouvrage de l'Avocat : au lieu que l'inclination à croire , qui naît d'un récit , est l'ouvrage du Juge lui-même. C'est lui qui tire la conséquence : c'est lui qui se persuade par une action qui lui est propre. Or ce qui vient de nous-mêmes , a un tout autre mérite auprès de nous , que ce que nous recevons d'autrui,

Par ces observations, il est clair que nulle partie du discours ne doit être plus soigneusement travaillée que la Narration. Elle demande beaucoup d'art , de réflexion , de conduite ; d'autant plus qu'il est souvent difficile d'allier toutes les vues que l'Orateur doit avoir dans l'esprit en la dressant. Il ne doit rien dire que de vrai : il ne doit rien dire qui nuise à sa cause. Car rien n'est plus honteux à un Avocat , que de se tuer de sa propre épée. Si sa cause étoit mauvaise , l'unique parti à prendre pour lui seroit de ne s'en point charger.

En la supposant bonne , mais embarrassée de quelques difficultés , l'Avocat ne peut pousser trop loin les précautions pour arranger les circonstances de son récit , de manière qu'elles conduisent elles-mêmes l'esprit de l'auditeur à des inductions avantageuses au parti qu'il soutient. Pour donner un exemple complet de cet art , il faudroit copier quelqueune des Narrations de M. Cochin , l'Orateur le plus prudent & le plus adroit qui ait jamais illustré notre Barreau. Mais elles sont longues pour la plupart , & je me contenterai de citer le com-

T. II,
P. 422.

mencement de celle que présente son mémoire apologétique pour le Marquis d'Hautefort. Il faut se souvenir que l'objet de l'Avocat dans cette cause , étoit de prouver qu'il n'y avoit point eu de mariage célébré entre le Comte d'Hautefort , oncle du Marquis , & la Demoiselle de Kerbabu. Le début de la Narration est parfaitement assorti à cette idée.

« Le Comte d'Hautefort , dit M.
 » Cochin , étoit parvenu à l'âge de
 » soixante ans ou environ , sans avoir
 » pensé à se marier , lorsqu'il vit à
 » Brest en 1725 la Demoiselle de Ker-
 » babu , qui avoit suivi la dame de
 » S. Quentin sa mere. On prétend que
 » malgré son indifférence , il fut tout
 » d'un coup épris pour elle de la pas-
 » sion la plus ardente , qu'il se déter-
 » mina d'abord à l'épouser , & qu'il
 » obtint l'agrément des Sieur & Da-
 » me de S. Quentin , à qui il en fit
 » la demande. Une résolution si subite
 » ne produisit alors aucun effet : & si
 » l'on en croit la Demoiselle de Ker-
 » babu , la conclusion du mariage fut
 » remise à l'année suivante. On ne
 » concilie pas aisément tant d'ardeur
 » avec tant de retardement. » Il est

aisé de sentir que ces traits du récit , qui ne fait que commencer , jettent tout d'un coup des nuages & du doute sur le fait du mariage , & en décréditent la vraisemblance. L'âge du Comte d'Hautefort , le long temps qu'il a passé sans se marier , son ardeur subite , sa lenteur à conclure , tout cela annonce un roman , que la Partie adverse a imaginé sans penser même à le rendre croyable.

Les Narrations de Cicéron portent souverainement ce caractère d'habileté & d'adresse , & elles sont tournées avec un art infini. On peut lire en particulier celles du discours pour Milon , & de celui pour Ligarius.

Cette attention bien observée est la principale vertu de la Narration oratoire. Les Rhéteurs en assignent trois autres ; la clarté , la vraisemblance , la brièveté.

La clarté est un devoir de tout le discours ; mais elle est particulièrement nécessaire dans la Narration , parce que c'est de là que doit partir la lumière , qui se répandra sur tout ce que l'Orateur pourra dire dans la suite. Si le fait n'a pas été bien exposé , s'il y reste de l'obscurité & de l'em-

Clarté que
doit avoir la
Narration.

barras , les raisonnemens & les preuves qui viendront après , ne se feront point nettement concevoir : & tout le travail de l'Avocat est perdu. On en peut dire autant des deux autres qualités que nous avons marquées. Si votre récit n'a point de probabilité , on ne vous écoutera plus. S'il est long & diffus , en sorte que l'on ait oublié le commencement , lorsque vous parviendrez à la fin , vous retombez dans l'inconvénient de l'obscurité.

Pour obtenir la clarté , outre les conditions nécessaires à tout discours , je veux dire la propriété des termes , la simplicité des tours , & autres vertus semblables , dont nous parlerons ailleurs , la Narration exige spécialement l'attention à bien distinguer les noms , les personnes , les temps , les lieux , & toutes les autres circonstances du fait. Ce devoir est aisé , & ne demande qu'une capacité médiocre. Il est plus honteux d'y manquer , que louable d'y réussir.

Vraisemblance.

La vraisemblance n'est pas d'une moindre conséquence , & elle ne doit point être négligée , même en ne disant que des choses vraies. Car

on fait que ce qui est vrai n'est pas toujours vraisemblable. Pour rendre donc votre récit vraisemblable, vous devez assigner à vos personnages des motifs & des caractères proportionnés à la nature des actions que vous leur attribuez. Ainsi, dit Quintilien, *L. IV, c. 1.* si vous accusez un homme de vol, vous devez le peindre avide; dérangé dans ses mœurs, s'il s'agit d'adultère; téméraire & violent, si vous le poursuivez comme coupable d'homicide. Lorsque vous ferez le rôle de défenseur, ce sont les considérations contraires qui régleront vos tableaux.

Qu'on lise dans cet esprit les narrations de Cicéron & de M. Cochin, on les trouvera toutes dressées sur ce modèle. Dans Cicéron, Roscius injustement accusé du meurtre de son père, est peint par son défenseur comme un homme simple, ayant les mœurs innocentes des habitans de la campagne, sans cupidité, sans passion pour les plaisirs & les folles dépenses: & ses accusateurs au contraire, qui étoient vraisemblablement les meurtriers, sont des caractères audacieux, avides, & injustes à l'excès. Dans M.

Cochin , la Demoiselle qui s'étoit fait instituer légataire par le Marquis de Béon , est une personne pleine d'esprit & d'artifice , insinuante , adroite , jusqu'à couvrir son libertinage du masque de la dévotion. La Demoiselle de Kerbabu , qui prétendoit fausement avoir été épousée par le Comte d'Hautefort , a toute l'habileté nécessaire pour former une intrigue de fausseté , & toute la hardiesse capable de l'exécuter. Au contraire , s'agit-il de détruire la vraisemblance d'une lettre attribuée au Comte d'Hautefort , & qui s'exprimoit en termes tout-à-fait désobligeans pour sa famille : « Il avoit toujours aimé sa fa-

» mille , dit l'Avocat : son neveu lui
 » avoit toujours été cher. Pourquoi se
 » fait-il (dans cette lettre) un plaisir
 » malin de le voir confondu , comme
 » si ce neveu ingrat n'eût soupiré
 » qu'après sa succession , & que le
 » Comte d'Hautefort eût été bien aise
 » de tromper son avidité ? De tels
 » sentimens peuvent-ils s'accorder
 » avec la confiance & l'amitié qu'il
 » lui a témoignées jusqu'au dernier
 » moment de sa vie? , Ce morceau passe

un peu les bornes de la simple Narration , & renferme un raisonnement. Mais le raisonnement est court ; & quelquefois l'utilité de la cause demande que dès le moment où l'on rapporte , soit un fait , soit une piece, on se hâte d'en prévenir ou d'en détruire l'impression , qui nous seroit contraire. Les exemples de cette pratique sont très-communs dans les Narrations de M. Cochin.

Quintilien remarque que les meilleures préparations pour disposer l'auditeur à croire , sont celles qui ne se font point sentir , & qui produisent leur effet sans que l'on s'apperçoive du dessein de l'Orateur. Cela revient à ce que j'ai déjà observé. Mais je pense qu'il n'est pas hors de propos de multiplier les réflexions & les exemples sur un art profond , difficile à pratiquer , difficile même quelquefois à reconnoître. Quintilien cite à ce sujet un endroit de la Narration du plaidoyer pour Milon. Cicéron vouloit que les Juges demeurassent persuadés que Milon étoit parti de Rome sans aucun dessein d'attaquer Clodius. Voici donc comment il raconte ce départ. « Milon , dit-il ,

» étant resté au Sénat ce jour-là jus-
 » qu'au moment où la compagnie se
 » sépara , revint à sa maison : il chan-
 » gea de chaussure & d'habits : il at-
 » tendit un peu de temps que sa femme
 » fût prête , comme il arrive d'ordi-
 » naire en pareil cas. » Rien n'est
 plus simple & pour les choses & pour
 les expressions : ce discours n'annonce
 aucun art. Il y en avoit pourtant
 beaucoup. Il n'est personne qui , en
 écoutant ou en lisant ce récit , ne
 conçoive & ne se persuade que c'est
 ici un départ sans empressement , sans
 dessein , un simple voyage de campa-
 gne. Et voilà précisément ce que Ci-
 céron vouloit que l'on crût.

Je trouve dans M. Cochin un exem-
 ple que je puis mettre en parallele. La
 Demoiselle de Kerbabu plaçoit l'épo-
 que de la célébration de son mariage
 au 19 Septembre 1726 , dans le Châ-
 teau d'Hauterive appartenant au Com-
 te d'Hautefort. M. Cochin nioit ce
 mariage , & le traitoit de fable. Rien
 peut-il être mieux assorti au dessein
 de l'Orateur , que ce récit de la ma-
 niere dont s'étoit passée à Hauterive
 cette journée si importante dans la
 cause ? « Le 19 Septembre , la compa-

» gnie entiere (qui étoit très-nom-
 » breuse) se rendit chez le sieur le
 » Blanc, Prieur-Curé d'Argentré, qui
 » est la Paroisse d'Hauterive. On y
 » arriva sur les onze heures du matin :
 » peu de temps après la compagnie se
 » mit à table : elle en sortit sur les
 » quatre heures , & se retira au Châ-
 » teau d'Hauterive. Le Comte d'Hau-
 » refort ne s'en sépara point jusqu'à
 » dix heures du soir , qu'il se retira
 » dans sa chambre , où il se coucha
 » en présence du sieur de la Girouar-
 » diere. Un domestique, qui couchoit
 » dans sa garde-robe , ferma sa porte
 » à clef , comme il a toujours fait ,
 » & comme il a toujours continué
 » depuis. » Je ne fais pas si Monsieur
 Cochin , en dressant ce récit , avoit
 présent à la mémoire l'endroit de Ci-
 céron que je viens de rapporter ; mais
 quand il l'auroit eu sous les yeux , il
 n'auroit pas pu l'imiter plus parfaite-
 ment. C'est le même esprit qui a dicté
 l'un & l'autre. Même simplicité , mê-
 me art. Où placer dans une journée
 remplie comme celle-là , la célébra-
 tion d'un mariage ?

Le précepte de la brièveté a besoin
 d'être expliqué. Elle ne consiste pas

Brièveté.

précisément à se renfermer dans peu de paroles. On est court toutes les fois que l'on ne dit que ce qui est nécessaire, ou même utile. Mais il n'est pas permis de se dispenser de dire tout ce qu'il faut. Entre les deux excès du trop ou du trop peu, le dernier, suivant la remarque judicieuse de Quintilien, est le plus vicieux. Car le superflu n'a que l'inconvénient d'ennuyer celui qui écoute; au lieu qu'il y a du danger pour la cause à omettre ce qui est nécessaire.

Je dirai plus : ce qui n'allonge que par un ornement placé à propos, & distribué avec goût & avec discrétion, ne peut point être traité de superflu.

« La Narration, dit Quintilien, ne
 » doit pas être sans graces; autrement
 » elle paroîtroit grossiere & ennuye-
 » roit : car le plaisir trompe & amuse ;
 » & ce qui plaît semble moins durer :
 » de même qu'un chemin riant &
 » uni, quoique plus long, fatigue
 » moins qu'un chemin plus court,
 » qui seroit escarpé ou désagréa-
 » ble. »

Cicéron pense de même, & il cite pour exemple la Narration qui remplit la première scène de l'Andrienne de

de Térence , & qui est véritablement un modele accompli. Elle est trop longue pour être inférée ici : & d'ailleurs je craindrois de ne pouvoir pas faire passer dans ma traduction les graces de l'original.

Mais je conclus de ce que je viens d'observer d'après Cicéron & Quintilien , que ce n'est pas sans raison que quelques Rhéteurs , aux trois vertus de la Narration , la clarté , la vraisemblance , la briéveté , en ont ajouté une quatrième , l'intérêt & l'agrément. Il faut supposer que la matiere s'y prête : car , si elle étoit trop simple , & de petite importance , la clarté du style & la briéveté seroient les seuls ornemens qui lui conviendroient. Mais si la cause est grande par son objet & par le nom des personnes qu'elle regarde ; si elle est variée par une multiplicité d'événemens divers ; si elle est susceptible de sentimens de douleur , de commisération , d'indignation , de surprise , alors une Narration froide & seche seroit tout-à-fait vicieuse. Elle doit être relevée par la noblesse du style , intéressante par les sentimens , qu'il ne s'agit pas d'épuiser , comme nous en avons

Intérêt &
agrément.

averti ailleurs , mais qui doivent être fondus dans le récit , pour l'échauffer & lui donner de l'ame ; en sorte que le Juge commence dès-lors à sentir l'atteinte des mouvemens dont l'Orateur se propose de le pénétrer dans la suite , lorsqu'il développera & fera valoir dans toute leur force les preuves & les moyens.

L'affaire qui fut plaidée par M. Cochin pour la Demoiselle Ferrand , avoit la plupart des caracteres que nous avons marqués. La Partie dont il soutenoit les droits , réclamoit un nom distingué dans la Robe , & qu'on lui contestoit au mépris des Loix , Elle se disoit , & par le jugement elle fut déclarée fille de M. Ferrand , Président au Parlement. Elle avoit gémi toute sa vie sous l'oppression , & depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'âge de quarante-neuf ans , elle n'avoit jamais joui de son état & des prérogatives qui devoient y être attachées. La Narration de M. Cochin répond par son style à la grandeur d'un intérêt si précieux & si touchant. Elle est ornée convenablement , & elle a toute la chaleur des sentimens que la cause demandoit. Je

n'en donnerai que le début, par lequel on pourra juger du reste. Elle commence ainsi.

« M. Ferrand épousa en 1676 Anne
 « de Bellinzani. La paix a accompa- T. 1^{re} 171
 « gné ce mariage pendant dix années p. 470.
 « entieres. C'est dans ce temps de cal-
 « me que Madame Ferrand est accou-
 « ché de trois enfans, & est devenue
 « grosse du quatrieme. L'orage qui
 « fondit en 1686 sur sa famille, altéra
 « l'union qui avoit toujours régné en-
 « tre M. Ferrand & elle. Les vertus
 « du Magistrat ne purent le garantir
 « des foibleffes de l'homme. Cette
 « épouse chérie ne parut plus à ses
 « yeux, que comme la fille d'un prof-
 « crit. L'aigreur, les reproches injus-
 « tes, les dédains succéderent à la
 « tendresse : & les choses furent por-
 « tées à une telle extrémité, que Ma-
 « dame Ferrand se crut en droit de
 « demander sa séparation. On n'ajoute
 « rien au portrait que Madame Fer-
 « rand a fait elle-même de ses disgr-
 « ces domestiques. Après avoir don-
 « né à l'intégrité & aux lumieres de
 « M. Ferrand les éloges qui leur
 « étoient dûs, elle a été obligée de
 « reconnoître que l'homme le plus

» pur dans les fonctions publiques ;
 » n'est pas toujours exempt , dans l'in-
 » térieur de sa maison , des passions
 » qui agitent les particuliers : & en
 » cela elle a découvert elle-même la
 » source des malheurs de la Demoi-
 » selle Ferrand.... Madame Ferrand
 » passa le reste de sa grossesse dans le
 » plus funeste accablement , abandon-
 » née de son mari , de ses amis , de
 » ses parens dispersés par l'autorité
 » souveraine , prête à être envelop-
 » pée elle-même dans une disgrâce si
 » générale. Ce fut dans ces jours de
 » douleur qu'elle mit au monde la
 » Demoiselle Ferrand. » Ce style est
 noble autant que sage. Il est enrichi
 de réflexions , & animé de sentimens.
 Ce n'est point ici le lieu de remar-
 quer combien il prépare habilement
 à tout ce qu'il sera nécessaire d'éta-
 blir dans la suite.

Il faut avouer que dans nos mœurs ,
 & suivant notre manière de procéder
 dans les jugemens , les occasions d'or-
 ner les Narrations judiciaires , & de
 les rendre touchantes , sont plus rares
 parmi nous que chez les Anciens. Ci-
 céron en fournit un très-grand nom-
 bre d'exemples : & ses Verrines en
 sont tissées.

Nous avons supposé jusqu'ici une Narration unique dans la cause. Mais il est des causes chargées d'une telle multitude de faits différens, qu'il n'est pas possible de les embrasser tous dans un même corps de récit. Nous avons déjà fait incidemment cette remarque ; & nous ajouterons ici qu'en ce cas, pour mettre de l'ordre dans les faits, & pour procurer du repos à l'attention du Juge, il faut les partager par différentes époques, & même par les différentes natures d'objets. La chose se conçoit très-aisément. Cicéron en présente d'excellens modeles, comme je l'ai dit, dans ses discours contre Verrès, & pour Cluentius. Mais si l'on veut un exemple moderne, le plaidoyer de M. Cochin, pour le Prince de Montbelliard, nous l'offrira. « L'ordre des faits, dit-
 „ il, dont on est obligé de rendre
 „ compte, annoncera par lui-même
 „ trois époques bien faciles à distin-
 „ guer. La premiere présentera toutes
 „ les circonstances du mariage, & les
 „ effets dont il a été suivi pendant
 „ près de vingt années. La seconde
 „ renfermera le détail de toutes les
 „ intrigues que l'on a mises en œu-

Le fait trop chargé doit se partager en plusieurs récits.

T. V, p. 420

„ vre pour dégrader , s'il étoit possi-
 „ ble , la mere & les enfans. La troi-
 „ sieme fera paroître leur triomphe
 „ dans tout son jour. „

Style de la
 Narration.

Quel doit être le style de la Nar-
 ration ? c'est ce que nous avons suffi-
 samment expliqué en donnant les
 regles pour sa construction. Le style
 sera simple , uni , noble néanmoins &
 soutenu , sur-tout dans les grandes
 causes formant un seul tissu , qui ne
 soit point interrompu par des figures
 véhémentes , telles que des exclama-
 tions subites , de violentes apostro-
 phes , à moins que l'atrocité des cho-
 ses ne soit si forte , qu'elle contraigne
 l'Orateur d'éclater dans le moment.
 Cicéron , dans le plaidoyer pour
 Cluentius , est conduit par le fil du
 récit à parler des noces incestueuses
 d'une belle-mere avec son gendre.
 Il ne peut contenir l'indignation qui
 le saisit. Il s'écrie : « ô attentat in-
 „ croyable ! ô fureur d'une passion
 „ effrénée ! ô impudence sans exem-
 „ ple ! Comment cette femme n'a-
 „ t-elle pas craint , je ne dis pas les
 „ Dieux & les hommes , mais les ob-
 „ jets même inanimés , qui lui retra-
 „ çoient l'image des noces de sa fille ,

» & les murs qui en avoient été les
» témoins? » De pareils écarts doi-
vent être très-courts, comme une
faillie dont l'Orateur n'a pas été le
maître : & après l'interruption d'un
moment, il faut qu'il revienne aussi-
tôt au style de récit.

C'est aussi une sorte d'écart, que
de quitter le fil de la Narration pour
argumenter & entrer en preuve. Cette
liberté s'accorde pourtant plus volon-
tiers que l'autre ; & j'ai déjà observé
que nos Avocats la prennent assez ai-
sément, en évitant néanmoins la
longueur.

Je suis fort étonné qu'il ait été
mis en question parmi les Rhéteurs,
si l'Avocat doit toujours donner l'ex-
posé du fait, ou la Narration. Ils ont
même reconnu des cas dans lesquels
il doit s'en abstenir : si le fait est assez
connu & n'admet aucun doute, s'il a
été raconté par l'adverse Partie d'une
manière qui convienne à notre cause.
Cicéron, qui met le comble à mon
étonnement, paroît même adopter
ces principes ; mais Quintilien les ré-
fute, au moins par rapport au très-
grand nombre des causes : & la raison
décide absolument en faveur de ce

Nécessité de
la Narration
dans tout
discours ju-
diciaire.

De Orat.
lib. 330.

L. IV, c. 27

dernier. Quelque connu , quelque constant que soit un fait , on ne peut jamais supposer que l'Avocat n'ait rien à en dire. Il lui importe , non pas précisément que l'on sache la substance du fait , mais qu'on l'envisage sous un certain point de vue que lui seul peut présenter. Les circonstances , les motifs , les suites , ont des différences délicates , qui ne seront jamais mises dans leur jour que par celui qui y a intérêt. C'est encore plus gratuitement que l'on suppose que le récit de notre adversaire pourra nous convenir. Un même fait passant par deux bouches différentes , est presque toujours différemment présenté. Que sera-ce s'il y a contrariété d'intérêt ? Il est impossible alors que le récit qui convient à l'un , convienne à l'autre. Je crois donc pouvoir établir pour règle certaine , & sans aucune exception , que l'Avocat doit toujours exposer le fait dans lequel consiste sa cause. Et la pratique y est conforme. Je ne connois point de plaidoyer existant sans Narration. S'il s'agissoit d'un meurtre , d'un empoisonnement , qu'il ne fût pas possible de nier ; en pareil cas l'Avocat ne doit pas omettre la

Narration; mais rejeter la cause entière, & ne s'en point charger.

On est mieux fondé à demander si la Narration a lieu dans les discours du genre Délibératif. Lorsque celui qui propose de délibérer a rendu compte du fait en question, alors il est certain que ceux qui opinent n'ont pas besoin de le raconter de nouveau. Mais, comme les exemples sont d'un grand & fréquent usage dans le genre Délibératif, il peut arriver que quelqu'un des opinans ait à rapporter incidemment un fait dont il prétende s'autoriser, & il y suivra les règles générales de la Narration oratoire.

Quelle part elle a dans les discours du genre Délibératif.

Les discours dans le genre Démonstratif, ne sont souvent, comme nous l'avons observé, qu'un tissu de Narrations accompagnées des réflexions & des sentimens qui conviennent à la chose. Ainsi se traitent les Oraisons funebres, les Panégyriques. Les Narrations doivent être maniées dans le goût du genre dont elles font la matière. Dans aucune sorte de récit l'ornement ne sied mieux. La loi du genre l'exige même, & le rend nécessaire.

Et dans le genre Démonstratif.

Après la Narration judiciaire, l'A-

Etat de la
question.
Division.

vocat pose ordinairement l'état de la question, & fait sa division. Ces parties, pour être fort courtes, n'en sont pas moins importantes. L'ordre que nous avons suivi nous a conduits à en parler déjà dans ce qui précède. Ainsi nous nous contenterons d'observer ici, que les vertus qui doivent y régner, sont la précision, pour éviter tout ce qui pourroit confondre les idées; la clarté, pour répandre du jour dans tout le reste du plaidoyer; la justesse, pour empêcher que les différentes branches du sujet ne se mêlent, & ne rentrent les unes dans les autres.

Plus une cause est embarrassée par la multitude & la complication des incidens, des demandes, des procédures, plus elle a besoin que l'Orateur qui la traite apporte à sa division toutes les attentions que nous marquons ici. Telle étoit l'affaire entre M. le Duc de Luxembourg & les autres Ducs & Pairs, en 1696; & l'on ne peut assez admirer la précision, la clarté, & la justesse, aussi-bien que l'érudition immense, avec lesquelles elle fut traitée par M. d'Augesseau, alors Avocat-Général. L'é-

tat des questions qu'elle renferme , est si bien établi , les divisions sont si lumineuses , qu'on suit toute la cause avec la même facilité , que si elle étoit parfaitement simple , & ne consistoit qu'en un seul point aisé à apercevoir.

Cette maniere nette & expresse de marquer la division , & d'annoncer directement en commençant ce que développera la suite du discours , est celle que suivent les Avocats & les Prédicateurs. Les discours qui se prononcent pour l'ouverture des Audiences & les Mercuriales , procedent différemment. La division est dans l'esprit de l'Orateur , mais elle n'est que légèrement indiquée dans son discours , dont la marche est continue , & avance toujours d'un pas égal sans s'arrêter. Il faut que l'auditeur épie le passage & la liaison des idées , & qu'il faisisse par lui-même le plan qu'on lui laisse presque à deviner. Cette méthode est ingénieuse , & elle donne aussi plus d'exercice à l'esprit des auditeurs. Elle est bonne où on l'emploie. Elle a un air de dignité & de noblesse. Mais elle ne seroit pas placée dans les plaidoyers &

372 R H É T O R I Q U E
dans les sermons, où il s'agit d'instruire, & où il est besoin de se faire retentir exactement.

A R T I C L E I I I.

De la Confirmation.

Définition
de la Confirmation.

L'ordre naturel demande qu'après avoir exposé le fait, & distribué son sujet, l'avocat entre en preuve. Ainsi après la Narration & la Division qui y est jointe dans le genre Judiciaire, suit la Confirmation, qui contient & met dans tous leur jour les preuves de la cause, & qui détruit ce qu'y opposent ou peuvent opposer les adversaires.

Elle est la
Partie essentielle
du discours.

Cette partie du discours en est la partie essentielle, le fond & la substance. C'est à elle que se rapporte tout ce qui a précédé. L'Orateur n'a préparé les esprits par l'Exorde, il n'a présenté le fait avec exactitude & intelligence, que pour en venir aux preuves, qui seules peuvent le faire triompher, & obtenir un Jugement tel qu'il le souhaite. Il est utile de plaire & de toucher. Mais tout ce qui s'appelle sentiment est subordonné à la preuve, & n'a de mérite

qu'autant qu'il sert à la faire valoir.

Je comprends sous un même article & ce qui tend directement à prouver la cause, & ce qui est employé pour détruire les objections des adversaires. La confirmation proprement dite, & la réfutation, ne sont point deux différentes parties du discours, comme l'a fort bien remarqué Cicéron. « Vous ne pouvez, dit-il, ni détruire ce que l'on vous objecte, sans appuyer ce qui prouve en votre faveur, ni établir solidement vos moyens, sans réfuter les allégations & les raisonnemens de la partie adverse. Ce sont deux choses jointes intimement par la nature, & par l'usage que vous en faites. Vous les traitez ensemble, & vous passez sans cesse de l'un à l'autre. » Ainsi il convient peu d'en faire deux parties distinguées.

La confirmation embrasse la réfutation.

De Orat.
II, 331.

Nous avons parlé amplement des différentes natures de preuves que l'Orateur emploie, & de l'art de les trouver. Reste à exposer ici les attentions qu'il doit avoir pour les choisir, les arranger, les traiter.

Et d'abord il est nécessaire que l'Avocat fasse un choix entre les preuves.

Choix de preuves.

différens matériaux qui se présentent à son esprit , lorsqu'il étudie sa cause.

228.

Car souvent le sujet lui en fournit beaucoup. « Mais certaines considéra-

„ tions , dit Cicéron , quoique bonnes

„ en elles - mêmes , sont de si petite

„ conséquence , qu'elles ne valent pas

„ la peine d'être mises en œuvre. D'au-

„ tres sont mêlées de bien & de mal ,

„ de façon que le mal qui en résulte-

„ roit , surpasseroit le bien que l'on

„ en pourroit espérer. Il faut les laisser

„ à l'écart. Tel raisonnement feroit

„ tomber l'Avocat en contradiction

306.

„ avec lui-même. Il feroit utile d'a-

„ vancer telle proposition , d'articu-

„ ler tel fait : mais la vérité ne le per-

„ met pas , & le mensonge , toujours

„ honteux , ôteroit toute autorité à ce

„ que vous diriez , même de vrai. „

C'est ce triage & ce choix , fait avec

soin , qui peut écarter l'inconvénient

horrible de gâter votre cause , & de

lui nuire : inconvénient moins rare

que l'on ne pense.

296, 305.

Antoine est loué par Cicéron , com-

me l'Orateur le plus circonspect qui

fut jamais , & le moins sujet à donner

prise sur lui : & lui-même il proteste

qu'il apporte une attention extrême ,

premièrement à faire le bien de sa cause , mais au moins à ne lui point faire de tort. Crassus , le premier des interlocuteurs du Dialogue de l'Orateur , esprit supérieur , génie élevé , paroît d'abord ne pas faire grand cas de cette circonspection , qui lui semble trop timide. Il pense que pour ne point nuire à sa cause , il suffit à l'Avocat de ne point être méchant , & que le cas ne peut arriver què par perfidie. Antoine insiste : & comme sa réponse contient plusieurs observations utiles , j'en donnerai ici la substance.

« J'ai vu souvent , dit ce sage Orateur , des hommes qui n'étoient nullement méchans , faire beaucoup de mal à leur cause. Un témoin , par exemple , ne me charge point , ou me chargera moins si je ne l'irrite pas. Mon client me presse , tous ceux qui s'intéressent pour lui , me sollicitent de parler mal de ce ré-
 „ moin , d'invectiver contre lui , de
 „ le décrier. Je ne me rends point , je
 „ résiste à leurs instances : je me tais ,
 „ & je ne m'attire par - là aucune
 „ louange : car les gens peu instruits
 „ savent mieux blâmer ce qui aura
 „ été dit mal-à-propos , que sentir le

„ mérite d'un silence prudent. Cepen-
 „ dant quel tort ne vous feriez-vous
 „ pas , si vous offensiez un témoin
 „ irrité , qui ne manque pas d'esprit ,
 „ que- nulle tache ne décrédite ? Sa
 „ colere lui en inspire la volonté , son
 „ esprit lui en facilite les moyens ,
 „ l'intégrité de sa vie donne de la
 „ force & du poids aux coups qu'il
 „ vous porte. „

Voilà une maniere de nuire à sa
 cause par imprudence : mais elle n'est
 pas la seule. « N'arrive-t-il pas souvent
 „ à plusieurs , continue Antoine ,
 „ de relever & de faire valoir les
 „ avantages brillans des personnes
 „ qu'ils défendent , & par là de les
 „ exposer à l'envie ; au lieu que l'in-
 „ térêt de la cause demanderoit qu'ils
 „ exténuassent l'idée de cette gran-
 „ deur , pour affoiblir l'envie que por-
 „ tent naturellement les hommes à
 „ tout ce qui excelle ? Si au contraire
 „ l'Avocat se permet d'invektiver du-
 „ rement & sans précaution contre
 „ des hommes qui sont chéris de ses
 „ Juges , n'indispose-t-il pas les esprits
 „ contre lui ? S'il fait à ses adver-
 „ saires des reproches qui retombent
 „ sur quelqu'un des Juges , ou sur

„ plusieurs d'entr'eux, est-ce une
 „ faute médiocre & de peu d'import-
 „ tance? Si emporté de colere, parce
 „ que vous vous trouvez offensé per-
 „ sonnellement, vous laissez là votre
 „ cause, & plaidez pour vous-même,
 „ au lieu de vous occuper de votre
 „ client, ne ferez-vous point un tort
 „ considérable à la cause que vous
 „ devez défendre? Pour moi, ajoute
 „ Antoine, je fais que l'on m'accuse
 „ de l'excès opposé, & que l'on trouve
 „ que je pousse la patience jusqu'à
 „ l'insensibilité. Ce n'est pas que je me
 „ plaise à m'entendre dire des choses
 „ dures; mais je n'aime point à m'écarter
 „ de ma cause: & ma tranquillité
 „ me procure cet avantage, que si
 „ quelqu'un me harcele, il se fait
 „ regarder ou comme un querelleur
 „ de profession, ou même comme un
 „ forcené. „

Toutes ces différentes manieres de
 nuire à la cause sans le vouloir, deman-
 dent, de l'Avocat, de grandes atten-
 tions, parmi lesquelles une des princi-
 pales est de faire un bon choix de ses
 moyens. Il doit aussi en éviter la mul-
 tiplicité, qui deviendrait fatigante.
 Il ne s'agit pas tant de les compter que

de les peser. Celui qui ne veut rien perdre s'annonce indigent ; & employer des raisons petites & foibles , quoique non mauvaises , c'est donner lieu de penser que l'on n'en a point de fortes & de frappantes.

Leur arrangement.

Ayant choisi ses moyens , l'Avocat doit penser à l'ordre dans lequel il les présentera. Avant tout il considérera si cet ordre ne lui est point dicté par la nature même de sa cause : ce qui fait pour lui une loi indispensable. C'est ce que M. Cochin savoit bien , & il a pratiqué soigneusement cette règle dans l'affaire du Prince de Montbelliard.

T. V,
P. 479.

Son objet étoit de prouver la légitimité de celui pour qui il parloit , contre les attaques de ses freres , enfans du même pere , mais nés d'une mere différente. En commençant sa replique , M. Cochin observe que
 „ pour se donner quelque avantage ,
 „ le grand art qui a régné dans la dé-
 „ fense des Barons de l'Espérance ,
 „ (c'est le nom dont il appelle ses
 „ Parties adverses) a été d'en inter-
 „ vertir l'ordre naturel. Ils se sont
 „ attachés d'abord , dit-il , à étaler
 „ avec pompe les circonstances dont

„ ils prétendent que le mariage de
 „ leur mere a été accompagné : ils
 „ en ont vanté la publicité, & croyant
 „ avoir prévenu par-là les esprits en
 „ leur faveur, ils sont retombés sur
 „ le mariage du Duc de Montbel-
 „ liard leur pere, avec la Comtesse de
 „ Sponek, mere du Prince de Mont-
 „ belliard, comme sur un titre sus-
 „ pect, énigmatique, & qui ne pou-
 „ voit être mis en parallele avec celui
 „ qu'ils défendent. L'intérêt de la vé-
 „ rité & l'ordre naturel des faits ne
 „ permettent pas de les suivre dans
 „ cette confusion. Il faut commencer
 „ par approfondir la vérité du ma-
 „ riage de 1695, avant que de porter
 „ son jugement sur celui de 1716. „

On voit par cet exemple de quelle importance est souvent dans une affaire l'ordre des preuves & des moyens. Les deux Parties plaidantes sont aussi contraires dans la disposition de leurs matériaux, que pour le fond même de la question. L'intérêt de la cause leur dictoit ces routes opposées.

Si la cause n'impose point une nécessité déterminante de suivre un certain ordre, & qu'il soit libre à l'Avocat d'arranger les moyens selon leurs

degrés de force, on pourroit être tenté de croire qu'il devroit y procéder par une gradation qui iroit en croissant, & qui commenceroit par le plus foible pour s'élever successivement jusqu'à celui qui a le plus de force. Cette pratique sera bonne sans doute, si le premier degré est par lui-même capable de faire une impression bien avantageuse. Mais s'il est foible, elle est condamnée, avec raison, par Cicéron, qui fait ainsi parler Antoine.

313. « Je ne puis approuver la méthode
 „ de ceux qui placent en tête ce
 „ qu'ils ont de moins fort. Car l'utilité de la cause exige que l'on ré-
 „ ponde le plus promptement qu'il
 „ est possible à l'attente de ceux qui
 „ écoutent. Si vous n'y satisfaites pas
 „ tout d'abord, vous aurez beaucoup
 „ plus de peine & de plus grands
 „ efforts à faire dans la suite du plai-
 „ doyer. Une affaire va mal, si dès
 „ le premier instant où l'on commence
 „ à la traiter, elle ne paroît pas
 „ devenir meilleure. Que l'Orateur
 „ ne craigne point de se développer
 „ tout d'abord : qu'il ne fasse point
 „ de montre, & qu'il débute par un
 „ moyen puissant & capable de faire

„ une forte impressi^{on}. Seulement
 „ qu'il réserve pour la fin ce qu'il a
 „ de plus frappant & de plus décisif.
 „ Les moyens qui seront d'une vertu
 „ médiocre , sans être vicieux néan-
 „ moins , pourront se placer au mi-
 „ lieu , & passer dans la foule. „ Cette
 disposition est Homérique , comme
 Quintilien l'appelle , parce que dans *L. V, c. 11*
 l'Iliade , Nestor rangeant ses troupes ,
 met à la tête ses chars armés en guerre ,
 qui en étoient l'élite ; à la queue , une
 brave & nombreuse Infanterie ; & au
 milieu , ce qu'il avoit de moins bons
 soldats.

La méthode de M. Cochin pour
 l'arrangement de ses preuves , per-
 fectionnoit encore celle que nous ve-
 nons de donner d'après Cicéron. Elle
 est ainsi exposée par l'Editeur de ses
 Œuvres : « Sa cause réduite à deux *Préf. p.*
 „ moyens , ou tout au plus à trois , il ^{xvij.}
 „ fait marcher le plus concluant à la
 „ tête , ensuite il le fait revenir à la
 „ discussion du second , & dans celle
 „ du troisieme. Ainsi , sans laisser les
 „ Juges dans l'incertitude , la preuve
 „ va toujours en augmentant. Nul
 „ endroit de son discours n'est moins
 „ convainquant que l'autre , parce que

„ le moyen victorieux communique
 „ par-tout sa vigueur. Il a eu soin de
 „ l'annoncer dans l'Exorde & dans la
 „ Narration. Quand après les moyens
 „ il résout les difficultés , il fait entrer
 „ ce grand moyen dans ses réponses :
 „ il le fait reparoître jusques dans la
 „ péroration. L'unité est donc gardée
 „ aussi étroitement , que s'il ne plai-
 „ doit que ce moyen principal. Il lui
 „ donne toute la prééminence qu'il
 „ doit avoir , sans cependant négliger
 „ les autres , qui peuvent quelquefois
 „ faire plus d'impression sur quelques-
 „ uns des Juges. „

Une maniere indiquée par Quinti-
 lien de faire valoir les preuves foibles ,
 est de les réunir & de les entasser ,
 afin qu'elles se prêtent un mutuel se-
 cours , & qu'elles suppléent à la force
 par le nombre. Il apporte un exemple
 qu'il prend lui-même soin de former.
 Il suppose un homme accusé d'avoir
 tué celui dont il étoit héritier , pour
 jouir de sa succession , & il accumule ,
 pour prouver l'accusation , plusieurs
 circonstances. « Vous espériez , lui
 „ dit-il , une succession , & une ample
 „ succession : vous étiez dans l'indi-
 „ gence , & actuellement pressé par

„ vos créanciers : vous aviez offensé
 „ celui dont vous deviez hériter , &
 „ vous saviez qu'il se dispoſoit à chan-
 „ ger ſon teſtament. „ Chacune de
 ces conſidérations , dit l'habile Rhé-
 theur , n'a pas un grand poids : mais
 toutes enſemble , elles ne laiſſent pas
 de frapper. Ce n'eſt pas un foudre qui
 renverſe , mais une grêle dont les
 coups redoublés ſe font ſentir.

Les moyens qui ont été liés avec
 diſcernement , arrangés ſuivant un
 ordre bien entendu , ont encore be-
 ſoin d'art pour être traités : & cet
 art embrasse deux parties , l'argumen-
 tation & l'amplification. Il faut déve-
 lopper la preuve par le raisonnement ,
 & de plus la rendre agréable & tou-
 chante en la revêtant de tout ce qui
 eſt capable de plaire & d'émouvoir.
 Le raisonnement eſt le corps , les or-
 nemens & le ſentiment en ſont com-
 me l'habillement & l'armure , qui re-
 levent l'agrément de la perſonne , &
 fortifient ſon action. On doit néan-
 moins obſerver cette différence entre
 ces deux parties , que la première
 eſt d'une néceſſité univerſelle , &
 convient autant aux petits ſujets
 qu'aux grands ; au lieu que pour em-

Maniere
 de les trai-
 ter.

ployer la seconde , il faut que la matiere s'y prête , & même l'exige.

Argumen-
tation.

Les deux principales especes d'Argumentation sont le Syllogisme & l'Enthymême.

Je n'expliquerai point ici la nature & les regles du Syllogisme. Ce n'est point matiere de Rhétorique. L'Orateur doit en être instruit : mais c'est de la Dialectique qu'il doit l'apprendre. Contentons-nous d'un exemple.

Le plaidoyer de Cicéron pour Milon , dans sa premiere partie , se réduit à ce Syllogisme.

Il est permis à celui dont la vie est attaquée par un assassin , de tuer celui qui l'attaque. Voilà la majeure.

Or Milon n'a tué Clodius qu'en défendant sa vie attaquée & mise en danger par ce cruel ennemi. C'est la mineure.

Donc il a été permis à Milon de tuer Clodius. Conclusion , qui suit nécessairement des deux propositions qui ont précédé.

Cette façon de raisonner peut convenir à l'Eloquence dans des occasions rares : & je trouve dans un Sermon du P. Bourdaloue , raisonneur puissant , l'exemple d'un Syllogisme complet.

*Carême ;
T. II, pour
le Jeudi de
la troisième
semaine.*

plet. Ce Sermon soutient & développe une très-belle these, l'union nécessaire & essentielle entre la Religion & la probité : & la premiere partie est employée à faire voir que sans la vertu de Religion, qui nous assujettit à Dieu & à son culte, il n'y a point de véritable probité parmi les hommes. Grande & excellente maxime, que l'expérience ne vérifie que trop aujourd'hui. Pour prouver la proposition, l'Orateur pose pour fondement, que la Religion est le seul principe sur quoi tous les devoirs qui font la vraie probité peuvent être sûrement établis : & c'est ce qu'il prouve par un raisonnement qu'il emprunte de S. Thomas. « La Religion, dit S. » Thomas, dans la (a) propriété » même du terme, n'est autre chose » qu'un lien qui nous tient attachés » & sujets à Dieu comme au premier » Etre. Or dans Dieu, ajoute ce saint » Docteur, sont réunis, comme dans » leur centre, tous les devoirs & » toutes les obligations qui lient les » hommes entr'eux par le commerce » d'une étroite société. Il est donc

(a) Selon une étymologie fort autorisée, le mot *Religion* vient du

verbe latin *religare*, qui signifie *lier*.

» impossible d'être lié à Dieu par un
 » culte de Religion , sans avoir en même
 » temps avec le prochain toutes
 » les autres liaisons de charité & de
 » justice , qui font , même selon l'idée
 » du monde , ce qui s'appelle l'honneur
 » me d'honneur. » Voilà un Syllogisme en forme , employé par un grand Orateur. Mais il a si bien senti que telle n'est pas la marche ordinaire de l'Eloquence , qu'il a pris par deux fois la précaution d'avertir qu'il le tire d'un Philosophe.

En effet, le Syllogisme convient parfaitement à la Philosophie , qui n'a pour but que d'instruire , que de mettre la vérité dans tout son jour , d'éclairer & de convaincre les esprits. Mais l'Eloquence , qui outre cette première fin se propose encore de plaire & de toucher , qui parle autant au cœur qu'à l'esprit , ne peut s'accommoder de la forme syllogistique.

L. V, c. 14. « Elle aime , dit Quintilien , la ri-
 » chesse & la pompe : elle veut char-
 » mer par les graces , & remuer par
 » le sentiment : & c'est à quoi elle ne
 » réussira point , si elle emploie un
 » discours haché par des propositions
 » courtes , jetées dans un même
 » moule , & aboutissantes à des chûtes

» toujours semblables. La simpli-
 » cité d'un tel discours le feroit mé-
 » priser : la servitude à laquelle il
 » est astreint le rendroit désagréable :
 » il deviendrait par l'uniformité & les
 » répétitions , fatigant & ennuyeux.
 » L'Eloquence doit se donner plus de
 » champ. Qu'elle marche , non par
 » des sentiers , mais par la voie roya-
 » le : qu'elle ne ressemble pas à une
 » liqueur qui , renfermée dans des
 » tuyaux , sort goutte à goutte par une
 » ouverture étroite ; mais qu'elle coule
 » comme un grand fleuve librement
 » & avec majesté. » Ce que dit ici
 Quintilien se sent tout d'un coup , &
 n'a pas besoin d'explication ni de
 preuve. Personne n'est tenté de faire
 un discours qui soit un tissu de Syllo-
 gismes.

L'Enthymême est bien mieux assorti
 à la nature & au goût de l'Eloquence.
 Aussi Aristote l'a-t-il qualifié le Syl- *Rhét. l. I;*
 logisme de l'Orateur. L'Enthymême ^{6. 1.}
 se renferme dans deux propositions ,
 supprimant l'une des trois du Syllo-
 gisme , communément la majeure ,
 qui est d'ordinaire une proposition
 générale , suffisamment connue , &
 moins sujette à être contestée.

« Je t'aimois inconstant : qu'eussé-je fait fidele ? »

dit Hermione à Pyrrhus dans Racine. Voilà un Enthymême, qui dépouillé de son tour hardi, & de l'interrogation qui l'anime, renferme ces deux propositions ; « Je t'aimois inconstant. » Donc je t'aurois aimé encore bien » davantage, si tu eusses été fidele. » Ce raisonnement exprimé dans la régularité Logique, perd beaucoup de sa grace & de sa force. Il seroit pourtant supportable dans le discours, & même convenable si la personne n'étoit que médiocrement animée. Mais on n'y tiendrait pas, si on le trouvoit précédé de sa majeure. Je n'ose même le présenter ici en cet état, tant la chose deviendrait ridicule.

L'observation est trop claire pour nous y arrêter. Mais ce qu'il est bon de remarquer, c'est que l'Eloquence même, en employant l'Enthymême qui lui convient, lui ôte sa sécheresse philosophique, lui donne de l'ornement & de la force : & c'est ce que l'on appelle amplifier.

Amplification.

Faisons-nous donc une juste idée de l'Amplification oratoire. Elle ne consiste pas dans la multitude des paroles, mais dans la grace & dans la

force dont elle revêt le raisonnement. Ce n'est pas qu'elle n'étende quelquefois, & même souvent, un raisonnement qui, montré en deux mots, ne feroit pas une impression suffisante. C'est même là sa marche ordinaire. Mais son essence est d'augmenter l'idée de la chose, & de rendre la preuve plus capable de faire l'impression que souhaite l'Orateur. S'il a rempli cet objet en peu de mots, il a vraiment & solidement amplifié. Si au contraire il a noyé sa pensée dans un déluge de paroles, dans un style verbeux & languissant, il a exténué, affoibli, affadi, & fait toute autre chose qu'amplifier.

Les exemples de ce que j'établis ici se trouvent par-tout. J'en prends un dans l'Ecrivain le plus abondant peut-être de notre langue, & qui néanmoins dans l'endroit que je vais citer, a su donner à une phrase assez courte tout le mérite d'une amplification très-énergique. Il expose l'égarement pervers de quelques Chrétiens, qui font de leur vie un cercle de pénitences & de rechûtes continuelles, se persuadant que la vertu seule du Sacrement suffit pour expier leurs fautes, sans qu'ils y apportent de leur

part ni regret, ni repentir sincère, ni changement de vie. Cette folie sacrilège excite contr'eux l'indignation

*Duguet, Je-
sus crucifié,
T. 1, p. 306.*

du pieux Auteur. « Ils font l'injure à
„ Jésus-Christ, dit-il, de lui attribuer
„ l'établissement de cette indigne
„ Religion, qui laisse les hommes
„ dans le crime & dans l'injustice, qui
„ ne sert qu'à les pallier, qui les aug-
„ mente même par la certitude de l'im-
„ punité, & qui leur permet d'espé-
„ rer une justice éternelle, & une
„ charité parfaite dans le Ciel, quoi-
„ qu'ils en aient été les ennemis jus-
„ qu'au dernier moment de leur vie. „
Je ne crois pas qu'il soit possible de
mettre dans un plus grand jour le tra-
vers insensé & déplorable qu'attaque
ici l'Ecrivain.

On voit par le peu que je viens de
dire de l'Amplification, que ce n'est
point une matière qui ait besoin de
préceptes à part. Tout ce que nous
avons dit sur les lieux communs, sur
les passions & les mœurs, revient ici,
& on pourroit y appliquer une
grande partie de ce que nous dirons
dans la suite touchant les figures de
Rhétorique.

Observa-
tions parti-
culières sur
la Réfuta-
tion.

A la preuve est souvent mêlée la
Réfutation : & les deux se traitent

très - communément ensemble. Les mêmes regles & les mêmes principes gouvernent l'une & l'autre : si ce n'est pourtant que la Réfutation demande quelques attentions particulieres dont nous allons rendre compte ici.

Nous avons dit , d'après Quintilien, que l'Orateur qui veut faire valoir des preuves foibles en elles - mêmes , doit les accumuler & les présenter toutes ensemble , afin qu'elles se fortifient mutuellement. Une piece de procès peut quelquefois être imparfaite ; & pour devenir concluante , elle a besoin d'un supplément emprunté d'une autre piece. Le défendeur les réunit pour en faire un tout. Il est clair qu'en ce cas l'intérêt de celui qui réfute , est de séparer les preuves que l'on présente jointes ensemble , afin que divisées , elles soient rendues , s'il est possible , à leur propre foiblesse.

Cet art fut employé par les Parties adverses de Mademoiselle Ferrand , que défendoit M. Cochin. Elle présentoit un extrait baptistère , où le nom de ses pere & mere n'étoit point exprimé : & elle y joignoit une déclaration authentique , faite le jour même du Baptême par le Curé de la

Paroisse, qui suppléoit au vuide & au silence du registre, en exprimant les noms de Monsieur & de Madame Fer-

T. IV, 482. rand. Les adversaires vouloient diviser ces deux pieces. Ils disoient : Le Registre ne nomme point les pere & mere : c'est donc une piece inutile à la Demanderesse. A l'égard du procès-verbal de la déclaration du Curé, c'est une piece étrangere au Registre, & qui n'est point dans la classe des titres que la loi a établis pour preuves de la filiation. Mais ils avoient affaire à un Avocat trop habile pour laisser perdre l'avantage que lui donnoit la réunion des deux pieces. « Ils » croient, dit-il, nous affoiblir en di- » visant nos forces. Ils prennent d'a- » bord le Registre seul, & n'y trouvant » point le nom de pere & de mere, » ils triomphent d'un silence qui leur » paroît favorable : ils passent ensuite » au procès-verbal, & y trouvant » une vérité qui les confond, ils » s'en débarrassent par le caractère de » la piece. Mais cet artifice est trop » grossier, & l'équité ne permet pas » de séparer deux actes qui ont une » relation si intime & si nécessaire. » C'est ce que prouve M. Cochin d'une maniere très-solide & très-lumi-

neuse, mais qui nous meneroit hors de notre sujet actuel. Il suffit d'avoir montré dans la conduite de ceux qui vouloient le réfuter un exemple de l'art de diviser, ce qui ne devient fort que par l'ensemble & la réunion.

C'est un grand avantage pour celui qui réfute, que de mettre l'adversaire en contradiction avec lui-même. Les défenseurs de Madame de Mazarin contre le Duc son mari, reprochoient à celui-ci d'avoir promis cinquante mille écus à l'Evêque de Fréjus, ami & créature du Cardinal Mazarin, s'il faisoit réussir le mariage, & d'en avoir ensuite refusé le paiement. Le fait étoit faux, & nié formellement par M. le Duc Mazarin. Mais son Avocat (M. Erard) met en évidence l'absurdité du reproche, en y opposant un reproche contraire qu'on faisoit au même Seigneur de la même part. “ Il est difficile, dit-il, d'accor-

„ der le fait de cette perfidie (car
 „ c'est ainsi qu'on l'a nommée, & c'en
 „ seroit une en effet) avec le carac-
 „ tere que l'on a donné à M. de Ma-
 „ zarin dans tout le reste du plaidoyer.
 „ Un homme qui donne, à ce qu'on
 „ dit, tout son bien aux pauvres ; qui

p. 412.

„ sacrifie des millions pour gagner le
 „ Ciel , feroit-il une perfidie pour
 „ épargner cinquante mille écus ?
 „ Vous lui faites une dévotion pro-
 „ dige & avare en même-temps, cha-
 „ ritable & perfide, donnant avec pro-
 „ fusion ce qu'elle ne doit pas, & re-
 „ fusant lâchement ce qu'elle doit.
 „ Vous deviez au moins lui donner un
 „ caractère égal, & concilier mieux
 „ vos fictions si vous vouliez qu'elles
 „ trouvaient quelque créance. » Cet-
 te observation de l'Avocat a de la sa-
 gacité & de la finesse.

En général la Réfutation demande
 beaucoup d'habileté & d'adresse : &
 on peut dire que nulle part ne se fait
 mieux sentir le besoin qu'a de la Dia-
 lectique la profession d'Avocat. Em-
 ployer, comme nous l'avons dit, la
 division pour affoiblir ; remarquer
 adroitement une contradiction ; ne
 point s'amuser à ce que l'Avocat ad-
 verse a dit d'inutile, & ne point se
 laisser entraîner hors du sujet par ses
 écarts ; profiter de ses aveux qui nous
 sont favorables, & tirer d'un principe
 reconnu par lui une conséquence qui
 le confonde ; relever ses défauts dans
 le raisonnement, s'il a donné pour
 clair ce qui est douteux, pour avouer

ce que nous lui contestons , pour propre à la cause ce qui est propos vagues & lieu commun : toutes ces attentions & plusieurs autres semblables demandent un habile Dialecticien , qui ait la finesse du coup d'œil & la justesse d'une exacte critique.

Cela se comprend : & il me suffit d'ajouter ici un exemple que je prends dans le P. Bourdaloue , Orateur singulièrement recommandable par la force du raisonnement.

Son sermon sur la Providence renferme de nécessité la réfutation des impies , qui osent nier ce dogme fondamental : & voici de quel ton il foudroie l'incrédulité. « Je vous deman-
 » de , dit-il , quel désordre est compa-
 » rable à celui-là , de ne pas croire
 » ce qui est sans contredit non seule-
 » ment la chose la plus croyable ,
 » mais le fondement de toutes les cho-
 » ses croyables ; de ne pas croire ce
 » qu'ont cru les Païens les plus sensés
 » par la seule lumière de la raison ;
 » de ne pas croire ce qu'indépendam-
 » ment de la foi nous éprouvons
 » nous-mêmes sans cesse , ce que nous
 » sentons , ce que nous sommes for-
 » cés de confesser en mille rencontres
 » par un témoignage que nous arra-

Carême
T. V.

» chent les premiers mouvemens de
 » la nature : mais sur-tout de ne pas
 » croire la plus incontestable vérité
 » par les raisons mêmes qui l'établif-
 » sent , & qui seules sont plus que suf-
 » fisantes pour en convaincre. »

La force de toutes ces raisons réunies écrase l'adversaire. L'Orateur les étend & les développe toutes l'une après l'autre , pour les mettre dans le plus beau jour. Mais je transcrirai seulement une partie de ce qui regarde la dernière considération , qui est remarquable par l'art de retourner l'objection contre celui qui la fait. Le défenseur de la Providence réplique ainsi. « Sur quoi (l'impie) fonde-t-il
 » ses doutes contre la Providence d'un
 » Dieu ? sur ce qu'il voit le monde
 » rempli de désordres. Et c'est pour
 » cela même , dit S. Chrysostôme ,
 » qu'il doit conclure nécessairement
 » qu'il y a une Providence. En effet ,
 » pourquoi ces désordres , dont le
 » monde est plein , sont-ils des désor-
 » dres , & pourquoi lui paroissent-ils
 » des désordres , sinon parce qu'ils
 » sont contre l'ordre , & répugnent à
 » l'ordre ? Or qu'est-ce que cet ordre
 » auquel ils repugnent , sinon la Pro-
 » vidence ? Il se fait donc une diffi-

» culté de cela même qui résout la
 » difficulté, & il devient infidèle par
 » ce qui devoit affermir sa foi. »

Ce raisonnement est poussé plus loin, & mérite d'être lu en entier. Mais en voilà assez pour donner un exemple de la manière dont l'Orateur doit procéder dans la réfutation.

Je pourrois encore citer un autre modèle de la force du raisonnement, T. I. p. 401. si nécessaire pour réfuter ; mais j'aime mieux le laisser nommer par M. le Chancelier d'Aguesseau, qui, après avoir fait un éloge magnifique des talens supérieurs de M. Arnaud, recommande à ceux qui aspirent à l'éloquence du Barreau, la lecture de ses ouvrages en ces termes. « Il a com-
 » battu pendant toute sa vie. Il n'a
 » presque fait que des ouvrages polémiques, & l'on peut dire que ce
 » sont comme autant de plaidoyers,
 » où il a toujours eu en vue d'établir
 » ou de réfuter, d'édifier ou de détruire, & de gagner sa cause par la
 » seule supériorité du raisonnement.
 » On trouve donc dans les écrits d'un
 » génie si fort & si puissant tout ce qui
 » peut apprendre l'art d'instruire, de
 » prouver & de convaincre. Mais

» comme il seroit trop long de les lire
 » tous, on peut se réduire au livre de
 » *la Perpétuité de la Foi*, auquel M.
 » Nicole, autre Logicien parfait, a
 » eu aussi une grande part, & à des
 » morceaux choisis dans le livre qui
 » a pour titre *la Morale pratique*. »

Après avoir achevé ce qui appartient à la Confirmation, je passe à la Périphrase, quatrième Partie du discours oratoire.

A R T I C L E I V.

De la Périphrase.

La nécessité d'une Périphrase est fondée dans la nature.

Lorsque les preuves ont été mises dans tout leur jour, & les objections réfutées, la cause est finie, la matière est traitée, & néanmoins il reste encore quelque chose à faire à l'Orateur. De même que la loi de la nature ne permet pas d'entrer brusquement en matière, & qu'elle a introduit l'usage de l'Exorde, qui doit y préparer : elle ne souffre point non plus que le discours se termine brusquement, aussitôt que ce qui étoit d'étroite nécessité a été rempli ; & à l'exception des affaires tout-à-fait simples & de très-petite conséquence, en tout autre cas l'Orateur doit à son auditoire

& au bien de la chose une conclusion qui serve comme de couronnement au discours. C'est ce que l'on a appelé la Péroration.

La Péroration a deux objets à remplir. Elle doit premièrement résumer les principaux moyens, & en second lieu, achever de concilier & de toucher les esprits & les cœurs.

Deux des
voirs de la
Péroration.

La récapitulation est absolument nécessaire dans les grandes causes, qui par l'étendue & la variété des objets & des moyens qu'elles embrassent, pourroient laisser quelque confusion & quelque embarras dans l'esprit des Juges. Il est alors du devoir de l'avocat de rassembler ce qui étoit épars, de réduire ce qu'il avoit fallu étendre, & de présenter toute la cause ou sous un seul point de vue, s'il est possible, ou du moins sous un petit nombre de chefs aisés à combiner & à retenir. Voici, par exemple, tout le plaidoyer de M. Cochin pour Mademoiselle Ferrand, réduit par lui-même en raccourci dans cette courte Péroration. « Madame Fer-
 „ rand a eu une fille en 1686. Cette
 „ fille n'est point morte : il faut donc
 „ qu'elle existe dans la société. Mais
 „ en qu'il la reconnoitra-t-on, si ce n'est

Résumer les
moyens de
la cause.

T. I

P. 529.

„ dans une fille qui a été connue publi-
 „ quement pour être née de Monsieur
 „ & de Madame Ferrand? Dès l'âge
 „ de trois ans on ne s'est point trompé
 „ sur son sort. Il est devenu dans la
 „ suite si public, que personne n'en
 „ a douté. Il est vrai que depuis on
 „ l'a transportée aux extrémités du
 „ Royaume, & que l'on est parvenu
 „ à lui cacher à elle-même sa desti-
 „ née. Mais les monumens publics,
 „ mais des registres domestiques,
 „ mais la preuve testimoniale, tout a
 „ dissipé ces ténèbres. » Un tel pré-
 cis est bien facile à saisir, & il rap-
 pelle toute la cause avec ses preuves.

Les Gens du Roi dans leurs plai-
 doyers ne connoissent point d'autre
 usage de la Péroration. La vérité &
 la justice parlent seules par la bouche
 de ces Magistrats. Ils sont élevés au-
 dessus de tout intérêt des Parties plai-
 dantes. Mais pour l'intérêt de la vé-
 rité même, ils sont obligés, dans les
 causes qui ont de l'étendue, de ré-
 capituler les moyens sur lesquels ils
 fondent leurs conclusions.

Nos Avocats se renferment assez
 ordinairement dans des bornes sem-
 blables. Ils se contentent, dans leurs
 Péroraisons, d'un précis de la cause.

bien fait , évitant seulement l'ennui par l'attention à varier les expressions & les tours. Il est besoin en effet qu'en répétant les mêmes choses , on se donne de garde de répéter les mêmes mots & les mêmes phrases. Le bon sens dicte ce précepte , & Quintilien L. IV. c. 11 l'appuie de l'exemple de Cicéron , qui dans ses récapitulations imagine souvent des tours singuliers , pour donner un air de nouveauté à ce qui a déjà paru sous les yeux , & frappé les oreilles des Juges. Voilà tout ce qu'exige la partie de la Pêroraison qui consiste à résumer les moyens de la cause.

L'autre partie , qui se rapporte aux sentimens , étoit bien en honneur & d'un grand usage dans le Barreau Romain. Je ne répéterai point ici ce que j'ai déjà dit sur ce sujet en traitant les mœurs & les passions oratoires. Je remarquerai seulement que malgré l'austérité de notre Barreau , les Pêroraisons touchantes n'en sont pas absolument bannies : & je puis citer pour exemple M. Erard , qui a plaidé avec beaucoup de distinction sur la fin du siècle passé. Dans une cause où une Demoiselle de la plus haute naissance poursuivoit un jeune homme avec

Touche
Différence
sur ce point
entre le Bar-
reau Ro-
main & le
nôtre.

lequel elle prétendoit être mariée ;
 & demandoit qu'il fût condamné , ou
 à la reconnoître pour son épouse ,
 ou , si le mariage ne paroïssoit pas
 avoir été célébré dans les formes , à
 l'épouser , malgré le pere du jeune
 homme , & malgré lui-même ; M.
 Erard , qui parloit pour le fils , après
 avoir employé des moyens très-puif-
 sans dans le cours du plaidoyer , les
 fortifie par le sentiment dans la Péro-
 raison. « Voudriez-vous , Messieurs ,
 » dit-il aux Juges , être les auteurs
 » d'un mariage si mal assorti , qui ne
 » pourroit être que très-malheureux
 » pour toutes les deux parties ?
 » Quelle apparence même y a-t-il ,
 » que vous voulussiez obliger ce fils
 » de famille à contracter ce mariage ,
 » non seulement contre son gré ,
 » mais contre celui de son pere ? Si
 » ma Partie vous demandoit la per-
 » mission de le célébrer malgré M.*** ,
 » vous auriez peine à vous déclarer
 » en faveur du fils contre le pere :
 » & si vous le faisiez , ce ne seroit
 » qu'à regret , en blâmant la désobé-
 »issance de l'un , & en plaignant
 » le malheur de l'autre. Mais étant
 » tous deux également éloignés de ce
 » sentiment , il n'est pas possible que

» vous les y vouliez contraindre....
 » C'est vous , Messieurs , qui par
 » votre (a) Arrêt du 5 Juillet 1687 ,
 » avez rendu le Sieur de *** à son
 » pere , & qui lui avez rendu à lui-
 » même l'usage de sa raison , que la
 » passion lui avoit ôté. Ne l'auriez-
 » vous rendu à son pere pendant sa
 » désobéissance , que pour le lui arra-
 » cher d'une maniere beaucoup plus
 » cruelle , présentement que sa sou-
 » mission le lui rend plus cher , & les
 » unit plus étroitement ? N'auriez-
 » vous rendu au fils l'usage de sa rai-
 » son , ne lui auriez-vous ouvert les
 » yeux , que pour lui faire connoître
 » son malheur sans l'en délivrer ? Si
 » cela étoit , n'auroit-il pas sujet de
 » regretter son aveuglement , & de se
 » plaindre de ce que vous l'avez tiré
 » de l'erreur qui lui faisoit aimer son
 » infortune ? » Le goût de cette Péro-
 » raison , qui ressemble beaucoup à
 » celui des Péroraisons de Cicéron , a
 » été suivi par M. Erard dans ses autres
 » plaidoyers , toutes les fois que la ma-
 » tiere en a été susceptible.

(a) Par cet Arrêt il y eut une maison de retraite ,
 où il fut mis à l'abri de la séduction.

Nos Prédicateurs emploient des Périodes touchantes.

Nos Prédicateurs sont pareillement en pleine possession de faire grand usage du sentiment dans les conclusions de leurs discours. Ils ne manquent guere de terminer le sermon par une exhortation vive & touchante , relativement au sujet qu'ils ont traité. J'en vais donner un exemple , non pour prouver le fait , qui est connu de tous , mais pour marquer la nature des sentimens qui conviennent aux Périodes chrétiennes , & qui doivent se terminer tous à la crainte de la colere divine & au desir des biens éternels.

Carême,
T. IV, p.
104.

Le Sermon du P. Massillon sur l'emploi du temps , finit par cette exhortation énergique & pressante. “ Mé-
 ,, dites ces vérités saintes , mes freres :
 ,, le tems est court , il est irréparable ;
 ,, il est le prix de votre éternelle féli-
 ,, cité ; il ne vous est donné que pour
 ,, vous en rendre dignes. Mesurez là-
 ,, dessus ce que vous en devez don-
 ,, ner au monde , aux plaisirs , à la
 ,, fortune , à votre salut. Mes freres ,
 ,, dit l'Apôtre , le temps est court :
 ,, usons donc du monde , comme si
 ,, nous n'en usons pas : possédons
 ,, nos biens , nos dignités , nos titres ,

„ comme si nous ne les possédions
 „ pas : jouissons de la faveur de nos
 „ maîtres & de l'estime des hommes ,
 „ comme si nous n'en jouissons pas :
 „ ce n'est là qu'une ombre qui s'é-
 „ vanouit & nous échappe : & ne
 „ comptons de réel dans toute notre
 „ vie , que les momens que nous au-
 „ rons employés pour le Ciel. „

Nous avons parlé de la distribu-
 tion du discours en ses parties prin-
 cipales , & incidemment de l'arran-
 gement des preuves. Pour achever
 ce qui appartient à la Disposition , il
 nous reste à parler de l'arrangement
 des pensées entr'elles dans le détail
 de l'exécution.

CHAPITRE II.

De l'arrangement des pensées dans le Discours.

LA Disposition générale du dis-
 cours , & sa distribution en ses
 quatre principales parties , n'a rien
 de difficile. C'est une marche pres-
 crite , qui n'est guere sujette à va-
 riation , & qui par conséquent laisse
 peu à faire au choix & au discerne-
 ment de l'Orateur. L'ordre qu'il faut

Cette par-
 tie de la Dis-
 position est
 la plus diffi-
 cile.

mettre dans les preuves entr'elles , a plus de difficultés , & demande plus d'art & d'attention. Mais ce qui en exige le plus sans comparaison , c'est l'arrangement des moindres parties qui entrent dans la composition du discours , c'est-à-dire , des mots & des pensées. Nous remettons à parler de l'arrangement des mots , quand nous en ferons à ce qui regarde l'Elocution. Ici nous donnerons quelques observations sur l'ordre & la liaison des pensées : matiere importante & néanmoins peu traitée dans les Rhétoriques , parce qu'elle n'est guere susceptible de préceptes , & qu'elle dépend principalement de l'esprit & du jugement de l'Orateur.

Inconvénient que doivent éviter les jeunes Orateurs.

Je crois d'abord devoir avertir les commençans de se précautionner contre un inconvénient , qui naît de la fécondité même & de la vivacité de leur esprit. Lorsqu'un jeune homme étudie un sujet pour le traiter , il se présente à lui une foule d'idées. Sa vivacité le porte à vouloir dire tout à la fois. De là , il arrive que les phrases sont chargées , prolixes , & par conséquent obscures & embarrassées. C'est encore le moindre vice. Mais si le jeune Orateur ne se donne pas le

temps de démêler ses idées , de les comparer , d'observer quelle est la principale , dont les autres ne sont que l'accessoire , quelle est la pensée qui est comme la racine d'une autre , quelle est celle qui n'est qu'une branche , & qui doit sortir de la tige , tout le discours sera confus , & d'un grand nombre de pensées très-bonnes se formera un mauvais résultat. Après cet avis préliminaire , je vais tâcher d'expliquer en détail les regles & les exemples qui doivent guider l'Orateur dans l'arrangement des pensées entr'elles : & pour cela je reprends l'idée générale de la Disposition.

Chaque chose doit être mise à sa place dans le discours , comme les différens corps de troupes & de soldats dans une armée. La division d'un Sermon annonce les deux ou trois principaux points sur lesquels il doit rouler : & chacun de ces points se subdivise en ses branches. Cette méthode qui nous est restée des anciens temps , où les Sermons n'étoient guere que des leçons scholastiques , est pratiquée exactement par nos Prédicateurs. Les Orateurs des autres genres ne s'affujettissent pas toujours à prononcer leur division d'une manière si

Regle & exemple de l'ordre que doivent garder ensemble les pensées du discours.

expresse ; mais il est nécessaire qu'ils l'aient dans l'esprit , & que sans avertir toujours leur auditoire , ils reglent par elle tous leurs pas. Comme elle est plus sensible dans nos discours chrétiens , c'est un Sermon du P. Massillon que je prendrai pour exemple.

L'objet du Sermon pour le jour de Pâque , dans son petit Carême , est le triomphe de la Religion : il consiste en ce que par elle seule la gloire des Grands triomphe de leurs ennemis , de leurs passions , & de la mort même ; & cela à l'imitation de Jesus-Christ , qui par sa Résurrection triompha de ses ennemis , du péché , & de la mort. Voilà les trois principales parties du Discours , qui toutes ont un double regard , l'un au triomphe de Jesus-Christ , l'autre au triomphe de la Religion dans les Grands. L'ordre de ces trois parties entr'elles est fixé par la nature des choses. Il seroit ridicule de commencer par la mort : & l'idée du triomphe sur les ennemis , comme plus simple , doit précéder celle du triomphe sur le péché & sur les passions.

Tout de même l'ordre naturel des branches de chacun des trois points est nécessaire. Le modele doit passer
avant

avant ce qui n'est que l'imitation. D'ailleurs le mystere de la Résurrection est le mystere propre du jour , & doit par conséquent être montré le premier. Mais le triomphe de la Religion est le sujet propre du Sermon , & par conséquent il demande d'être traité avec plus d'étendue. Et c'est précisément ce qu'a pratiqué l'Orateur. Pour s'en convaincre , il faut lire le Discours tout entier.

Ce que j'en ai dit jusqu'ici ne se rapporte qu'aux parties principales du Discours & à leurs premieres subdivisions. Mais l'ordre n'est pas moins essentiel , dans les pensées qui servent au développement de chacune des idées plus générales. Entre ces pensées , l'une doit être la premiere , l'autre la seconde , une autre la troisieme , & ainsi de suite : & il est besoin d'une grande habileté & d'une grande attention pour les placer dans l'ordre qui convient à chacune. C'est sur quoi il n'est pas possible d'établir des préceptes généraux. Je ne puis qu'en présenter un exemple , en analysant la premiere partie du Discours que j'ai choisi pour modele.

Après avoir rappelé sa division
Tome I. S

générale, qu'il étend un peu pour la rendre plus claire & plus nette, l'Orateur commence à traiter l'article du triomphe sur les ennemis, dont il marque deux especes, l'envie des hommes, & les disgraces de la fortune.

Il offre d'abord aux yeux le grand modele, Jesus-Christ triomphant, par sa Résurrection, de l'envie qui l'avoit persécuté toute sa vie, & des douleurs de la Croix, sous lesquelles avoit paru succomber son innocence.

Il applique ensuite l'exemple à son sujet, & prouve le triomphe des Grands par la force de la Religion, d'abord sur l'envie.

Quelle est la marche naturelle pour parvenir à prouver ce triomphe ? C'est sans doute de faire voir que l'envie, toujours attachée aux Grands, ne peut être vaincue par la gloire purement humaine, & qu'elle cede à celle d'une vertu fondée sur la Religion. C'est ce que fait l'Orateur, & il fortifie sa preuve de raisonnement par l'exemple de S. Louis, que les Rois voisins, loin d'être jaloux de sa gloire, prenoient pour arbitre de leurs querelles. Mettez l'exemple avant la preuve de raisonnement ; mettez le triomphe de

la piété sur l'envie avant l'impuissance de la gloire humaine pour la vaincre : vous renversez l'ordre , & vous gâtez entièrement le discours.

Suit le triomphe de la vertu chrétienne sur les disgraces. L'Orateur commence par observer que les adversités sont l'apanage inévitable de la condition humaine , & que la Royauté même n'en affranchit pas : ce qu'il prouve par l'exemple de Louis XIV , bisaïeul & prédécesseur du Roi devant qui il parloit. Son regne, le plus long & le plus glorieux de la Monarchie , a fini par des revers & par des disgraces : & l'Orateur plaçant ici un éloge , qui entre tout-à-fait dans son sujet , observe que ce grand Prince fut , par sa piété , élever sur les débris d'une gloire humaine une autre gloire plus solide & plus vraiment immortelle.

Cet exemple n'est traité qu'incidemment. La preuve directe de la proposition consiste en une comparaison de la Religion & de la Philosophie , l'une puissante pour vaincre les adversités , l'autre inutile & trompeuse. « La plaie qui blesse le cœur , » dit l'Orateur Chrétien , ne peut » trouver son remede que dans le

» cœur même. Or la Religion toute
 » seule porte son remede dans le cœur.
 » Les vains préceptes de la Philoso-
 » phie nous prêchoient une insensibi-
 » lité ridicule , comme s'ils avoient
 » pu éteindre les sentimens naturels
 » sans éteindre la nature elle-même.
 » La Foi nous laisse sensibles : mais
 » elle nous rend soumis ; & cette sen-
 » sibilité fait elle-même tout le mérite
 » de notre soumission. Notre sainte
 » Philosophie n'est pas insensible aux
 » peines : mais elle nous rend supé-
 » rieurs à la douleur. » Pour éviter la
 longueur , je ne transcris point le reste
 du morceau , qui est pourtant fort
 beau , & qui se termine par cette pen-
 sée tout-à-fait noble , & puisée dans
 le sujet. « Le monde se vante de faire
 » des heureux ; mais la Religion toute
 » seule peut nous rendre grands au
 » milieu de nos malheurs mêmes. »

Dans l'analyse que je viens de faire ,
 on a senti que tout marche & se suit :
 tout est lié ; une pensée amene l'autre :
 & voilà la perfection , & en même
 temps la grande difficulté de l'art de
 parler & d'écrire. Despréaux disoit
 de la Bruyere , dont les caracteres ,
 comme l'on fait , sont tracés par pensées

détachées , que cet Écrivain , en se dispensant des transitions , s'étoit affranchi de ce qu'il y a de plus difficile dans l'art. Il n'est point permis à l'Orateur de se donner une pareille liberté. Des pensées détachées peuvent faire un livre : elles ne feront jamais un discours. « Il ne suffit pas , dit Quintilien, L. VII;
 » que les pensées soient mises en leur 10.
 » place : il faut qu'elles se lient ensemble , & qu'elles soient si bien jointes
 » que la couture ne paroisse point. Le
 » discours doit faire corps , & non pas
 » des membres séparés les uns des
 » autres. Ce seroit un grand vice , si
 » vos pensées mal assorties venoient
 » comme de différens endroits se rencontrer , pour ainsi dire , sans se
 » connoître , & se heurter les unes les
 » autres. Il faut au contraire que chacune d'elles tienne par des liens naturels avec celle qui précède & celle
 » qui doit suivre. De là il arrivera que
 » le discours n'aura pas seulement le
 » mérite de l'ordre , mais celui de faire
 » un tout continu , sans hachures &
 » sans interruptions. » La transition produit cet effet : nous en parlerons dans l'article des Figures, parmi lesquelles on la range assez communément.

De cet or-
 dre bien gar-
 dé nait le
 mérite du
 tout-ensem-
 ble, & l'unité
 du sujet.

Un discours bien distribué, dont toutes les parties se tiennent, & dont les pensées s'amènent les unes les autres, aura le mérite du tout-ensemble, grand & excellent mérite, & auquel n'atteignent que les esprits supérieurs. C'est le premier précepte de l'Art Poétique d'Horace : & l'observation en est indispensable pour le Poète, qui fait lui-même sa matière. L'Avocat la reçoit toute faite, il n'en est pas le maître : & si sa cause renferme plusieurs prétentions disparates, plusieurs intérêts, plusieurs demandes, qui ne se rapportent point les unes aux autres, & qu'il voulût faire un tout de ces parties respectivement étrangères, il ne formeroit pas un corps naturel, mais un assemblage monstrueux, tel que celui qu'Horace décrit dans les premiers vers de son Art Poétique. Disons donc que si sa cause est une, & susceptible du tout-ensemble, il doit lui conserver & lui procurer avec grand soin cet avantage. Si elle est composée de pièces disparates, & qu'elle se refuse à l'unité du sujet, ce seront plusieurs causes, plusieurs plaidoyers, qui devront chacun faire un tout bien proportionné &

bien lié. C'étoit la pratique de M. Cochin, comme nous l'avons observé, & il peut être proposé pour modele aux Avocats en ce point essentiel.

Il en fera de même des discours dans le genre Délibératif, lorsqu'ils embrasseront plusieurs & différens chefs de délibération.

Nos Orateurs sacrés s'astreignent constamment à l'unité du sujet dans les Sermons, dont toutes les parties se rapportent toujours à une proposition unique, qui est comme le mot & le signal de ralliement. Dans les Panégyriques des Saints & dans les Oraisons funebres, ils gardent aussi cette unité autant qu'il est possible : & malgré la diversité des événemens & des faits, qui partagent la suite d'une vie entière, ils font si bien qu'ils trouvent un nœud ou un lien commun qui les réunissent : ou du moins ils réduisent leur sujet à un petit nombre d'idées principales, qui en renferment tout l'étendue. C'est à quoi tendent nos Prédicateurs : & les écarts, s'il leur arrive d'en prendre, sont remarqués sans peine, & sévèrement blâmés.

Le précepte de l'unité est presque aussi difficile dans la pratique, qu'im-

Difficulté de pratiquer la règle de l'unité du sujet.

portant pour la perfection. Si le sujet est vaste , il est besoin d'une grande étendue d'esprit pour le considérer tout entier à la fois , pour en découvrir d'un coup d'œil toutes les parties , les combiner & les comparer ensemble , observer leurs liaisons de dépendance , leurs rapports de convenance & de disconvenance , en sorte que l'on puisse profiter des uns , sauver les autres , & les forcer de rentrer dans l'unité , dont ils semblent s'écarter. Tout cela ne se peut exécuter que par un esprit qui égale l'étendue de son sujet , & qui de plus en fasse une étude approfondie. Celui qui ne sera pas capable d'envisager son sujet en grand , & qui se contentera d'en observer la surface , le manquera infailliblement. Il est comparé par Horace à un potier mal-habile , qui avoit entrepris un vase majestueux , & dont le travail aboutit à une chétive burette. Inutilement semera-t-il dans son ouvrage des beautés de détail , des descriptions riantes , des comparaisons justes & nobles , des traits ingénieux. C'est un statuaire , dit encore Horace , qui fait parfaitement exprimer les ongles , &

tendre sur le bronze la mollesse des cheveux , mais qui manque le dessin général & la proportion du tout. C'est un homme contrefait dans sa taille , pendant qu'il a de beaux yeux & une belle chevelure. Soyez donc en garde contre la séduction des beautés hors de place , qui se présentent à votre esprit en composant , mais qui romproient le fil & la marche de votre plan. Rejetez-les avec sévérité , & faites-en le sacrifice à l'unité du sujet.

Le desir de varier peut quelquefois devenir une occasion de pécher contre la regle de l'unité. Horace en fait la remarque ; & il cite pour exemple celui qui peindroit un dauphin dans une forêt , un sanglier dans la mer. Il faut varier sans doute , mais sans préjudice de l'unité qui doit régner dans le tout. Variez , mais que la peur d'un mal ne vous jette pas dans un pire ; & pour diversifier votre objet , n'en faites pas un monstre. Les parties d'un même tout ont souvent des qualités différentes , & doivent être par conséquent traitées différemment. Passez , selon les besoins , du grave au doux , du riant au sévère. Mais dans cette variété & des choses

& du style, ne perdez jamais de vue le point principal qui doit gouverner tout votre travail, & ramener tout à soi.

Exemples. Les exemples de tous les grands Auteurs, soit Orateurs, soit Poëtes, nous montrent la variété réunie au tout-ensemble. Quoi de plus varié que l'Iliade? Querelles, délibérations, combats, caractères, portraits, événemens heureux & malheureux, toutes les variétés de la vie humaine s'y trouvent peintes. Quel riche tableau! Et néanmoins tous les traits s'en rapportent à un seul point de vue, la colere d'Achille. Les Sermons de nos habiles Prédicateurs, les Harangues de nos Magistrats, soit pour l'ouverture des Audiences, soit pour les Mercuriales, les Tragédies de nos grands Poëtes, tous ces genres différens conservent le mérite de l'unité avec l'agrément de la variété. En se renfermant dans les grands modeles, il est plus aisé de citer des exemples de cette vertu d'unité, que du vice contraire.

La duplicité du sujet ou d'action dans l'Horace de Corneille, est pourtant un exemple fameux du vice dont

nous parlons. Ce grand homme , à qui seul il appartenait de faire la critique de ses chefs-d'œuvres , comme il étoit seul capable de les produire , a remarqué lui-même cette faute : & l'on peut sentir de quelle importance elle est , puisqu'elle dépare beaucoup une piece admirable dans tout le reste.

Finissons toute cette matiere par un exemple digne de louanges , & fourni par l'Art oratoire. Entre un très-grand nombre qui se présentent , je m'arrête à la premiere Mercuriale de M. d'Aguesseau , devenu récemment Procureur - Général. Le sujet est l'amour de son état : & le discours se partage assez naturellement en deux parties , dont l'une est la censure du Magistrat qui n'a point l'amour de son état , & l'autre contient l'éloge de celui qui en est satisfait , & en qui ce sentiment est la source de toutes les vertus. La censure & la louange sont deux nuances bien différentes dans un même sujet : & les nuances du style suivent celles de la chose.

Quelle force & quelle sévérité dans le portrait du Magistrat qui , plein de dégoût pour son état , veut se

distinguer par des mœurs qui le contredisent ! « On reconnoît dans ses
» mœurs, dit le grave Censeur, toutes
» sortes de caractères, excepté celui
» de Magistrat. Il va chercher des
» vices jusques dans les autres professions : il emprunte de l'une salicence
» & son emportement ; l'autre lui
» prête son luxe & sa mollesse. Ces
» défauts opposés à son caractère, acquièrent en lui un nouveau degré
» de difformité. Il viole jusqu'à la
» bienséance du vice, si le nom de
» bienséance peut jamais convenir à
» ce qui n'est pas la vertu. Méprisé par
» ceux dont il ne peut pas égaler la
» sagesse, il l'est encore plus par ceux
» dont il affecte de surpasser le dérèglement. Transfuge de la vertu,
» le vice même auquel il se livre, ne
» lui fait aucun gré de sa désertion ;
» & toujours étranger par-tout où il
» se trouve, le monde le rejette, &
» la Magistrature le désavoue. »

Voilà un tableau tracé avec une grande énergie de pinceau. Quoi de plus doux au contraire que celui-ci ? L'Orateur avoit donné l'ambition pour une des causes du dégoût que le Magistrat prend quelquefois de son

état. Il y oppose la modeste tranquillité de celui qui fait s'en contenter.

« Heureux , dit-il , le Magistrat qui ,
» successeur de la dignité de ses pères ,
» l'est encore plus de leur fa-
» gesse , qui fidele comme eux à tous
» ses devoirs , attaché inviolablement
» à son état , vit content de ce qu'il est ,
» & ne desire que ce qu'il possède.
» Persuadé que l'état le plus heureux
» pour lui est celui dans lequel il se
» trouve , il met toute sa gloire à de-
» meurer ferme & inébranlable dans
» le poste que la République lui a
» confié. Content de lui obéir , c'est
» pour elle qu'il combat , & non pour
» lui-même.... Son exemple apprend
» aux hommes que l'on accuse souvent
» la dignité , lorsqu'on ne devoit ac-
» cuser que la personne ; & que , dans
» quelque place que se trouve l'hom-
» me de bien , sa vertu ne souffrira
» jamais qu'il y soit sans éclat : si ses
» paroles sont impuissantes , ses ac-
» tions seront efficaces ; & si le Ciel
» refuse aux unes & aux autres le suc-
» cès qu'il pouvoit en attendre , il
» donnera toujours au genre humain
» le rare , l'utile , le grand exemple
» d'un homme content de son état ,

» qui se roidira par un généreux effort
 » contre le torrent de son siècle. Le
 » mouvement qui le pousse de toutes
 » parts , ne sert qu'à l'affermir dans
 » le repos , & à le rendre plus immo-
 » bile dans le centre du tourbillon
 » qui l'environne. » Cette peinture
 est noble , sans avoir rien de dur :
 & elle est terminée par une idée méta-
 phorique , qui pour être savante n'en
 a pas moins d'aménité. Il n'est pas
 besoin d'avertir que dans la variété des
 choses & du style que présentent ces
 deux morceaux , l'unité du sujet est
 parfaitement observée.

Beau pas-
 sage de M.
 de Fénelon
 sur cette
 matière.

P. 284.

Pour résumer & remettre sous les
 yeux du Lecteur tout ce que je viens
 de dire sur l'importante matière de
 l'unité du sujet , je crois devoir trans-
 crire ici un excellent morceau de la
 lettre de M. de Fénelon sur l'Elo-
 quence. « L'Orateur remonte d'abord,
 » dit ce grand Maître , au premier
 » principe , sur la matière qu'il veut
 » débrouiller. Il met ce principe dans
 » son vrai point de vue. Il le tourne
 » & le retourne , pour y accoutumer
 » ses Auditeurs les moins pénétrants.
 » Il descend jusqu'aux dernières consé-
 » quences par un enchaînement court

» & sensible. Chaque vérité est mise
 » en sa place par rapport au tout. Elle
 » prépare , elle appuie une autre vé-
 » rité , qui a besoin de son secours.
 » Cet arrangement sert à éviter les
 » répétitions que l'on peut épargner
 » au Lecteur. Mais il ne retranche
 » aucune des répétitions par lesquelles
 » il est essentiel de ramener souvent
 » l'Auditeur au point qui décide lui
 » seul de tout.

» Il faut lui montrer souvent la
 » conclusion dans le principe. De ce
 » principe , comme du centre , se ré-
 » pand la lumière sur toutes les par-
 » ties de cet ouvrage : de même qu'un
 » Peintre place dans son tableau le
 » jour , en sorte que d'un seul endroit
 » il distribue à chaque objet son degré
 » de lumière. Tout le discours est un.
 » Il se réduit à une seule proposition ,
 » mise au plus grand jour par des
 » tours variés. Cette unité de dessein
 » fait qu'on voit d'un seul coup d'œil
 » l'ouvrage entier , comme on voit
 » de la place publique d'une ville
 » toutes les rues & toutes les portes ,
 » quand toutes les rues sont droites ,
 » égales , & en symmétrie. Le dis-
 » cours est la proposition développée :

» la proposition est le discours en
 » abrégé. » Je ne pense pas qu'il soit
 possible de mettre le précepte de l'unité
 du sujet dans un plus beau jour, ni
 d'en mieux peindre l'exécution &
 l'heureux effet.

C'est une justice due à notre siècle
 & au siècle précédent, que jamais le
 mérite de l'unité, dans la composition
 de quelque ouvrage que ce puisse être,
 n'a été plus connu, plus prisé, mieux
 pratiqué ; qu'il l'est parmi nous. Nous
 en avons l'obligation à l'esprit philoso-
 phique, qui a pris dans notre Nation
 de très-grands accroissemens ; & qui,
 renfermé dans ses justes bornes, est
 d'un très-utile secours à l'Eloquence.

Je passe à la troisième partie de la
 Rhétorique, qui est l'Elocution.

Fin du premier Volume.

